La Vie Intellectuelle

T. XVI — N° 3 10 Septembre 1932

SOMMAIRE

QUESTIONS RELIGIEUSES

M. Braun. La vie de Jésus d'après M. Maurice Goguel. 196

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Docteurs frénétiques*, par **Les Philalèthes**, p. 216. — *Maurras et l'ordre chrétien*, p. 227. — *Sur Origène*, par **G. Bardy**, p. 229.

PHILOSOPHIE

Rabeau. De la connaissance de soi 234

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Réalisme et sens du concret*, par **Étienne Borne**, p. 250. — *La philosophie de Fontenelle ou le sourire de la raison*, par **Henri Gouhier**, p. 256. — *Les passions dans la vie morale*, par **C. Spicq**, p. 259.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

Morienval. Les origines industrielles de la grande presse au XIXe siècle : Émile de Girardin 262

NOTES ET RÉFLEXIONS. *En marge de la crise présente de l'agriculture soviétique*, par **A. Marc**, p. 276. — *Devant la crise mondiale*, par **G. Coquelle-Viance**, p. 287. — *Faillite du capitalisme*, p. 294.

LES LETTRES ET LES ARTS

Th. Deman, O. P. HUMANISME ET CHRISTIANISME.

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Sur Rabindranath Tagore*, par **M. Borderie**, p. 312. — *Le classicisme de Manet*, par **M. Brillant**, p. 319. — *Un grand événement littéraire*, par **P. Mesnard**, p. 334. — *La poésie religieuse*, par **J. Madaule**, p. 340.

QUESTIONS RELIGIEUSES

P.-M. BRAUN. *La vie de Jésus d'après M. Maurice Goguel.*

Le nouveau volume du critique protestant nous offre le résultat de trente années de recherches ; il voudrait présenter la synthèse des résultats les plus certains de la critique évangélique. Malgré le talent de l'auteur, et encore que, relativement « modérée », son œuvre puisse passer pour réactionnaire aux yeux de la critique dite « avancée », on ne jugera pas qu'il y ait réussi. Un examen serré du livre fait voir dans quelle impasse cette reconstitution hasardeuse et cette méthode peu sûre entraînent un esprit distingué.

LES PHILALÈTHES. *Docteurs frénétiques.*

Bernanos, Robert Vallery-Radot, et l'auteur de *L'Église catholique en France.*

Quelques réflexions sur leurs trois ouvrages — ou pamphlets — pleins d'ire, d'amertume et parfois bizarrement apocalyptiques.

★ ★ ★ *Maurras et l'ordre chrétien.*

A propos de l'étude de M. Mauriès. « Le plus grand méfait de l'erreur maurrassienne est d'avoir diffusé sa mentalité naturaliste. »

G. BARDY. *Sur Origène.*

Sur la remarquable *Introduction au système d'Origène* que vient de publier M. l'abbé Cadiou.

La Vie de Jésus
d'après M. Maurice Goguel

M. Maurice Goguel est actuellement, en France, l'un des représentants les plus distingués de la critique évangélique qui se dit « indépendante ». Professeur à la Faculté de Théologie protestante de Paris, directeur d'études à l'École des Hautes Études, collaborateur de la *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses*, publiée par la Faculté de Théologie protestante de l'Université de Strasbourg, voici environ trente ans qu'il s'applique à éclairer l'histoire des origines chrétiennes.

Le fruit de ces années d'études et de recherches vient de nous être donné, sous la forme d'un volume de la *bibliothèque historique* intitulé : *Jésus et les origines chrétiennes — La Vie de Jésus* (1). En même temps qu'une refonte des questions qui ont été agitées depuis le commencement du siècle autour de la personne de Jésus, nous y trouvons une nouvelle esquisse de la vie publique du Sauveur. Le problème de la Résurrection, auquel est rattaché celui de la sépulture, est délibérément laissé de côté. On se propose d'y consacrer un ouvrage spécial.

M. Goguel n'a jamais fait grand mystère ni de sa méthode, ni des résultats auxquels il a pensé aboutir. A ceux qui ont suivi attentivement ses dernières publica-

(1) *Jésus et les origines chrétiennes : La Vie de Jésus*, Paris, Payot, 1932, 1 vol. in-8° de 586 p. (= *La Vie de Jésus*).

ons (1), ce nouveau volume n'apprendra plus grand' ose de nouveau. Mais enfin, jusqu'ici, nous n'avions faire qu'à un travail en formation. Ce qu'on nous offre jourd'hui est une œuvre mûre et définitive.

I. — Position et méthode

Par rapport au système mythique de M. Couchoud et u *Messianisme politique* de M. Eisler, les opinions de . Goguel sont bien connues (2). Ce sont celles d'un dversaire avisé. Elles ne se sont point relâchées.

Au point de vue strictement critique, nous sommes menés dans le voisinage de l'école de la *Formgeschichte* (3). Sous réserve de plusieurs passages de *Jean*, ui proviendraient de traditions très anciennes, *Marc* et es *Logia* (c'est-à-dire, à peu près, ce qui correspond aux arties communes de *Matthieu* et de *Luc*, qui ne figurent as dans *Marc*) se voient accorder le privilège de l'ancienneté. Mais on conteste énergiquement qu'ils soient uffisamment consistants pour servir de base à une recon-

(1) Notamment, *Une nouvelle école de critique évangélique* (*La Form-und traditionsgeschichtliche Schule* »), dans *Revue de l'histoire des religions*, t. XCIII, 1926, p. 114-160; *Critique et Histoire*, à propos de la Vie de Jésus, Paris, 1928 (= *Critique et Histoire*); *Au seuil de l'Évangile : Jean-Baptiste*, Paris, 1928; Conférence publiée dans *Jésus et la conscience moderne*, conférences contradictoires données à l'Union des libres penseurs, des libres croyants pour la culture morale, Paris, 1928 (= *Jésus et la conscience moderne*); *Le Jésus de l'histoire et le Christ de la foi*, dans *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses* (= *R.h.p.r.*), t. IX, 1929, p. 115-139.

(2) Cf. *Jésus de Nazareth, Mythe ou Histoire?* Paris, 1925, et *Jésus et le messianisme politique*, examen de la théorie de M. Robert Eisler, Paris, 1930.

(3) Sur cette nouvelle école, je me permets de renvoyer à mon article : *Une nouvelle école d'exégèse*, dans *La Vie Intellectuelle*, t. XII, 1931, p. 180-199.

struction de l'histoire de Jésus (1). Les conceptions qu paraissaient acquises à l'époque de *L'essence du christia nisme* de Harnack, vers 1900, auraient été balayées pa les progrès de la critique. Derrière le stade le plus ancie de l'Évangile écrit, s'étend la période confuse de la tra dition ou de la préhistoire préévangélique. *Marc* ne serai pas un tout homogène. Il aurait été composé au moyen de matériaux divers, élaborés sous l'influence des idées dogmatiques de la communauté primitive, et coordonnés par l'évangéliste dans un cadre artificiel.

On croirait entendre M. Dibelius ou M. Bultmann énonçant les principes de leurs méthodes. M. Goguel se déclare prêt à s'y rallier, mais non sans réserves. Car il entend faire œuvre de juste milieu. Après avoir mis en pièces les Évangiles, il en recueillera les débris, ceux du moins qui lui auront paru de bonne qualité. Et il s'en servira pour reconstruire, plus sûrement et plus fidèlement que saint Marc, *disciple et interprète de Pierre*, la vraie image et la vraie histoire de Jésus (2).

Cet optimisme constructeur, allant de pair avec un radicalisme avancé, a valu à M. Goguel la réputation d'auteur modéré. Il proclame bien haut qu'il ne partage ni le scepticisme de MM. Loisy et Guignebert, ni l'agnosticisme de la *formgeschichtliche Schule*. « Il faut, nous dit-il, se défier d'une critique trop systématique qui, poussant à l'extrême ses exigences, aboutit, en fait, à rejeter dans son ensemble toute la tradition et finit par se détruire elle-même (3). » La plupart des critiques « indépendants » ont fait fausse route. Leurs recherches ont été orientées trop exclusivement dans le sens de la pure critique. Ils se sont

(1) *La Vie de Jésus*, p. 117 s., 185 s.
(2) *Ibid.*, p. 190 s.
(3) *Critique et Histoire*, p. 30.

occupés de déblayer le terrain, et pas assez de rem-
er ce qu'ils démolissaient si allègrement. Le fait d'a-
opéré avec cette conception étriquée les a conduits
ne impasse. Si l'on veut échapper au scepticisme et à
nosticisme historique, force sera de recourir à une
thode « souple et variée », qui tienne exactement
npte de la nouvelle position du problème (1).

Cette méthode *renouvelée* sera à la fois *critique* et *histo-
ue*, voire psychologique. Car la psychologie est appelée
ouer un rôle fort important dans le travail historique
que M. Goguel l'entend.

Critique, elle aura pour objet la vérification sévère des
ricopes ou morceaux d'Évangiles. Le témoignage des
angélistes étant considéré comme dénué de valeur, on
vra se rabattre sur l'analyse interne des textes. Partant
ce principe que les récits évangéliques ont été surchar-
s et transformés par les groupes des croyants qui les
t transmis, M. Goguel érige en thèse : « Pour qu'un
cit évangélique puisse être reconnu solide, il ne suffit
s qu'il n'y ait pas de raison directe d'y voir une créa-
on de la tradition, *il faut qu'il y ait des motifs positifs
i rendent impossible qu'il ait été créé par elle* (2). » *Nemo
nus nisi probetur!* Ces motifs positifs nous seraient four-
s par le critère suivant : « On doit tenir pour authenti-
ues les épisodes dans lesquels Jésus a une attitude ou
rononce des paroles exprimant des idées qui ne s'accor-
ent pas avec les vues ou avec les formules dans lesquel-
es le christianisme le plus ancien a exprimé sa foi (3).
Exemple : une recommandation comme : *Ne prenez point
chemin des Gentils et n'entrez pas dans une ville de*

(1) *La Vie de Jésus*, p. 191.
(2) *Ibid.*, p. 187.
(3) *R.h.p.r.*, t. XII, 1932, p. 68, et *La Vie de Jésus*, p. 187.

Samaritains (*Matth.*, x, 5), est authentique parce qu'e est en contradiction avec ce qui a été, depuis les tem les plus anciens, la pratique missionnaire constante l'Église. Les récits et paroles dont l'authenticité aura é ainsi établie pourront, à leur tour, servir de pierre touche pour déterminer la valeur d'autres récits et par les qui apparaîtront en complète harmonie avec eux (1)

On accorde que ce critère devra être appliqué avec bea coup de tact et de discrétion, et qu'il serait notamme abusif de le faire jouer en sens inverse, en déclarant ina thentiques les passages des Évangiles où se reflétera quelque conception du christianisme primitif (2). Ma tous ces passages n'en seront pas moins suspects et prat quement inutilisables.

Les matériaux certainement solides une fois triés mis à pied d'œuvre, reste à les ordonner (au triple poir de vue de la chronologie, de la géographie, de la psych logie), à les relier les uns aux autres, et à les explique les uns par les autres. Ceci relève du travail propremen historique (3). Pour en venir à bout, il faudra chercher découvrir les relations internes des faits, « en pénétran la psychologie des personnages qui en ont été les acteur en tâchant, par un effort de sympathie intelligente et d compréhension, de faire revivre leurs états d'âmes (4). Que cette méthode « souple et variée » ne soit pas san péril, et qu'elle risque de tourner au subjectivisme M. Goguel ne songe pas à le contester. Mais il estim que la critique suffit à parer au danger, et que, dès lors il ne faut pas craindre d'aller de l'avant.

(1) *La Vie de Jésus*, p. 189.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, p. 191.
(4) *Jésus et la conscience moderne*, p. 32.

II. — Le Jésus de M. Goguel

Pour réaliser son programme, M. Goguel s'est attaché, premier lieu, à fixer les grandes lignes de l'enseigne-ent et de la pensée de Jésus. Si paradoxal que cela isse sembler, la pensée de Jésus est plus accessible que vie (1). Pour peu qu'on la saisisse, les traits domi-nts et les grands moments de l'histoire du Sauveur se scerneront sans peine.

Jésus apparaîtrait pour la première fois dans l'Histoire x côtés de Jean-Baptiste. Ce n'est pas un auditeur occa-onnel, un de ces innombrables pèlerins qui, après avoir çu le baptême de la pénitence, reprennent le cours ordi-aire de leur vie. C'est un disciple de choix et un vérita-e collaborateur (2). Jean exerce dans la région du Jour-tin son ministère farouche. Son action est nettement ientée vers le Messie, qui doit venir juger les hommes, endre à chacun suivant ses œuvres et inaugurer les temps ouveaux du Règne de Dieu. Obsédé par cette vision, il prodigue en appels véhéments à la pénitence. Tout onne à penser qu'il dut y avoir une certaine époque urant laquelle Jésus prêchait et baptisait avec lui et dans même esprit (3). C'est le temps des préparations lointai-es. Mais le moment ne tarda pas où le disciple se sépara e son maître. Qu'était-il arrivé ? L'étude de la pensée de ésus, — nous y arrivons enfin, — va nous l'apprendre.

Pour Jean-Baptiste comme pour les anciens Juifs, Dieu tait, avant tout, un maître extérieur, puissant et formi-able, auquel il fallait obéir ponctuellement, en observant

(1) *La Vie de Jésus*, p. 194.
(2) *Ibid.*, p. 253 s.
(3) *Jésus et la conscience moderne*, p. 36.

la Loi. Pour Jésus, il est le Père très bon et très misér dieux qui se manifeste au cœur des hommes. Accompli la volonté de Dieu intimement connu dans le secret d la conscience, c'est en quoi consiste la perfectio humaine (1). Idéal sublime, mais d'une application com bien difficile! Car l'homme est mauvais et assujetti au puissances du mal. Dans ces conditions, des fruits de péni tence serviraient de peu. On n'efface pas le passé. Et com ment satisfaire aux rigueurs du juste Juge? Si Dieu n'é tait que le Dieu de la stricte justice, tous les homme malgré leur repentance, seraient exclus du Royaume. C Royaume ne se réaliserait pas. Car il n'existerait pas, Dieu ne régnait que sur un désert. Or Dieu doit régner Il ne peut être tenu en échec par les puissances hostiles Autant dire qu'il accomplira son Règne autrement qu par la justice, à savoir par l'amour et le pardon. Dès lor c'est à la confiance qu'il importe de convier les homme les pécheurs comme les justes (2). En bornant sa prédica tion à la pénitence, Jean a manqué son but. Jésus annon cera une autre doctrine. Il abandonnera son maître, quitt à lui garder un sentiment de vénération émue. Une dis pute avec les disciples de Jean sera l'occasion de la rup ture (3). Celle-ci eut lieu au printemps de l'année 27 (4).

A partir de ce moment, la vie publique du Sauveur s divise en deux périodes d'une durée sensiblement égale La première est consacrée au ministère galiléen, jusqu' l'automne suivant. Le jeune prédicateur annonce l'Évan gile, c'est-à-dire le pardon de Dieu qui, par miséricorde ouvre aux hommes l'accès de son Royaume. Il dispose d

(1) *La Vie de Jésus*, p. 540.
(2) *Ibid.*, p. 298.
(3) *Ibid.*, p. 254 s.
(4) *Ibid.*, p. 234.

vens d'influence remarquables. L'intensité de sa con-
ion intérieure et la persuasion d'avoir une mission à
plir de la part de Dieu, le charme de son élo-
nce (1), l'intégrité de sa vie (2), les guérisons merveil-
ies qu'il opère, et qui sont prises pour des mira-
(3), ont vite fait de lui gagner les foules. Il ne se pose
nmoins ni en ennemi, ni en réformateur de la tradi-
n. Mais, bien qu'il partage les idées courantes touchant
rochain avènement du Royaume, la haute spiritualité
son enseignement, et les idées qu'il professe sur la
té divine n'entrent pas aisément dans le cadre rigide
judaïsme. Scribes et pharisiens en sont indignés et
nplotent sournoisement.

Hérode Antipas, le meurtrier de Jean-Baptiste, gouver-
t alors la Galilée. Ému par le mouvement populaire
paraît s'ébaucher dans la région de Capharnaüm, il
nmence par faire observer le nouveau prophète. Bien-
après, il se décide à le mettre à mort. Jésus cherche
refuge dans la région à l'est du lac. Une foule nom-
euse l'accompagne. L'heure décisive est arrivée. Le
itre est contraint de se prononcer. « Va-t-il s'éloigner
finitivement et renoncer à sa prédication, ou bien relè-
ra-t-il le gant, engagera-t-il la lutte, rassemblera-t-il
partisans autour de lui pour se mettre en campagne
renverser le tétrarque? » Qu'il déclare la guerre sacrée
ntre le petit souverain étranger! On sera là pour le
utenir. Mais Jésus refuse. Il ne veut ni du titre de roi
'on lui offre, ni du coup de main auquel on l'engage.
ussitôt, c'est une déception générale. Il n'y avait que

(1) *La Vie de Jésus*, p. 263 s.
(2) *Ibid.*, p. 272.
(3) « Il n'est pas douteux que Jésus ait guéri des malades, ou d'a-
ès l'interprétation qui, dans le milieu où il a vécu, était donnée de
maladie, ait chassé des démons. » *La Vie de Jésus*, p. 202.

deux partis à prendre : le renoncement ou la lutte. Int-
prété comme un signe d'impuissance, le renoncement
Maître a pour résultat l'effondrement de son influen
Déçue, la foule l'abandonne (1).

Aux yeux de M. Goguel, la crise galiléenne est d'u
importance capitale, en raison de l'influence qu'elle e
sur la pensée de Jésus et du rôle qu'elle joua dans le dé
loppement de sa conscience messianique (2). Poursu
par Hérode, abandonné de la foule, le Sauveur ne
découragea pas. S'il souffre, se dit-il, et s'il est appelé à
grandes humiliations, c'est que ses échecs et ses cont
dictions, — plus tard, il ajoutera sa mort, — entrent da
le plan divin le concernant. Ses méditations l'amenère
ainsi à dépasser le sentiment qu'il avait d'une simple m
sion prophétique. Il sentit qu'il était devenu, non pl
le simple annonciateur, mais le réalisateur du Règn
celui qui, après avoir été humilié, sera manifesté en qu
lité de Messie, de Fils de l'homme, sur les nuées
ciel (3).

« Ainsi la conscience messianique de Jésus appar
comme une revanche de la foi sur l'expérience, de l'idé
sur la réalité... Jésus ne s'est pas cru le Messie quoiqu

(1) *La Vie de Jésus*, p. 360 s.

(2) *R.h.p.r.*, *loc. cit.*, p. 72.

(3) Il est à peine besoin de le faire remarquer. Cette explicati
est d'une invraisemblance rare. Dire que Jésus a dû acquérir la plei
conviction d'être le Messie au moment où tout se tournait cont
lui, et précisément « parce qu'il devait souffrir », c'est soutenir u
véritable gageure. M. Loisy avait vu plus juste lorsqu'il écrivi
« On ne voit pas comment les expériences faites par Jésus auraie
pu l'amener à se croire le Messie, dans le cas où il n'en aurait p
été d'abord persuadé. Les difficultés qui ne tardèrent pas à compo
ser les succès auraient plutôt suggéré le doute que la certitude
grand avènement. Les Évangiles ne contiennent pas réellement
témoignage d'une évolution qui se serait accomplie dans la con
cience de Jésus. » *Les Évangiles synoptiques*, Ceffonds, t. I, p. 212.

souffrir ; il s'est senti le Messie parce qu'il devait ffrir. Là est le grand paradoxe, la grande originalité nos Évangiles (1). »

a dernière période de l'histoire de Jésus se passe en ée. Le départ a lieu peu avant la fête des Taberna-, c'est-à-dire au mois de septembre. Jésus monte en ée parce que l'hostilité d'Hérode et l'indifférence de oule l'obligent à chercher un autre terrain d'action. is la nouvelle tentative est vouée à un second échec. drame qui s'était déroulé en Galilée va se répéter à usalem. La prédication et les guérisons du Maître ont pas sans lui valoir une certaine notoriété, qui a pour effet d'ameuter les représentants officiels du aïsme. Aux environs de la fête de la Dédicace, trois is après son arrivée dans la Ville sainte, Jésus est igé de se dissimuler en Pérée, d'où il continue à retenir de vagues rapports avec les disciples demeurés ıs la ville (2). Ces derniers attendaient une occasion orable pour reprendre l'activité suspendue. Le moment la Pâque leur parut bien choisi. C'est alors que fut orga-ée l'entrée à Jérusalem, sous les dehors d'une manifes-ion messianique. Mais dans l'encombrement de la fête, umble cortège passa à peu près inaperçu. En revanche, ennemis de Jésus n'étaient pas restés inactifs pendant ı absence. Ils étaient parvenus à circonvenir Pilate. ıelques jours s'étaient à peine écoulés, que le Sauveur ır était livré. Condamné par sentence du procurateur main, il était crucifié le lendemain.

Telle est, en résumé, l'esquisse de la vie de Jésus que .Goguel nous propose, et dont il espère qu'il n'y aura

(1) *La Vie de Jésus*, p. 376.
(2) *Ibid.*, p. 376 s., 393 s.

rien à supprimer (1). Elle en vaut bien d'autres. La fig
du Christ qui s'en dégage ne manque pas de nobles
C'est, si l'on veut, un beau génie religieux, un pers
nage d'une intégrité au-dessus de tout soupçon, un g
risseur aux pouvoirs extraordinaires, un prédicat
incomparable, aussi remarquable par la doctrine
jaillit toute fraîche de son âme que par la forme exqu
dans laquelle il s'exprime. Seulement, il fut la dupe d'
illusion extravagante. Jusqu'au dernier moment de
vie, il a cru, dur comme fer, qu'il était le Messie et
Dieu ne l'abandonnerait pas aux mains de ses ennem
Mais, marquée par deux échecs, son œuvre a tou
court. Et il est mort dans un cri de désespoir.

Les protestants libéraux avaient compris combien
était difficile de concilier une telle aberration avec
sagesse, la modestie, la pondération de celui en qui
persistaient à reconnaître le maître religieux de l'hum
nité. Ils s'étaient efforcés de se tirer d'affaire, vaille
vaille. Wellhausen contestait que Jésus se fût effecti
ment donné pour le Messie. Harnack réduisait la co
cience messianique du Sauveur à « une sorte de costu
ou de déguisement dont il avait besoin pour traiter a
les Juifs (2) ». M. Goguel renonce à ces expédients. C'
à son honneur. Il insiste énergiquement sur la croyan
que Jésus avait d'être le Messie, et sur l'influence
cette croyance a exercée dans le cours de l'histoire évo
gélique. Toutefois, à l'entendre, la conscience messia
que de Jésus ne serait que le résultat d'une évolut
naturelle. « Étant donné le milieu dans lequel il viv
le sentiment qu'a eu Jésus d'avoir une certaine miss
à remplir de la part de Dieu, n'a-t-il pas dû, d'

(1) *La Vie de Jésus*, p. 9.
(2) A. Loisy, *L'Évangile et l'Église*, Paris, 1902, p. 49.

anière quasi nécessaire, prendre la forme d'une cons-
ence messianique? (1) » Jésus serait en même temps le
ndateur de la religion nouvelle, « en esprit et en vérité »,
le visionnaire des eschatologistes, que fascine un point
illant de l'avenir. Comprenne qui pourra. Il serait vain
entamer ici une discussion sur la question de savoir si
ne telle harmonisation des contraires est possible. Tout
monde sent bien que nous sommes au cœur même du
oblème.

III. — Examen critique du système de M. Goguel

L'auteur de *La Vie de Jésus* entend se placer unique-
ent sur le terrain historique. C'est là que nous devrons
suivre pour rejoindre sa pensée. On conçoit aisément
u'il nous serait impossible d'aborder toutes les questions
auxquelles il touche. Mais comment apprécier ses princi-
es, sa méthode, et les pièces maîtresses de sa construc-
on?

1. *Les principes.* — M. Goguel pose en thèse que les
vangiles sont des compositions hétérogènes, et que les
raditions dont ils dépendent ont été, dans une mesure
lus ou moins large, déformées par les croyances chré-
iennes primitives.

Rien n'est contagieux comme une conviction fortement
nracinée. L'assurance dont M. Goguel fait preuve à l'é-
gard des prolégomènes de son système sont de nature à
mpressionner. Mais le concert des critiques est moins
difiant. Bon nombre d'entre eux persistent à voir dans
Marc le reflet fidèle de la catéchèse de saint Pierre. A la

(1) *R.h.p.r.*, t. X, p. 485.

suite de savants aussi distingués que Hawkins, Swete Stanton, Zahn (1), il faudrait aujourd'hui surtout mentionner Turner, l'homme qui a peut-être le plus approfondi le problème littéraire du second Évangile (2). E nous ne disons rien des catholiques. Aux yeux des critiques plus avancés, auxquels M. Goguel reproche une défiance systématique envers la tradition (3), le caractèr chaotique de *Marc* est, il est vrai, plus généralemen admis. Seulement les essais tentés pour délimiter le sources dont saint Marc se serait servi sont loin de s'accorder (4). M. Goguel allègue une série d'incohérences d *Marc* (5). Très bien. Mais des récits mal agencés, des raccords maladroits, comme « alors », « ensuite », « et tou de suite après », des répétitions inutiles ou disgracieuses des manques de liaison organique, ne justifient pas l'hypothèse d'une combinaison baroque de pièces disparates Un style heurté peut être le fait, comme c'est le cas pou *Marc*, d'un auteur un peu gauche, très libre d'allure e totalement dépourvu de soucis littéraires. De toutes le incohérences dont M. Goguel a dressé minutieusement l liste, il y en a fort peu qui ne s'expliquent de cett manière.

(1) Cf. le P. Lagrange, *Évangile selon saint Marc*, Paris, 1929 p. xxxviii-xxxix.

(2) C.-H. Turner, professeur à l'Université d'Oxford, *Notes, critica and exegetical, on the second Gospel*, dans *The Journal of Theologica Studies*, t. XXVI-XXVIII, 1924-26, et *The Gospel according to St Mark* London, 1931.

(3) *Critique et Histoire*, p. 28.

(4) « Nous n'essaierons pas de préciser davantage les sources possibles de Marc; les démarches par lesquelles la critique modern poursuit trop souvent une solution minutieuse de ces sortes d problèmes sont audacieuses et incertaines. » A. Puech, *Histoire d la Littérature grecque chrétienne*, Paris, 1928, t. I, p. 54.

(5) Cf. M. Goguel, *L'Évangile de Marc*, Paris, 1909, et *Introductio au Nouveau Testament: Les Evangiles synoptiques*, Paris, 1923, p. 308

autre principe vise le rôle de la foi dans l'élaboration traditions chrétiennes primitives. Il est basé, nous re-t-on, sur des considérations critiques. M. Goguel e serait-il pourtant jamais laissé guider par des vues osophiques? Lorsqu'on est convaincu que le surnatu- n'existe pas, on a vite fait de déclarer non-historiques récits comportant des éléments tels que les mira- (1) ou les prophéties d'événements imprévisibles (2). là à les mettre au compte de la foi active et défor- ite, il n'y a plus qu'un pas.

n serait toutefois injuste en insinuant que l'opinion M. Goguel sur la formation de la tradition évangélique été inspirée uniquement, voire principalement, par ses tis pris antisurnaturalistes. Son argumentation relève la critique littéraire. C'est exact. Pas autant néan- ins qu'on eût pu le désirer. Car l'examen du style de *rc*, qui a conduit Turner à des conclusions si nettes chant l'unité et l'authenticité de *Marc*, est à peine orcé par le professeur aux *Hautes Études* (3).

L'auteur de *La Vie de Jésus* s'est, pour ainsi dire, con- ité de comparer les sections de *Marc* à celles de *atthieu* et de *Luc*, et c'est à la suite de cette enquête 'il se prononce sur l'action déformante de la tradition. *atthieu* grec et *Luc* dépendent de *Marc*. Nous le vou- ns bien. Mais l'ont-ils déformé? Tout est là. On nous rle de retouches. Utilisant *Marc* comme une source, surément très digne de foi, *Matthieu* et *Luc*, nous t-on, ne se seraient pas fait faute de l'adapter à leur

(1) *La Vie de Jésus*, p. 201.
(2) « Le fait que Jésus a été trahi par l'un des siens pourrait avoir nné naissance au récit de l'annonce de la trahison. *L'hypothèse mposerait* (!) s'il s'agissait d'un événement imprévisible. » *La Vie Jésus*, p. 426.
(3) *Op. cit.*

dessein ou à leur manière. Et ceci prouverait la libe
avec laquelle étaient traités les faits du passé chréti
Eh bien! qu'on parcoure attentivement toutes ces ret
ches, on n'en trouvera pas une seule qui trahisse
changement essentiel. Pendant le laps de temps
sépare la rédaction du second Évangile de celle de *M*
thieu grec et de *Luc*, le message évangélique est deme
substantiellement le même. Autant dire que le tra
d'adaptation, dans la mesure où adaptation il y a eu,
tout extérieur et accidentel.

Les observations de critique littéraire apportées
M. Goguel à l'appui de sa thèse sur l'action déforma
de la tradition me paraissent, aussi bien, singulièreme
grossies. L'autorité qu'il convient d'accorder au tém
gnage de *Marc* n'en est pas ébranlée. Celle-ci dépend,
la personnalité de l'évangéliste, de la qualité de son inf
mation, de la probité qu'il manifeste, de la consistan
interne de ses récits, et de leur correspondance au mili
géographique, historique, institutionnel de la Palesti
au début du Ier siècle. C'est là, encore une fois, ce q
Turner a mis en si bonne lumière. M. Goguel a préfé
se placer à un autre point de vue. Les deux méthod
font songer à deux lignes divergentes. Elles s'écarte
de plus en plus l'une de l'autre à mesure qu'elles se pr
longent. Reste à savoir qui tient le bon bout.

2. *La méthode.* — Les principes dont M. Goguel s'in
pire ont éveillé sa défiance. Aucune péricope ne trou
grâce à ses yeux, si elle n'est vérifiée par le critère étro
et tendancieux : *Doivent être tenus pour authentiques*
morceaux qui ne s'accordent pas avec les croyances prim
tives.

S'il ne s'agissait que de choisir des morceaux certain
ment indemnes de toute idéalisation, passe encore. Le m

: serait pas si grand. Mais on entend que les éléments happés à une critique aussi prévenue servent à débrouil- r le mystère de Jésus, et à dégager *définitivement* la tarpente de l'histoire évangélique. Le vice de ce procédé t criant. Il est semblable à celui de l'historien qui pré- ndrait expliquer, *par le dedans*, les événements de 914-1919, après avoir récusé, pour cause de suspicion, out ce qui sent l'héroïsme, l'amour de la patrie, l'esprit e devoir et de sacrifice. On peut pécher contre la vérité storique autrement qu'en falsifiant des documents ou u'en faisant état de témoignages douteux. Une crédulité cessive n'est pas seule à craindre. Et limiter son infor- ation à une catégorie de témoignages uniformes ne aut guère mieux que de les accepter tous au petit onheur.

A ce premier défaut résultant d'une critique trop étri- uée, s'ajoute le risque d'une interprétation menacée de ubjectivisme. Autant M. Goguel se montre exigeant et étilleux, du moins en théorie, envers les documents vangéliques, autant il fait preuve d'indulgence à l'égard e l'histoire proprement dite. Celle-ci reçoit toute licence le recourir à l'observation psychologique, au tact, à l'in- uition, pour disposer les matériaux fournis par la criti- que, dans un ensemble ordonné.

Tout cela est bel et bien. Mais un examen psychologi- que de la personne du Christ, connue exclusivement au noyen de maigres renseignements dont M. Goguel est bligé de se contenter, est-ce possible? Je passe sur ce ait que Jésus était palestinien et qu'il vivait il y a deux mille ans. C'est un homme semblable à nous. Sans aucun doute. Mais tout de même un homme exceptionnel. Ceux-là même qui se refusent à déclarer sa transcendance e tiennent, en général, pour une de ces grandes person-

nalités morales, un de ces *héros* bergsoniens dont la seu existence est un *appel* à quitter les chemins battus de médiocrité pour les plus hauts sommets de la perfectio humaine. M. Goguel admet, au surplus, que la pensée d Jésus est en relation avec une expérience dont nou sommes incapables de sonder la profondeur (1). C'e avouer implicitement qu'il existe en Jésus un domain mystérieux où nous n'avons pas accès. A vouloir tou expliquer psychologiquement, à partir du sentiment d la bonté divine, par une série de réactions d'un intellec tualisme presque scolastique, on ne va à rien de moin qu'à négliger le facteur dominant de l'âme de Jésus, c quelque chose de personnel, d'incommunicable, qui défi toute tentative de psychanalyse.

3. — Ces quelques remarques nous dispensent d'entre plus avant dans l'étude de *La Vie de Jésus* propremen dite, et de la démonter pièce par pièce. Au maximum elle ne peut valoir que ce que vaut la méthode dont ell résulte. Je me réserve de montrer que la charpente déga gée par M. Goguel repose, non sur des textes solides, mai sur des interprétations de textes, dont le moins que l'o puisse dire est qu'elles sont extrêmement chanceuses C'est ainsi, par exemple, que l'exposé des soi-disant dis sentiments survenus entre Jésus et Jean-Baptiste es fondé sur un passage de saint Jean (2), auquel, à force d corrections, d'omissions, de substitutions également ris quées, on parvient à faire dire à peu près le contraire d ce qu'il signifie (3).

Cette exégèse rappelle les procédés mis en œuvre pa

(1) *La Vie de Jésus*, p. 194.
(2) *Jean*, III, 22-IV, 3.
(3) *La Vie de Jésus*, p. 254-257.

Robert Eisler pour édifier le roman du *Jèsous basileus*. .Goguel les a condamnés lui-même fort durement : Si par des procédés chirurgicaux, des amputations ırdies et des reconstitutions non moins audacieuses, il t permis de faire dire à un texte autre chose que ce ı'il dit, alors à quoi bon interroger encore des textes? ieux vaudrait s'abandonner librement au jeu de son ıagination (1). » Il ne reste rien à ajouter.

*
* *

Faut-il encore conclure?

La Vie de Jésus, dont nous venons de tenter l'analyse ɔmmaire, se présente comme la synthèse, scientifique- ıent élaborée, et définitivement établie, des résultats les lus certains de la critique évangélique. M. Goguel s'est ppliqué, en effet, avec beaucoup de sagacité et d'érudi- ion, à mettre en valeur les travaux de ses devanciers, out en évitant l'agnosticisme auquel les recherches 'écentes semblaient devoir conduire inévitablement. Ses ıppels à l'histoire et à la psychologie trahissent une ɔréoccupation sincère de sortir de l'impasse où la criti- ıue contemporaine s'est piteusement laissé acculer. En lépit des capitulations du scepticisme, qui sont considé- 'ées aujourd'hui comme une preuve de perspicacité, il a :enté un effort constructeur. Dans les milieux de critique ıvancée, son livre passera pour une œuvre de réaction. A la suite de M. Reinach, les auteurs radicaux y verront le danger qu'il y a pour un homme d'esprit de vouloir trop en savoir. La nouvelle esquisse de la vie de Jésus leur

(1) *Les théories de M. Robert Eisler*, dans *R.h.p.r.*, t. X, 1930, p. 190.

paraîtra sûrement aussi peu réelle que celle de Renan e de Papini (1).

Et cependant toute l'ingéniosité de M. Goguel ne l conduit pas loin. Le Jésus qu'elle nous a valu, est un per sonnage étrangement partagé entre les vertus les plu solides, les intuitions les plus sublimes, et les illusions le plus extravagantes : en somme, une combinaison d génie religieux des protestants libéraux, et du vision naire des eschatologistes. Nous nous sommes absten de porter un jugement sur cette conciliation incroyabl que l'on a l'air de trouver la plus naturelle du monde. nous a suffi de faire observer qu'elle était le produit d'un méthode très peu sûre, sur le compte de laquelle il y avai de graves griefs à formuler.

En gros, au lieu de se maintenir, comme c'était so intention première, dans un juste milieu, à égale distanc de tous les écueils, M. Goguel est tombé d'un excès dan un autre. En critique, sa position confine à celle de radicaux français de la nuance Loisy et Guignebert, et d la jeune école allemande de la *Formgeschichte*. En his toire et en psychologie, elle touche à la fantaisie. Moin de méfiance d'une part, et plus de circonspection d l'autre, eussent mieux fait notre affaire.

Du moment que le caractère impersonnel des Évang les et que l'action déformante de la foi primitive étaien érigés en principes, en dépit de toutes les réserves d l'auteur, il n'y avait plus un pas à faire en avant. C'est e vain que la psychologie était appelée à l'aide. Commen la psychologie suppléerait-elle au défaut d'une docume tation systématiquement unilatérale? Pour sortir d l'impasse il aurait fallu revenir au point où toutes le déviations commencent, et consentir à traiter les Évan

(1) Cf. *Jésus et la conscience moderne*, p. 40.

s, en particulier l'Évangile selon saint Marc, comme œuvre de bonne foi, émanant des disciples de la prere heure. Hors de là, point d'issue. N'eût-il pas mieux ı le reconnaître simplement que de s'exposer à nous ir, sous le signe de la vérité historique, une reconstiion hasardeuse?

Louvain.

F.-M. Braun, O.P.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Les Docteurs frénétiques

L'Église enseignante s'accroît tous les jours de no veaux docteurs. Mais les derniers venus portent sous robe l'armure et le poignard. L'Église se meurt. L'Égli est morte ! Pour la sauver, il ne faut pas moins qu'u suprême croisade. Où est le Turc ? demandez-vous. Ah ! s'agit d'un péril autrement redoutable. L'ennemi n'est p au dehors. Il est à l'intérieur de l'Église. Il faut la défe dre contre elle-même, qu'un subit aveuglement porte frapper ses plus sûrs défenseurs. Une nouvelle Jérusale s'élevait qui dressait avec orgueil ses remparts et s tours. Les catholiques s'y pressaient autour de maît fameux qui s'affirmaient serviteurs de l'ordre et de la t dition. Dans ce moment, un éclair a brillé. La foudre pa tie du Vatican est tombée sur l'Action française, déno cée comme un repaire de fausses doctrines. C'est le sig que les temps apocalyptiques sont révolus et que l'heu de la Bête a sonné. Il n'y a de salut que dans une guer sainte. Sus à la Papauté manœuvrée par Satan, et respo sable de la plus affreuse erreur judiciaire.

Chaque semaine voit naître un nouveau croisé. Les u combattent à visage découvert, et l'on reconnaît p fois, avec un douloureux étonnement, des traits qui fure dignes de sympathie. Les autres sont masqués. L'app aux armes emprunte toutes les formes. Il use tour à to du mode satirique, du mode lyrique et aussi, nous allo le voir, du mode historique. Cet écrivain fulmine, celui gémit et cet autre insinue. Les conjurés vont recruta

ppui déclaré des braves et la complicité larvée des timi-
s. La cabale a ses affidés dans la très grande presse,
ns la presse moyenne et dans les petites feuilles diffa-
ıtoires. Elle a aussi des papiers secrets réservés aux
sognes inavouables. Ainsi se trouve assuré l'écoulement
ın flot de bile, d'une bile recuite, fermentée sous pres-
ɔn, et dégorgée enfin sur la robe étoilée de la Mère
glise.

Comment, c'est vous, Bernanos, vous si fier de bien-
nser! Regardez ceux dont vous êtes l'idole. Aujour-
hui, au bas degré où vous êtes parvenu, plus moyen de
ɔuter que vous ne soyez de ces bien-pensants qui pen-
nt si mal et si peu. Il y avait en vous une force qui se
ɔuvait mieux employer que dans les jeux de massacres
ıérils ou dans les exhibitions athlétiques. Que n'avez-
ɔus senti le besoin de ce petit mors d'acier fin que Louis
euillot conseillait, vainement d'ailleurs, à Barbey d'Au-
ɔvilly? Vous eussiez fait merveille entre les brancards.
ous avez préféré vous échapper en furieuses galopades,
ıtrer en tempête dans l'Église, et vous enivrer du bruit
es chaises renversées.

Et vous aussi, Vallery-Radot, vous avez pris goût à lan-
er des boules puantes dans le sanctuaire. Vous étiez si
ien parti! Nous avons gardé le souvenir des beaux
ccents qui exprimaient la religieuse ardeur de votre jeu-
esse. A peine y pouvait-on discerner une pointe d'exal-
ation que l'âge devait guérir. Mais, au contraire, une
ıcheuse rencontre l'a tournée en frénésie. Nous pleurons
es promesses évanouies d'un beau talent qui ne décolère
ılus.

Vous voilà tous deux installés dans une foi désolée, sans
ɔspérance et sans charité. Avec un magnifique tempéra-
nent de soldats du Christ, vous avez accepté le rôle d'es-
afiers dans la vieille garde d'une cause humaine.

Quelle élégance! Des fils, qui protestent de leur amour
ɔt de leur respect pour le représentant de Dieu sur la
erre, voyant leur Père vénérable, lumineux d'intelligence

et de sainteté, qui ploie sous l'accablement des infidélités et des reniements, ne trouvent rien plus urgent que d'insulter à sa douleur !

Et la colère de l'esprit partisan déçu monte à ce point d'aveugle fureur, qu'elle entreprend de faire admettre « une adhésion sans réticence du Saint-Siège au plan maçonnique ».

L'accusation criminelle est si déshonorante pour son auteur, que Vallery-Radot la fait entendre surtout par insinuation et allusion. Mais un autre, dont nous allons nous occuper, l'écrivain anonyme de *L'Église catholique en France*, la formule ouvertement. A l'abri du masque, il peut enfin livrer la pensée profonde de ses amis et publier au grand jour la rumeur ignoble colportée sous le manteau. Il écrit (p. 230) : « L'alliance du Saint-Siège et de la Maçonnerie dénoncée par Mussolini est un fait aussi patent en France qu'en Italie. Mais ne franchissons pas nos frontières, sans quoi il nous faudrait parler de l'Espagne (1). »

Il suit de là que les catholiques français sont invités à donner leur confiance à l'Action Française, rempart du catholicisme contre la Franc-Maçonnerie, en faveur de qui le Chef de l'Église a trahi. Imprimé maintenant, le propos peut être propagé avec référence.

Référence anonyme, il est vrai, mais cet anonymat permet aux conjurés de laisser soupçonner « une importante personnalité ecclésiastique ». Malheureusement le bout de l'oreille perce sous l'accoutrement d'emprunt, et cette oreille est un peu trop longue pour en imposer.

Qui est l'auteur ? Nous ne voulons point faire au clergé de France l'outrage de penser qu'il puisse compter dans ses rangs ce mauvais fils de l'Église, empressé à diffamer sa Mère par des moyens qui répugnent à un honnête homme. Il semble seulement que le malheureux, en sui-

(1) Nous lisons (p. 63) que Rome a tout fait pour aider à la chute du roi d'Espagne parce qu'il entendait être maître chez soi.

à Rome quelques cours de droit canonique dont il
le à tout propos, ait fréquenté certain milieu frondeur,
ème de dépit de ne pouvoir gouverner l'Église à son
centre de conspiration contre le Vatican, où affluent
belles sans signature et les anecdotes venimeuses. Au
, la médiocrité de cette histoire, fabriquée souvent
des histoires, la maigreur du style qui le dispute au
ut de sens critique, sont la preuve que les complices,
regardants sur la qualité de l'ouvrier, n'ont pas eu
barras du choix.
ue lui a-t-on demandé?
e plaider, sans trop laisser paraître l'avocat soudoyé,
nauvais arguments de ses amis, et de servir leurs des-
s d'une vengeance impatiente. La majesté de l'histoire
vrira la violence de la passion. Sous couleur de brosser
fresque de la situation religieuse en France, on dérou-
le long réquisitoire d'un récit falsifié en vue de noir-
la Papauté, au mépris même de l'évidence. La mine
fite et la main sur le cœur attesteront la pureté de
tention. Et tout le mérite de l'historien est dans cette
ice mirifique. Cela donne sa mesure, celle de son
actère et de son génie.
Nous avons cherché quelque excuse à ce zèle qui met
t de soin à ne pas déclarer le but qu'il poursuit. Nous
ions voulu découvrir dans un amour de l'Église, égaré
is sincère, une apparence d'explication à une entreprise
si grossièrement scandaleuse. Nos efforts ont été vains.
me dans les pages où l'auteur tente une étude objec-
e de quelques réformes souhaitables touchant la forma-
n chrétienne et l'enseignement religieux, même dans
haut sujet qui préoccupe tant de généreux esprits, il
ide encore obliquement la cause de sa passion. Quelque
n qu'il ait pris d'envelopper sa pensée dans un subtil
age de sophismes et d'arguties, il est impossible, sous
insinuations et les historiettes cuisinées, de ne pas
ercevoir dans toute sa nudité la thèse qui lui a mis la
ume à la main.

Et cette thèse est une vieille connaissance.

Nous avouons éprouver à la transcrire plus de ré gnance que l'auteur n'en a ressenti à l'exposer. Il f cependant la montrer dépouillée seulement de ses p cautions soi-disant historiques. On verra que nous n exagérons pas la laideur.

Et voilà le secret plein d'horreur que révèle notre a nyme.

Le Souverain Pontife est pro-allemand. On le rép avec la même insistance que met Hitler à dénoncer pontificat pro-français. Le traité du Latran, conclu en v liation de la volonté traditionnelle de l'Église, la li aux puissances temporelles et bouleverse son organisat intérieure. Ainsi Pie XI est en passe de perdre l'Église la France, mortellement blessées par la condamnation l'Action Française, qui est un des plus graves événeme de l'histoire. Et l'artisan de ce double malheur est c nous le nonce. La nonciature voilà le mal essentiel. E perpètre avec un gouvernement franc-maçon la ruine catholicisme, et fait peser sur les Évêques français le jo d'un despotisme intolérable. Ah ! si nos Évêques, co cients du pouvoir qu'ils tiennent de Dieu, savaient s'u pour résister aux prétentions injustifiées de Rome ! M ils sont sans force, étant condamnés à l'isolement. reste, leur pouvoir est encore sapé par l'activité œuvres interdiocésaines dont le réseau couvre la Fra entière, et des religieux qui relèvent directement Rome, en particulier des Jésuites qu'on soupçonne n'é pas étrangers aux infortunes de la petite église maur sienne. Sans doute le bas clergé supporte avec impatie le joug. Dans sa glorieuse misère, il est clairvoyant. M il est lui-même opprimé par le haut clergé installé d de confortables prébendes. Un dernier péril, où sont c densés tous les autres, est constitué par le développem de l'Action catholique, la grande pensée du Pape régna L'Église, fâcheusement égarée déjà dans les œuvres so les, achèvera d'être épuisée par l'Action catholique. I

e chance de salut est dans la désobéissance au Pape, l'expulsion du nonce et dans la prompte organisation e Église de France gouvernée par un Épiscopat, qui lrait des assises plénières, et serait soudé assez forte- t pour faire front contre le Vatican.

elle est, clarifiée de tout artifice, la thèse de l'historien tyme. Penser ainsi n'est pas seulement, paraît-il, le l'un bon catholique, mais c'est le signe même auquel econnaît les seuls vrais catholiques. Le Janséniste se ait aussi l'exemplaire unique et parfait du chrétien. nt à la Papauté, l'attitude recommandée à son égard, me la plus conforme à la religion, répudie l'obéis- e aveugle, qu'il faut éviter avec soin, et feint le pro- . respect dont un catholique ne saurait en aucun cas épartir.

s'agit maintenant d'appuyer sur l'histoire ces vues nieuses. On devine que l'auteur a éprouvé plus d'un barras. Il s'en est tiré en déployant toute l'industrie zèle dont la bile et le fiel évitent avec soin de s'é- uffer. Mais quelle conception de l'histoire! Elle n'est que matière à chicane et équivoque, prétexte aux ites habiletés d'une casuistique appliquée à innocenter coupables. L'anecdote édifiante, le racontar confiden- , y tiennent lieu de document. Et partout règne une aculeuse crédulité qui est le trait distinctif de l'école. exemple, pour prouver que le Souverain Pontife est orable à l'hégémonie de l'Allemagne, il sera fait grand t, à plusieurs reprises, d'un propos attribué *sans témoi- ige* au futur Pape qui était alors simple prêtre. L'Abbé tti aurait dit, il y a quelque trente ou quarante ans, il avait le cœur français, mais la tête allemande (p. 62 248). Donc le Pape est pro-allemand. En outre, le Pape endant la cause de la Paix se déclare Briandiste puis- e Briand la défend aussi. Or la politique de paix ne uvant amener que la guerre, l'Église complice de iand sera accusée d'avoir préparé la guerre. « Des prê- s affirment qu'en suivant le briandisme, ils obéissent à

Rome. » La prochaine fois, que pourrons-nous répon
à la « rumeur infâme » imputant la guerre aux « curés

Tout est de cette solidité et de cette limpidité d'int
tion. Si l'Église avait combattu la politique de pai
paraît qu'elle se trouverait, en cas de guerre, en b
meilleure posture devant l'opinion.

On le sait, rien n'a plus irrité les ennemis de Pie
que l'heureuse issue du long conflit qui séparait, de
1870, le Vatican et l'Italie. Le traité du Latran est
événement appelé à retentir longtemps dans la mém
des hommes, et dont le souvenir ne cessera pas d'au
ler le nom du grand Pape qui y est lié. Cette glo
naturellement, brillera à la confusion de ceux qui
ont montré de l'hostilité. Il importe donc à tout
de la ternir. Aussi est-ce sur ce point que l'auteur
L'Église catholique en France a fait porter le plus gro
son effort et s'est évertué avec le plus de subtilité.
trois premiers chapitres de son livre sont consacrés
pouvoir temporel.

Le public croit communément que le traité du Lat
a restauré, sous une forme nouvelle et plus adaptée
fonction spirituelle de l'Église, le pouvoir temporel
lui fut ravi il y a plus d'un demi-siècle. Eh bien! l'
nion générale est dans l'erreur. Pour l'historien anony
le traité du Latran a été l'abandon définitif et déplora
de la souveraineté temporelle de l'Église. Dès lors
l'Église a fait des concessions sur l'étendue de son te
toire, qu'elle a renoncé à soutenir ses droits avec
mitrailleuses, qu'elle a simplifié l'appareil administra
inutile à son dessein, en un mot qu'elle a réduit au m
mum le poids matériel de sa souveraineté pour accro
au maximum la portée de son influence spirituelle
pouvoir temporel n'est plus un pouvoir temporel, e
liberté dont l'Église prétend jouir aujourd'hui est, en
lité, une servitude plus pesante que celle d'hier. Le P
est tombé dans le piège tendu par la Franc-Maçonne
Ses prédécesseurs avaient flairé le traquenard. Ils s'étai

·dés d'accepter un pouvoir temporel, purement symbo-
ue, qui est une renonciation au véritable pouvoir tem-
rel.

Le tour est joué. Il y a bien quelques difficultés. On
us présente ici M. Mussolini comme l'exécuteur des
sseins de la Maçonnerie. Un peu plus loin, nous le
yons offert à notre admiration dans une pose avanta-
use, où il écrase la Maçonnerie et accuse le Pape de
nplicité avec elle. Mais notre historien ne s'embarrasse
s de si peu. Il va nous exposer les suites désastreuses
l'*abandon* du pouvoir temporel.

Elles se traduisent d'abord par l'italianisation de la
rie romaine, c'est-à-dire du corps des plus hauts fonc-
nnaires de l'Église. Ne dites pas que jamais la propor-
·n des cardinaux italiens n'a été aussi faible comparée
:elle des cardinaux étrangers, ce qui semble tout le con-
ıire de l'italianisation, avec cette conséquence très peu
.lianissime que c'est la porte ouverte à la nomination
ın Pape étranger. On vous répondra qu'on parle de la
ırie, que Pie X avait un secrétaire d'État espagnol, le
.rdinal Merry del Val, et que ceux de Pie XI, le Cardinal
ısparri et le Cardinal Pacelli, sont italiens. N'objectez
s que le choix du Cardinal Gasparri est antérieur au
ontificat actuel, et donc au traité du Latran, et qu'il
us est impossible de voir dans cette prétendue italiani-
ion une conséquence du traité ; ce serait peine perdue.
ı expliquera ensuite que le traité du Latran a été conclu
ıs la seule garantie de l'Italie, alors qu'une garantie
ternationale (dont Mussolini ne voulait pas entendre
rler) eût été plus conforme à ce que l'on croit savoir
s intentions du pape Pie X, et que son abandon aurait
avoir pour compensation une « recatholicisation préa-
ıle de la Curie », c'est-à-dire sa composition avec un
aucoup plus grand nombre de cardinaux non-italiens.

Voulez-vous une dernière preuve de l'italianisation de
glise consommée par Pie XI? Elle est dans l'étroitesse
s limites de la Cité du Vatican. Comment un si minime

territoire serait-il réellement indépendant, perdu et ence clé dans la grande Italie?

Oui, mais comment l'était-il davantage auparavan quand son indépendance n'avait pas été solennellemer proclamée?

Il y a une deuxième conséquence du traité du Latrai regardé comme l'abolition consentie du pouvoir tempore Notre anonyme y tient en effet, et se complaît dans s trouvaille. Il pense suppléer par la répétition à la fragilit de l'invention. Écoutez cette deuxième conséquence. L' solement de la Papauté, privée des canons et des fortif cations qui lui ont été, comme on sait, d'un si gran secours, la condamne à rechercher l'appui des gouverne ments étrangers. C'est là, nous dit-on, toute l'histoire d ralliement sous Léon XIII et c'est de nouveau celle de l condamnation de l'Action française, que l'on nomme ave désinvolture « un second ralliement », comme s'il s'éta jamais trouvé un Pontife pour abroger les directives d Léon XIII.

Ici se place une exégèse pleine de fantaisie, touchant texte de l'Encyclique « Au milieu des sollicitudes ». A fond, savez-vous quelle était, à propos du ralliement, secrète pensée de Léon XIII? S'il a « enveloppé sa pens jusqu'à la contradiction », c'était pour donner aux cath liques français, bien inspirés, prétexte à lui désobéir garder en même temps l'apparence de vouloir complai au gouvernement.

Tout le mal viendrait, selon notre anonyme, de la tr haute idée que les catholiques se font de leur devo envers le Pape. Il lui paraît évident que « la grande dév tion contemporaine est la dévotion au Pape... Pour bea coup de fidèles, toute la morale tient dans cette formul *Obéir au Pape* ».

Cependant il ne faut pas confondre respect et obéissanc

(Nous avons, si je ne me trompe, entendu cette antienn au temps de modernisme.)

Pas d'obéissance aveugle, surtout. Du respect, cert

, cela suffit dans la plupart des cas, et ce respect doit assez tempéré pour laisser accuser le Pape d'être un ôt de la Franc-Maçonnerie, et de consommer la ruine 'Église. Afin de rendre au corps des fidèles la juste on de l'obéissance due au Saint-Siège, il est première- nt nécessaire de supprimer le nonce ou de lui ôter t pouvoir de veiller sur la bonne marche des diocèses. esterait encore aux laïcs à « faire aboutir le projet ne réunion annuelle des Évêques ». Seuls, ils le peu- t : « Vox populi, vox Dei. » Il conviendrait enfin de e élire les Évêques par le Clergé. Ces réformes faites, ıs aurions non pas seulement des Évêques, mais un iscopat, non pas seulement une Église en France, is, suivant la conception gallicane, une Église de ınce, libres, l'un et l'autre, de résister à la pression de Papauté et de la République.

Tel est le plan dont on appréciera la beauté.

Mais il faut nous borner. On ne pourrait même pas pliquer à ce livre, où les plus grands sujets sont abordés, e formule connue, et dire qu'il est rempli de choses uves et justes, mais que malheureusement les choses uves ne sont pas justes, et les choses justes ne sont pas uves. Celles-ci en effet sont trop rares, et comme noyées ns la masse du plaidoyer contre l'oppression romaine pportée jusqu'ici en silence. Mais le « silence des peu- es n'est-il pas la leçon des Rois, dans ce sens que la ainte est le commencement de la Sagesse » ?

Si le ton de l'ouvrage, dans sa monotonie d'un natio- alisme aigu et d'un militarisme effervescent, ne trahissait on origine, elle éclaterait dans les préventions et le épris des faits que laissent voir les chapitres relatifs à apostolat, aux œuvres, à la question sociale, à l'attitude olitique du clergé.

Il fallait s'y attendre, l'auteur a la phobie du catholi- isme social, c'est-à-dire du catholicisme tout court, appli- qué avec sollicitude à la restauration sociale. La réforme hrétienne de la société, qui est une réforme morale, est

en horreur aux réformateurs du « Politique d'abord
qui se targuent « de n'être pas des gens moraux

La consigne est donc de jeter le discrédit sur les œuvr
dont l'essor actuel atteste la vitalité merveilleuse de l'
glise soumise à son Chef, et la sagesse de la main qui
gouverne. Le censeur de *l'Église catholique en Fran*
éprouve une vertueuse indignation contre ces prêtres
syndicats, qui roulent gros et gras dans des autos au m
des pauvres petits curés de campagne amaigris par la fai
Il se voile la face devant le goût de la nudité propagé p
le scoutisme qu'il connaît si bien qu'il appelle « cheft
les » (?) les jeunes filles chargées des louveteaux. Les œ
vres d'infirmières, la présence des femmes dans les hô
taux, lui inspirent, pour la pudeur des hommes, une vi
inquiétude, à quoi n'avait pas songé saint Vincent de Pa
(p. 171). Tout ce qui, proposé avec une intention am
serait parfois sujet à réflexion profitable, devient sous u
plume aigrie simple motif à polémique.

L'Action catholique, on le sait bien, est le consta
souci de Pie XI. Il a déclaré qu'il y tient comme à la pr
nelle de ses yeux. Elle est donc ici l'objet d'une aversi
particulière. Sachons que son caractère interdiocésain
rendra funeste à l'autorité des Évêques, à qui elle
imposée du dehors, même contre leur gré. On lui rep
che aussi de renouveler l'erreur de longs siècles, penda
lesquels « l'Église *a intégré partiellement* (?) les prin
chrétiens dans la hiérarchie ». Il y aura plus grand do
mage encore à « faire entrer dans la hiérarchie » (?) «
simples citoyens » qui, en démocratie, jouissent d'une p
de souveraineté.

Mais le plus grave péril vient du mot d'ordre donné
Pie XI à l'Action catholique. Il lui fait un devoir de met
au premier rang la question sociale. Voit-on la con
quence? C'est l'Église engagée dans les erreurs doctri
les des écoles qui se réclament de sa faveur. Par exem
on ne manquera pas de lui imputer les erreurs de
Semaines Sociales où la présence de nombreux Évêq
la compromet, et qui sont si rigoureusement fermées a

nts moralistes et théologiens de l'Action française. De plus, comme le dit le Pape lui-même, l'Action olique doit donner à ses membres *la conscience d'ap- r à un seul organisme* (c'est l'auteur qui souligne), or organisme sera en dehors et au-dessus des Évêques. » onclusion : « Une Église sans Épiscopat est propre- t absurde. On ne sortira pas de là. »

e livre se termine sur cette phrase, laissant surtout pression d'un grand sujet manqué faute de probité et ens chrétien. Une rage froide s'y emploie à servir l'é- ge contrefaçon de notre foi, travestie en une religion humaine, dure aux petits, tendre aux puissants, vidée présence du Christ, ennemie de l'Évangile. On espère i fonder sur la désobéissance une école d'autorité !

ous voyons ici des chrétiens qui ont dormi sur le r de l'Église, et qui en gardent le nostalgique souve- Leur est-il donc si dur d'avouer que le Pape reçoit, r le bien des patries et des sociétés, les clartés qui font défaut, et que s'il dénonce une doctrine mor- e aux âmes, il faut d'abord la quitter?

'n grain d'humilité suffirait.

Iais c'est précisément ce qui manque le plus.

LES PHILALÈTHES.

Maurras et l'Ordre chrétien

a *Chronique sociale de France* vient d'éditer en un petit ume les deux articles fort remarqués que publiaient ses de février et mars 1932, et dans lesquels M. l'abbé Mauriès me une très intéressante étude sur *Maurras et l'Ordre chré- :* (1).

) Abbé Cl. Mauriès, *Maurras et l'Ordre chrétien*, 1 vol., grand in-8,). Chronique sociale de France, 16, rue du Plat, Lyon. 5 fr.

Cette publication est bienvenue, pour des raisons qui app
raîtront évidentes à quiconque garde souci de la pénétratio
de la raison morale et de l'esprit chrétien dans la conceptio
et la vie de la cité. La cité, dans son ordre intérieur, et l
cités, à l'intérieur de l'Ordre moral et social humain, sem
blent bien, en effet, aujourd'hui, au paroxisme de l'angois
qui les met en peine de leur propre nature, et du secret pr
fond de leur santé et de leur paix. Elles souffrent, dans leu
âme et leur chair, d'un mal qui a sa source dans les cerveau
non moins que dans les cœurs, et à l'origine duquel
importe de dévoiler les erreurs de pensée et de sentime
qui, chez nous, ont trouvé dans le maurrassisme leur pl
typique expression. Sans doute, pour les catholiques (j'enten
les vrais), la cause de l'ordre maurrassien est entendu
depuis que l'Église l'a répudié et condamné. Mais cette cau
reste plus actuelle que jamais, non seulement parce que l'
cole de Maurras maintient sa révolte et l'Église sa réprob
tion ; mais encore parce que (le T. R. P. Supérieur des Augu
tins de l'Assomption l'écrivait récemment) il reste à droi
« même en excluant ceux qui sont condamnés », mai
docteurs contre qui doit se garder une pensée politique so
cieuse des exigences morales et chrétiennes de la justice et
la charité. Le plus grand méfait de l'erreur maurrassien
est d'avoir diffusé sa mentalité naturaliste, et le nationalis
qui n'en est que la forme politique, bien au-delà du pe
cercle de ses sectateurs conscients ; la sourde présence,
bien des esprits, d'un maurrassisme qui s'ignore, n'est p
pour être inconsciente, moins dangereuse et moins effica

Soit pour éclairer les chrétiens de bonne foi qui se so
soumis sans comprendre, soit pour mettre en garde ceux
qui s'est glissée subrepticement, sous le voile du patriotisn
une conception païenne et naturaliste de la cité et de la po
tique, il était grandement utile de soumettre encore à u
critique avertie la doctrine de Maurras, et de tirer au jo
l'étroite connexion de sa pensée politique et de sa pen
philosophique. C'est donc une vive reconnaissance qui
due, et à M. l'abbé Mauriès qui a mené à bien ce travail, e
la *Chronique sociale* qui lui a fait accueil.

M. Mauriès était excellemment préparé à cette tâche, par
connaissance pénétrante, complète et précise qu'il a de l'o
vre de Maurras. Rien ne lui en a échappé. Il en donne

osé très clair, nuancé, calme, objectif, tout exempt de sion et de parti-pris. Il n'a nullement ignoré — le lecteur entira — la subtile séduction des livres maurrassiens, dont harme littéraire excelle à prévenir nos esprits formés par lettres grecques et latines, dont la haute valeur humaine a jamais sans risques païens ; mais, avec la maîtrise d'une son aidée jusqu'en son œuvre propre par la pensée chré- ne, il domine le charme et écarte la séduction, fidèle à la ie nature et à la surnaturelle vocation de l'homme.

Peut-être une plus longue recension aurait-elle à discuter elques expressions ou assertions, qui ne sauraient ici nous enir, et sur lesquelles, au reste, une N. de la R. de la *Chro- ue sociale* (p. 169 du n° de mars) attire à juste titre l'at- ntion.

X...

Sur Origène

On aime à rapprocher Origène de saint Augustin et de int Thomas d'Aquin, et l'on a raison, car tous trois furent e grands penseurs qui s'efforcèrent de réaliser la synthèse e l'enseignement catholique ; et si leurs tentatives ne furent as également couronnées de succès, il est juste de rendre ommage à l'esprit qui les anima, à la sincérité dont ils rent preuve.

De ces trois hommes, Origène est encore le plus discuté. ès son vivant, il avait eu à présenter l'apologie de sa doc- rine. Il reste aujourd'hui le signe de contradiction, autour luquel les historiens ne cessent pas de combattre. Voici quel- ques années, M. de Faye avait publié sur lui un gros ouvrage n trois volumes, dans lesquels étaient condensés les résultats l'une vie presque entière de recherches. Malgré ses qualités, 'ouvrage de M. de Faye n'a pas réussi à s'imposer : il demeure superficiel, et, en bien des cas, les jugements qu'il porte sur Origène semblent dominés sinon par des préjugés confessionnels, du moins par un désir plus ou moins cons- cient de voir dans le grand penseur alexandrin un précur- seur de la Réforme.

M. R. Cadiou, maître de conférences à l'Institut catholiq de Paris, vient de reprendre l'examen du problème et publier une *Introduction au système d'Origène* (in-8 116 pages; Paris, Les Belles Lettres, 1932), qui, dans s esprit, n'est que la première ébauche d'un travail plus co sidérable. Il faut tout de suite recommander ce précie ouvrage : il est fait de main de maître.

Un des grands mérites de M. Cadiou, on serait tenté d'c crire son plus grand mérite, est d'avoir reconnu que l traité *Des principes* marque une étape dans la vie intellec tuelle d'Origène et qu'il ne faut pas, dès lors, le regard comme l'expression définitive de sa doctrine. Naguère, M. d Faye avait écrit qu'il serait « illusoire de chercher dans s livres l'histoire de sa pensée ». M. Cadiou s'inscrit en fau contre cette formule, et il a raison. Pour Origène, autan sinon plus que pour tout autre, les problèmes chronologi ques sont les premiers qui doivent être étudiés, et ce serai une erreur de vouloir interpréter les commentaires sur sain Jean et sur l'Épître aux Romains par le traité *Des principes* Celui-ci est une œuvre de jeunesse; il est, tout au moins, un œuvre de professeur : après une déclaration générale et trè loyale d'ailleurs d'orthodoxie, le maître s'installe dans s chaire, et devant un auditoire restreint de disciples, il pro pose ses hypothèses, il développe ses idées, il montre le for et le faible des théories; souvent il termine sa leçon san conclure et se contente de laisser deviner la solution vers laquelle il penche. Les commentaires sur saint Jean et sur les Romains sont des œuvres de maturité, sinon de vieillesse. La plus grande partie du premier, le second en entier, ont été rédigés à Césarée après 231, et l'on ne saurait trop insister sur l'ébranlement qu'a dû produire, dans l'âme si humblement catholique d'Origène, la sentence d'excommunication portée contre lui par l'évêque d'Alexandrie Démétrius. Sans doute, cette sentence s'explique par des considérations humaines, comme la jalousie; elle est motivée par des raisons d'ordre canonique, l'ordination irrégulière d'Origène par ses amis de Palestine; il n'en reste pas moins qu'elle oblige le maître du didascalée à quitter l'école dans laquelle il enseigne depuis sa jeunesse, à abandonner sa patrie, à se fixer à l'étranger. Comment de tels changements ne l'amèneraient-ils pas à réfléchir? D'ailleurs, à Césarée, en même

ɔs qu'il rédige ses commentaires à l'usage des chrétiens
uits, Origène prêche au peuple fidèle la parole de vie. Il
ɔrêtre désormais, et il remplit avec zèle les fonctions de
ministère; il apprend à connaître de plus près les âmes
simples et à se rendre compte de ce qu'elles peuvent
er. Ses homélies ne disent pas tout; elles insinuent sou-
qu'il y a des problèmes réservés dont la connaissance
eut être donnée qu'aux parfaits.
ais même lorsqu'il écrit pour ces derniers, il lui arrive
siter : « Quand il quittait les points brûlants, écrit admi-
ement M. Cadiou (*op. cit.*, p. 67), ou quand revenait la
quillité d'esprit, il était moins sûr de lui-même et de la
nce dont il s'était cru pourvu. Son talent de théologien,
t il s'autorisait, lui paraissait chose incertaine et trop
rieure au mystère divin. Peut-être avait-il été présomp-
ıx de se consacrer à l'exégèse. L'exemple d'illustres con-
porains lui montrait qu'une âme sublime, pénétrante et
ile à discerner les idées n'est pas à l'abri de toute chute.
eut arriver même à Jérusalem d'être dans le péché. Car
hommes de génie peuvent pécher, et, s'ils ne se conver-
ent pas assez vite après leur faute, perdre leur génie et
enir non seulement les hôtes, mais les citoyens d'une des
es étrangères de la Judée (*In Ioan.*, x, 16). Comme l'étude
livres saints a ses tentations non moins dangereuses que
autres, il faut attendre de celui qui exauce quiconque
nande et fait effort pour pénétrer l'Écriture, qu'il veuille
n donner la clé des sens cachés (*ibid.*). Origène croit qu'il
nque de la sagesse extraordinaire de l'Esprit, qui serait
ɔessaire pour connaître et enseigner certains mystères plus
ficiles, qui concernent les transformations des saints ou
corps spirituel du Christ. »
Tout cela est très bien remarqué. Qu'ensuite le *Contre*
lse, qui est un des derniers ouvrages d'Origène, sinon le
rnier, revienne sur des aperçus philosophiques, qui étaient
ɔangers aux homélies ou aux commentaires de la même
oque, il ne faut pas s'en étonner. Car ici Origène, pour
mbattre les objections du paganisme, est obligé d'emprun-
ɔ souvent les armes de ses adversaires. Il s'agit de montrer
ıx Grecs qu'un chrétien n'est pas nécessairement un igno-
nt, et qu'il sait à l'occasion utiliser les arguments de la
ıilosophie profane. Le *Contre Celse* ne marque donc pas, de

la part de son auteur, un retour en arrière, vers des disc plines dont il a chaque jour mieux aperçu les lacunes. suffit de lire par exemple les pages admirables consacrées la vie chrétienne pour s'en rendre compte.

On peut donc déceler, dans l'âme d'Origène, un véritab progrès, progrès dans l'approfondissement des doctrine progrès dans la soumission à la lumière venue de Die Déjà le traité *Des principes* était loin de présenter cette tra quille confiance dans les doctrines philosophiques qui cara térisait les œuvres de Clément d'Alexandrie. Les dernièr homélies, les derniers commentaires, le traité *Sur la priè* permettent de mesurer le chemin parcouru. « L'étude l'âme, de sa liberté et de sa faute ne forme qu'une introdu tion à la théologie d'Origène. Il faut commencer par là l'ordre de ses écrits et celui de sa pensée y incitent. Ma c'est au delà qu'on trouvera la véritable théologie, une doc trine du Verbe, à peine esquissée dans le traité *Des principe* amplement développée dans le commentaire de saint Jea Au-dessus de l'inquiétude du cœur humain, subsiste un vérité créatrice qui confère aux êtres leur réalité et leu vérité. Elle a déposé en toute créature raisonnable un germ qu'une connaissance plus parfaite, apportée par l'Égliso transformera chez certains en un fruit de connaissance éte nelle. Tel est l'origénisme que l'on trouve épars dans l commentaires (R. Cadiou, *op. cit.*, p. 8-9). »

G. Bardy.

PHILOSOPHIE

RABEAU. *De la connaissance de soi.*

Étude du petit volume, récemment paru sous ce titre, où M. Léon Brunschvicg « a mis la quintessence des grands ouvrages qu'il a consacrés à l'histoire de la pensée mathématique, de la pensée physique et de la pensée morale et religieuse ». Malgré son inspiration, ce livre, qui n'est pas toujours aussi cohérent qu'on l'attendait, accuse, de page en page, « une divergence grandissante avec le christianisme ». D'ailleurs, le lecteur peu familier avec l'œuvre de M. Brunschvicg sera étonné de voir quelle image fausse et grossière se forme du christianisme ce philosophe influent, parce qu'il reste, non seulement étranger, mais hostile à l'expérience chrétienne.

. BORNE. *Réalisme et sens du concret.*

A propos du livre de M. Jean Wahl.

I. GOUHIER. *La philosophie de Fontenelle ou le sourire de la raison.*

Si le XVIIIe siècle français a laissé s'étioler la pensée métaphysique et du même coup amoindrir la notion de philosophie, Fontenelle en est un des grands responsables.

. SPICQ. *Les passions dans la vie morale.*

Sur les deux volumes, si riches de doctrine, que publie le R. P. Noble.

De la connaissance de soi

Γνῶθι σεαυτόν. Connais-toi toi-même. Comme aux jour de Socrate, c'est encore aujourd'hui toute la philosophie car se connaître soi-même en son fond, c'est connaître l loi intérieure de son existence, c'est en connaître l'inspi ration foncière, le principe, c'est connaître Dieu avec soi *noverim te, noverim me,* comme disait Augustin. Le livr récent de M. Léon Brunschvicg, *De la Connaissance d Soi*, renferme une philosophie complète entendue en ce sens classique. Il ne s'agit pas de nous connaître nous-mêmes au point de vue biologique, ni au point de vue d'une psychologie empirique, mais de savoir ce qu'il y a au plus intime de notre être, ce qu'est l'esprit. Dans ce mince volume, formé de conférences données à la Sorbonne, M. Brunschvicg a mis la quintessence des grands ouvrages qu'il a consacrés à l'histoire de la pensée mathématique, de la pensée physique et de la pensée morale et religieuse. Quelque agréable qu'en soit la forme, suggestive et familière, dissimulant la logique interne sous un apparent décousu, émaillée de citations toujours frappantes et parfois splendides, elle est peut-être un peu déroutante pour qui n'est pas encore initié à la philosophie de l'auteur des *Étapes de la Philosophie mathématique.* Pour le lecteur déjà au courant, elle livre ample matière à réflexion.

L'idée fondamentale est celle du progrès spirituel, allant « des valeurs fiduciaires de la transcendance aux

urs spirituelles de l'immanence » (p. 192), d'une « con-
ion », véritable salut de l'homme, par laquelle il
once aux idoles de l'imagination réaliste pour se don-
au Dieu intérieur connu en esprit et en vérité. Cette
ation de l'humanité et cette réussite effective, atteinte
combien de peine, M. Brunschvicg nous les raconte
s les divers domaines où s'exerce notre activité : vie
sible, travail technique, imagination avec ses désirs de
iner et de conquérir, langage, politique, art, science,
alité, religion.

a pensée qui repasse sa propre histoire découvre
es coup, dans ces différents domaines, la loi de son
lution. Elle a pratiqué d'abord, sans les comprendre,
opérations constitutives de relations qui créent peu à
la vérité. Elle en a pris conscience plus tard, seule-
nt après un long décalage. Enfin elle a trouvé en
même la source de la vérité, et, se plaçant désormais
le plan impersonnel de l'universalité et du désintéres-
ment, elle participe à la Vérité qui est au-delà de
istence. Tout se tient dans la vie de l'esprit : l'ana-
e de la technique en appelle à l'analyse de la science,
alyse de la conscience scientifique y fait apparaître les
actères d'impartialité, d'éternité, de don de soi, qui
t ceux de la conscience religieuse. Et ainsi l'ouvrage
hève sur un appel discret à adorer le Dieu de Spi-
za.

C'est dire que ce livre, d'une inspiration si élevée,
entue néanmoins, à mesure qu'on le lit, une diver-
ce grandissante par rapport au Christianisme. Réservé
nme il convient de l'être dans un cours public,
Brunschvicg ne prend jamais parti contre une confes-
n présentement vivante : il choisit ses exemples reli-
ux chez les Égyptiens ou à Our en Chaldée. Mais l'en-
gnement n'en est pas moins clair : en voulant établir

que seules les valeurs religieuses authentiques sont d
valeurs d'immanence, il s'en prend au type le plus éle
des valeurs religieuses transcendantes. Seulement, no
l'allons voir, il ne réussit à prouver sa thèse qu'en rav
lant l'Évangile aussi bien que les Prophètes au nive
du culte d'Isis ou des sorcelleries africaines. Quiconque
essayé de penser et de vivre l'Évangile lira avec horre
le portrait que M. Brunschvicg a tracé de la religi
positive. C'est pourquoi son argumentation n'atteint p
son but : elle porte contre les idoles, non contre la re
gion. Mais suivons ses analyses à partir du commenc
ment.

L'introspection, qui est forcément une observation l
téraire du moi, devrait, pour nous révéler à nous-mêm
être une expérience pure, au-delà de l'expérience imm
diate construite sous l'influence de la société et d
besoins : or c'est une impossibilité. D'ailleurs l'intr
spection est presque toujours trompeuse : elle interpo
l'imagination entre la réalité et soi. — Une psycholog
du comportement serait davantage encore trompeuse
elle nous ferait croire que nous ne connaissons qu'
découvrant nos instincts de conservation, de concu
rence, de reproduction. Elle ignorerait les valeurs q
sont le résultat d'une création continue. L'étude de
nature seule est donc impuissante à nous révéler l'hum
nité : il y faut joindre l'histoire. Nous devrons alors s
vre dans leur évolution les diverses fonctions humain
sans choisir à l'avance l'une d'entre elles plutôt qu'u
autre.

La technique, dont l'ignorance a nui à la science gr
que, et qui a si grandement servi notre science (exemp
de Huyghens, Lavoisier, Fresnel, Sadi-Carnot), a été p
tiquée longtemps avant d'être connue : l'homme ét
« un mécanicien qui s'ignore ». Mais il a fini par prenc

science de ses procédés de fabrication, et il a même
i avec eux une philosophie : une philosophie qui
lique par les mécanismes au lieu de chercher à expli-
r les mécanismes, et qui enseigne une morale dirigée
t entière vers l'utilité de l'action. C'est une philoso-
e qui nous ramène à l'homme de la nature sous la
de du plaisir et de la douleur. Elle ignore l'histoire et
prit. Or « l'homme n'a pas pris entièrement cons-
nce de lui-même tant qu'il ne s'est pas considéré sur
plan supérieur à la nature, tant qu'il n'a pas posé le
blème de Dieu et du salut en Dieu » (p. 40).

Le sacré, phénomène religieux fondamental, a pour
actère essentiel que le niveau du phénomène ne peut
nais être le niveau des procédés qui l'analysent. Dans
autres domaines, en physique, par exemple, il y a bien
décalage entre la pratique de l'artisan et les connais-
nces théoriques qu'elle implique ; mais l'artisan peut
quérir ces connaissances en restant artisan. Le fait
ligieux, au contraire, « devrait être l'objet comme d'une
sion à distance, mais qui répugnera toujours à l'épreuve
e la vérification » (p. 41). Entendez par là que, pour faire
science de la religion positive, il faut cesser d'y croire.
'est là une très grosse affirmation, que nous examine-
ons à la fin de cette étude. Or le sacré est le *tremendum*
t le *fascinans*. M. Brunschvicg a l'air de suivre ici Rudolf
tto : en réalité il l'interprète comme si la doctrine
'Otto était celle de Hobbes, ou même celle de Lucrèce.
'origine du sentiment du sacré est la peur. Seulement,
'est une peur sociale et qui exige un contenu social, loi,
nythe, explication. Lois et mythes, quand la réflexion
'y attache, et c'est inévitable, doivent être consolidés en
logmes ou éliminés par la critique. Dans les deux cas, la
eligion a disparu, elle a été remplacée par la philosophie.
Déjà Xénophane de Colophon, au VIe siècle avant notre

ère, avait renvoyé à la sociologie ce qui appartient à sociologie « pour découvrir Dieu en tant que Dieu M. Brunschvicg cite sa parole pour clore le chapitre s l'objet de la religion : « Si ce sont des dieux, ne l pleurez pas ; si ce sont des hommes, ne leur sacrifie point. »

Cette conception de la religion l'apparente éviden ment à la magie, et on nous l'enseigne expressément : magie est une religion vaincue, ce qui suppose que religion est une magie qui a triomphé. L'une et l'aut se réfèrent à la finalité du désir. Elles cherchent la véri (et la technique en fait autant) dans des morceaux d l'expérience donnée qui seraient isolés du reste. Or cet méthode est impuissante à atteindre la vérité. Ce n'e pas par une méthode de *différence*, mais de *différenciatio* que la science parvient à établir les lois objectivé Entendez par là que l'expérience donnée ne nous révè pas les vraies causes, l'intellect les découvre par un analyse des conditions : on ne trouve pas, par exempl la pesanteur en isolant quelque chose dans la pierre qu tombe, mais en analysant la dépendance des espaces pa courus par rapport au temps de la chute. C'est dire qu « la connaissance de la vérité de soi se fait à travers vérité de l'univers » (p. 70) ; « nous n'atteindrons l vérité de notre propre être que si nous parvenons à con naître la vérité de Dieu comme la science nous appren à connaître la vérité de notre nature » (p. 74). Le salut d la pensée se fait nécessairement par la science.

Malheureusement le langage s'oppose à la science fournissant un moyen par trop commode d'objectiver l pensée, il satisfait nos tendances inférieures d'égocen trisme et de réalisme. On le prend pour la vérité, ou a moins pour un moyen d'atteindre la vérité. La forme d raisonnement verbal, le syllogisme, est tenu pour instru

ıt de découverte ; et comme le syllogisme ne peut jus-
r ses principes, on les reçoit par autorité.
angage, logique formelle, autocratisme, seraient ainsi
indissolublement. Mais nous avons appris maintenant
pliquer les formes du langage par la grammaire histo-
e et la logique par la psychologie. Le progrès vers la
ce intérieure a fait évanouir la puissance vaine des
ératifs extérieurs.

e langage, véhicule des impératifs extérieurs, nous a
lé la société. La société a deux caractères qui lui assu-
une apparence de valeur religieuse : la puissance
limites et l'antiquité. Partout, même là où elle sem-
avoir tout oublié de ses origines, elle garde cependant
restes de son rôle religieux primitif : le chef du gou-
ıement de la République française a toujours auprès
ui un chef du protocole, pour lui rappeler les origines
giques de sa fonction (p. 101). Le poids du passé s'ac-
ıulant en inertie et s'opposant aux initiatives, fau-
t-il admettre que l'humanité, incapable de répondre
vocation spirituelle, doive être gouvernée par auto-
? Non. Car l'État, devant réaliser la justice, norme de
ersibilité intégrale, doit par là même travailler à ce
tous deviennent libres, à ce que tous se comportent
ıme des êtres spirituels. La réalisation de toute la jus-
implique que nous courrons le risque de la démocra-
Elle implique, en d'autres termes, que l' « animal
tique », pour parler comme Aristote, est essentielle-
ıt un « animal raisonnable ».

Homo artifex annonce *homo sapiens* ; il ne l'est pas plei-
ıent. De deux manières le processus de l'art accentue
mouvement de l'extérieur à l'intérieur qui est tout
mme : il dissocie la perception et confère à certains
ses éléments une vertu d'expression qui aboutit à un
entissement psychique ; au lieu d'adhérer à des con-

cepts communs abstraits, il adhère à des réalités concrèt étrangères à nous où nous pénétrons par désintéress ment et sympathie. Il est une libération. Seulement, multipliant nos puissances hors du plan pratique, il no fait courir le risque de transporter les réalités de la v sur le plan imaginaire : alors l'homme vit pour l'art sacrifie tout à l'art, c'est-à-dire à l'imaginaire. Danger perversion, c'est que « l'instrument qui nous libère nous donne pas du même coup l'usage de la liberté (p. 133).

Homo sapiens. Qu'est-ce que la science? Ni rationalisı conceptuel, ni empirisme. Expliquer le particulier par genre est une attitude d'esprit continuant l'animisme l'artificialisme qui se développent chez l'enfant en huit et dix ans, ce « qui nous fournit avec précision l'a intellectuel d'Aristote » (p. 140). « L'empirisme repo au fond, sur le même postulat, à savoir que l'expérien telle que la nature la fournit à l'homme, contient en e les prémisses de la solution expérimentale. » Rationalis réaliste et empirisme s'imaginent l'un et l'autre qu trouve la vérité toute faite, comme une chose pa d'autres choses : ils ignorent l'activité de l'esprit, crée la vérité en tant que système de fonctions mat matiques à l'occasion des résistances que l'univers oppose.

La nature de la science conditionne par là même nature de la moralité : « le vrai ne se juge pas d'après préjugé de l'être; mais c'est à la vérité, hors de t caractère préconçu, hors de toute exigence d'intuit représentative, qu'il appartient de définir l'être. » Com l'homme de science, l'agent moral est parti forcément données extérieures, d'obligations et d'interdictions la société lui impose. Se conformer à ce code sans sa pourquoi n'est pas encore un phénomène propren

ain : l'humanité commence avec le jugement, elle
resse à mesure que nous découvrons par nous-mêmes
ugements de valeur à porter sur nos entreprises et
nous, selon la qualité de nos motifs. Toujours le
ne mouvement de l'extérieur à l'intérieur : le parallé-
e est même si complet entre conscience scientifique
onscience morale que les plus grands raffinements de
e dernière coïncident avec ceux de la physique eins-
enne. La moralité classique n'enseignait que des
ératifs universels : nous savons aujourd'hui « viser
situation singulière par delà les formules trop sim-
de la loi », à la manière du physicien qui sait expri-
les mêmes invariantes par rapport à des systèmes de
données particuliers à tel ou tel observateur. Mais de
ne aussi que la Relativité cherche à exprimer l'uni-
d'une manière indépendante de tout observateur
iculier, l'agent moral cesse de se tenir pour un
olu : il se place comme membre d'un tout avec les
res. Il n'impose donc pas aux autres les valeurs qu'il a
isies : il est capable de sortir de soi et de sympathiser
c leurs conceptions. Ainsi la vie morale, quand elle
siste à agir pour les autres, est un approfondissement
notre intérieur : ceux qui exploitent le monde pour
seul profit égoïste « se détournent de leur réalité
me en limitant et en cristallisant cet élan de l'esprit
Malebranche retrouvait le caractère d'une liberté
nie ».

Après avoir parcouru les diverses fonctions humaines,
mes-nous maintenant en mesure de nous connaître
us-mêmes, de dire ce qu'est l'être spirituel? Ce n'est
la psychologie des caractères, la classification des élé-
nts principaux de l'esprit, qui nous le dira, car elle
tteint pas le fond de la personnalité : j'aurai beau
mêler les qualités et les défauts de tel savant ou de tel

conducteur d'hommes, je ne saurai rien sur la valeur d leurs créations et de leur influence. L'essentiel à connaît est, en effet, non la structure statique des esprits, ma leur dynamisme, « liberté qui projette en avant de soi les idées qu'elle va réaliser. Mais quel rapport soutient dynamisme créateur avec l'ensemble des choses?

La réponse se présente sous la forme d'une alternativ Ou bien on cherche, à la liberté spirituelle, un suppo qui serait une chose, une substance, et alors l'hypothès matérialiste et l'hypothèse spiritualiste pourraient êtr adoptées avec les mêmes risques. Ou bien on admettr que « l'être intérieur de l'homme » se définit par le dyna misme autonome de l'idée qui est coextensif à l'univer tout entier ; « le substantialisme du moi, limité à l'en ceinte de notre organisme, n'est qu'une apparence due a réalisme spatial de l'imagination » (p. 185). Le lecteur sai bien que depuis longtemps M. Brunschvicg a opté pou le second terme de l'alternative : pour lui, matérialism et spiritualisme ont également le tort de définir la pensé par des limites dans l'espace.

Reste donc la pensée seule, sans rien, corps ou âme qui la circonscrive. L'instinct animal, que nous avon trouvé aux origines de cette pensée, n'en explique pas l progrès et encore moins l'aboutissement, à savoir le divin « le Dieu véritable est le Dieu d'une présence à l'esprit consistant dans la réalité intrinsèque, dans l'intempora lité positive, d'une vérité et d'un amour auxquels l'hu manité accède péniblement au prix d'un effort séculaire... Vérité, amour, sont sa définition même, et une telle défi nition, pour être assurée de soi, ne réclamera rien de plu que cette certitude inséparable du progrès de la conscience par quoi apparaissent unies, dans l'intuition immédiate du *cogito*, la réflexion sur le moi et l'infinité, l'universalité de l'élan spirituel » (p. 191).

Ces phrases sonnent avec un accent spinoziste, et l'on rait tenté de croire que la connaissance de soi consiste expliquer notre moi fini et passager par l'immanence de eu source de tous les phénomènes. Mais si le pan-éïsme idéaliste a la sympathie de M. Brunschvicg, il n'a ns doute pas son adhésion. Car nous sommes avertis 'une métaphysique de la matière et une métaphysique la vie sont impossibles : matière et vie sont pour l'es-it du passé devenu opaque et désormais impénétrable (1). out ce que l'on peut savoir se résume à ceci : la pensée imaine, sortie du monde des corps, s'est élevée au-dessus ce monde par des créations imprévisibles ; en revoyant propre histoire, elle s'en explique les phases et tient our divines les valeurs spirituelles vers quoi elle tend. 'est tout. Malgré la terminologie idéaliste, malgré tant e descriptions si poussées des initiatives de l'esprit, la octrine de M. Brunschvicg coïncide, au point d'arrivée, ec le Positivisme.

A cet exposé, nous nous permettrons d'ajouter quel-ues brèves remarques, d'abord, sur les objections que it M. Brunschvicg à notre spiritualisme, et ensuite sur propre doctrine.

1) Il déclare que syllogistique et méthode d'autorité ne nt qu'un : puisqu'il faut des majeures pour les syllogis-es, et qu'on ne peut démontrer toutes les majeures, on accepte sur l'affirmation d'un maître. — Explication op facile : M. Lalande (2) et surtout M. Meyerson ont ontré ces temps-ci, avec un luxe d'exemples imposant, ue le concept et le jugement généralisent, par cela seul 'ils sont concept et jugement. Tendance irrésistible qui

(1) *De la vraie et de la fausse conversion. Revue de Métaphysique et Morale,* avril-juin 1931, p. 227.
(2) Dans *Les théories de l'induction et de l'expérimentation.*

doit être soumise à la critique et à la vérification : elle suffit à expliquer les majeures fausses acceptées du premier coup et les majeures contrôlées et vérifiées.

2) Au spiritualisme classique, M. Brunschvicg a reproché maintes fois de supprimer l'activité de l'esprit, de limiter son élan : là où tout est soumis à une volonté transcendante, l'histoire et l'action de l'esprit humain n'ont plus de sens, parce que la pièce est montée d'avance. Il nous semble, au contraire, que pour nous la pièce est beaucoup moins montée d'avance que pour l'auteur *de la Connaissance de soi*. Car pour nous il s'agit dans l'homme d'une liberté qui est l'auteur de sa propre orientation ; il s'agit, en un mot, d'un libre arbitre. Selon M. Brunschvicg, les démarches de la pensée sont libres en ce qu'elles aboutissent à des nouveautés imprévisibles ; mais quand nous réfléchissons *après coup*, nous nous apercevons que ces démarches s'expliquaient par celles qui les précédaient, elles étaient le fruit d'un déterminisme. La pièce était bien montée d'avance, seulement on n'en savait rien.

3) « L'instrument d'une construction qui aurait valeur positive de vérité, Descartes l'a fourni par l'analyse qui consacre la victoire de l'intelligence humaine en sous-tendant au faisceau des relations spatiales le système des équations algébriques (1). » Ce texte signifie que la vérité, c'est la physique mathématique, et qu'il n'y en a pas d'autre, car la critique nominaliste est « la première condition d'une philosophie rationnelle ». Ces thèses, qui sont le fond des grands ouvrages de M. Brunschvicg, soutiennent encore toute l'armature du nouveau livre. N'aurait-on pas le droit de rappeler ici, selon la règle de Husserl, qu'un système est à rejeter du moment qu'il prétend

(1) *De la vraie et de la fausse conversion. Revue de Métaphysique et de Morale*, avril-juin 1931, p. 220.

pprimer les conditions de tout système philosophique? la physique mathématique est le seul type de vérité, si nos concepts ne sont que des mots ne correspondant s à des réalités, la psychologie de l'intelligence dégagée r M. Brunschvicg, ses thèses morales et religieuses, ant un agencement de concepts, doivent être dépour- ıes de valeur et même de signification intelligible.

4) Nous nous arrêterons un peu plus sur la nature de la ligion. Dans le livre *De la Connaissance de Soi*, la reli- on positive est l'antithèse de la religion véritable, c'est-dire de l'amour de la vérité et de la justice. Religion ɔsitive implique que le fidèle se place sur le plan spatial, ındis que le philosophe idéaliste se place sur le plan spi- tuel; religion positive suppose attitude anthropocentri- ue, tandis qu'idéalisme suppose désintéressement. Et la ɔurce de ces oppositions est dans les tendances psycho- ɔgiques : la religion positive est engendrée par les désirs ensibles, qui s'opposent à la vérité. Il faut choisir entre os satisfactions égoïstes (c'est la religion positive) et la érité.

On est étonné de trouver de semblables théories chez ın penseur aussi consciencieux et aussi profond que M. Brunschvicg. Étonnement qui se dissipe à la réflexion : 'érudit qui connaît à fond Pascal et Malebranche, étant :tranger et même hostile à l'expérience chrétienne, n'a 'u du Christianisme que quelques traits extérieurs, avec esquels il s'est construit un schème déformateur. La 'ieille thèse de Hume et de Feuerbach, que la religion ort tout entière du désir égoïste, des émotions de plaisir et de douleur, avait été reprise récemment par Heinrich Maier dans sa *Psychologie des emotionalen Denkens*, mais sans succès, car elle explique bien peu de faits et est contredite par les autres. A supposer que, dans la préhis- toire ou dans l'existence de chaque individu, la religion

commencerait par le désir égoïste, cela ne prouverait pas qu'en elle-même elle est constituée par le désir. Rien n'est plus fréquent que ce type d'évolution décrit par Wundt sous le titre de « hétérogonie des fins » : un motif agissant fait découvrir, par ses résultats, un motif plus noble qui le supplante. Ainsi la chimie a été d'abord uniquement une recherche avide de l'or : cette recherche ayant amené les artisans à trouver des corps nouveaux, ils les étudièrent pour eux-mêmes, pour les connaître, et aujourd'hui les grands chimistes travaillent par amour de la Science. Tout indique qu'une semblable évolution a lieu dans la religion lorsqu'elle a commencé dans l'égoïsme.

Mais les enquêtes des ethnologues ne permettent pas d'admettre que, normalement, dans les humanités primitives, la religion soit égoïsme et désir sensible. Pour citer seulement deux de ces enquêtes les plus récentes et les plus exhaustives, le P. Schmidt vient de nous montrer, dans son gros volume sur les primitifs de l'Amérique et dans celui sur les primitifs de Malacca, des îles Andamans et de l'Australie, que ces sauvages ont un contenu de pensée religieuse singulièrement élevé et que souvent les motifs désintéressés inspirent leur conduite, motifs désintéressés et intrinsèquement religieux (1).

L'important d'ailleurs est de savoir ce qu'est en son essence, dogmatique et psychologique, le Christianisme. N'insistons pas sur l'aspect dogmatique : ne montrons pas, par exemple, que l'espérance de l'immortalité personnelle n'est pas du tout le produit d'un désir sensible, puisqu'il s'agit au contraire de transformer notre personnalité sensible afin qu'elle devienne totalement spirituelle.

(1) *Der Ursprung der Gottesidee*, II et III.

quelqu'un ne renaît pas de nouveau, dit Jésus, il ne : voir le royaume de Dieu (1) », et cette nouvelle sance est une naissance de l'esprit (2), exigeant une e de mort des tendances sensuelles et égoïstes. Con- rons seulement ce que le Christianisme est en fait s les âmes. L'enquête de Karl Girgensohn, sur la cture spirituelle de l'expérience religieuse (3), enquête tant sur tant de documents psychologiques analysés c une merveilleuse acuité, établit que les émotions de sir et de peine ne sont pas, en religion, des sentiments ıpacts, constants, dirigés en un sens déterminé, et ne iant qu'en intensité. Ces sentiments se révèlent, au ıtraire (et tout chrétien véritable n'a ici qu'à en appe- à son expérience intérieure), comme tissés de milliers relations individuelles, de sorte qu'on ne parviendrait à trouver un état robuste et consistant de plaisir- ıleur pour en faire l'essence de l'expérience religieuse. surément, il y a des gens qui rejettent la religion, sans connaître, parce qu'elle leur déplaît (Girgensohn en t la remarque) (4), comme il y en a d'autres qui s'atta- ent à elle parce qu'elle leur plaît. Mais en ce dernier s le plaisir n'est pas l'essentiel : il y a d'autres éléments, contenu d'idées, des attitudes fonctionnelles, qui gendrent, commandent le plaisir, et qui sont la valeur quoi est suspendu le plaisir. Réduire la religion à l'é- otion sensible revient à laisser le poème pour les émo- ons troubles de l'inspiration poétique ou la découverte ientifique pour l'instinct obscur poussant à des recher-

(1) Joan., III, 3.
(2) Ibid., III, 6.
(3) *Der seelische Aufbau des religiösen Erlebens* (2e édition revue et gmentée par Werner Gruehn), Gütersloh, Bertelsmann, 1930.
(4) *Op. cit.*, p. 410.

ches souvent déraisonnables. C'est M. Brunschvig lui-même qui nous l'enseigne.

La thèse aussi est trop facile qui définit la religion par un décalage psychologique essentiel : le sacré serait ce qu'on ne peut juger qu'à un autre niveau spirituel. Assurément, si la religion est une illusion, il faut en être sorti pour savoir qu'elle est une illusion. Seulement, il n'est pas permis de la définir a priori comme étant l'illusion par essence, et c'est exactement ce que suppose la définition du sacré que nous venons de citer. On pourrait montrer au contraire, par l'histoire des grands mystiques et des grands docteurs, combien leur attitude de foi respectueuse est une attitude critique. Qu'on se reporte seulement au cas classique de saint Jean de la Croix, on y verra enseigné et réalisé ce paradoxe que le chrétien, par crainte de prendre pour divin ce qui ne l'est pas, doit toujours rejeter d'abord les phénomènes surnaturels.

Concluons que le livre *De la Connaissance de Soi,* si suggestif, ne nous satisfait pas, malgré son allure idéaliste. Malebranche a bien écrit le texte qu'aime tant M. Brunschvicg : après l'Écriture Sainte, rien ne nous élève à Dieu autant que l'étude des mathématiques. Cependant les mathématiques ne sont pas tout l'homme ni même toute la vérité : l'élan spirituel, que M. Brunschvicg veut suivre après Malebranche, va autrement plus loin. Car il n'est pas seulement indéfini, ce qu'il serait s'il ne consistait qu'en recherches de physique mathématique. Il est, à proprement parler, infini : s'il est capable d'indéfini, c'est parce qu'en son fond il est capable de recevoir (1) l'infini : l'être susceptible d'être rendu apte

(1) Nous disons : de *recevoir*, et non de prendre, car, comme chacun sait, la destinée surnaturelle est un don gratuit que Dieu accorde et non la réponse due à une exigence de notre nature.

à voir Dieu aura toujours en lui de quoi dépasser toute expérience et toute recherche à résultats limités. Nous définirions l'esprit « l'être capable d'approfondissement infini », c'est-à-dire l'être que Dieu peut appeler à le posséder. Tel est, pour le chrétien, le dernier mot de la connaissance de soi.

GASTON RABEAU.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Réalisme et sens du Concret

J'ouvre les yeux sur le monde et je me connais comme une parcelle d'un Tout dont l'immensité me dépasse infiniment ; sans faire le moindre effort, je suis en rapport immédiat avec mille choses qui ne sont pas moi ; je participe à leur variété indéfinie ; je suis une existence parmi d'autres existences, une chose parmi des choses. Révélation de la plus ordinaire perception ou plutôt de la conscience que j'ai de ma perception. Enseignement qui n'a que l'apparence de la banalité.

Telle est la première réponse à la question « que suis-je? » et la plus immédiate. Il en est une seconde, plus raffinée. Ce monde qui me comprend comme le tout comprend la partie, je le comprends comme la pensée comprend son objet. Ces choses qui par elles-mêmes sont condamnées à s'ignorer éternellement (qu'y a-t-il en effet de plus étranger à un point de l'espace que le point infiniment voisin ?), je les rassemble dans l'unité d'une même science, je jette sur elles un filet de relations nécessaires. Connaissance du monde qui n'a pas l'intimité et la chaleur de la perception, mais qui m'apprend que je vaux mieux que l'univers, que je ne suis pas une chose parmi les choses, mais un esprit.

Il semble donc que de ces deux expériences, expérience de la perception et expérience de l'intelligence scientifique, ce soit celle-ci qui soit la plus fondamentale. Affir-

ation qui est le propre même de l'*idéalisme* : le rapport strait, le *construit* l'emporte en spiritualité sur la pré- nce immédiate du *concret*. Attitude que l'œuvre de . Brunschvicg a rendue classique en France, mais qui est pas la seule possible. Imaginons une métaphysique i accepterait la différence de nature d'où nous som- es partis entre la perception et l'explication scientifique, ais qui renverserait du tout au tout la hiérarchie éta- ie entre elles par l'idéalisme : la sensation est une par- cipation au concret dont l'intelligence scientifique est npuissante à rendre compte ; communion à la substance ême des choses dont la science ne nous donne que le essin abstrait, le squelette sans la chair. Philosophie *réa- ste* dont l'axiome fondamental serait que l'être le plus rofond est celui qui est touché dans et par l'obscurité e la sensation et du sentiment et non celui qui est cons- uit et reconstruit par l'intelligence. Philosophie vivante ctuellement, ou plutôt direction commune à un certain ombre de métaphysiciens contemporains surtout anglais t allemands. Et c'est à ce courant de pensée qui s'oriente *ers le concret* que M. Jean Wahl vient de consacrer un vre (1) où l'esprit critique le plus aigu le dispute à la énétration la plus sympathique, et qui est à l'origine de a présente note.

M. Jean Wahl n'étudie pas dans son ensemble tout le nouvement réaliste contemporain. Il s'attache seulement . trois philosophes, tous trois de premier plan par l'ori- ginalité et la vigueur de leur pensée ; sans doute William ames, Whitehead, M. Gabriel Marcel sont-ils très diffé- ents par leur tempérament et même par leurs intentions profondes : leur convergence n'en sera que plus significa- ive ; tous trois affirment les droits du *concret* contre les prétentions de l'*analyse*, établissent qu'il y a une *descrip- tion* qui va plus profond que l'*explication*, s'élèvent contre

(1) *Vers le Concret*. Études d'Histoire de la Philosophie contem- poraine, Paris, Vrin, 1932.

l'impérialisme de la pensée universelle et impersonnell. Tous trois cherchent l'absolu dans l'immédiat de la se- sation et insistent sur la passivité de l'esprit, qui devie chez eux docilité et accueil plutôt que puissance de con- truction et de dépassement.

L'étude consacrée à *William James d'après sa corre- pondance* est singulièrement instructive pour qui veu connaître l'homme en ses incertitudes et ses perpétue retours. Cette correspondance a ici et là des accents d profonde déception : on sent que William James a aim passionnément la philosophie et qu'il a souffert de n pas y trouver, malgré tous ses efforts pour la rendr « épaisse » et vivante, les mêmes sensations que dans l vie, la fièvre des affaires ou le vertige de la haute monta gne.

Malgré l'analyse patiente de M. Wahl, la pensée d Whitehead apparaît comme une juxtaposition de thèse diverses, souvent mal justifiées et dont la cohérence rest problématique. Comment accorder par exemple l'emp risme des « événements » et le platonisme des « objets » Retenons seulement l'affirmation, aux résonances clau déliennes, que la connaissance humaine est un cas parti culier de la sympathie universelle. Primat réaliste d l'être sur la connaissance. « Descartes conçoit le penseu comme origine de sa pensée ; pour Whitehead, c'est l pensée qui crée le penseur, c'est le sentiment qui crée l pensant (p. 132). » Signalons enfin une critique de Hum qui paraît dépasser en pénétration celle même d'u Maine de Biran. Mais tout cela s'achève dans un pan théisme d'allure assez commune.

La troisième étude est un exposé des grands thème du *Journal Métaphysique* de M. Gabriel Marcel. Histoir d'une pensée qui cherchait un absolu vivant et person nel, et qui depuis l'a trouvé ailleurs que dans la philoso phie, le *Journal* n'est pas une œuvre dogmatique : l métaphysique de la Première Partie, toute dialectique est dépassée par ce que M. Wahl appelle, d'un terme su

quel nous aurons à faire des réserves, l'empirisme mysque de la Deuxième Partie. Et les trop rares articles onnés ces dernières années par M. Marcel, nous les ontrent sur le chemin d'une troisième philosophie. I. Wahl ne pouvait que s'en tenir au *Journal*, étape assée et dépassée.

Dès l'origine de sa réflexion, un problème a préoccupé I. Gabriel Marcel : à quelles conditions une expérience eligieuse est-elle possible? Et dès l'origine aussi, il a dmirablement aperçu que le seul fait de la foi, le simple tat suggestif du croyant ne sauraient constituer une reuve. Attitude critique, qui fait que la pensée de I. Marcel s'est toujours mue dans un univers tout différent de celui de l'empirisme volontairement grossier de Villiam James. Aussi peut-être le voisinage de leurs eux noms n'est-il pas très heureux.

La réponse de M. Marcel est la même dans ses deux hilosophies : le problème de la justification de la foi est n faux problème. Mais dans la Première Partie du *Jourial*, il essaie de le montrer en poussant à l'extrême la lialectique idéaliste que le plus haut de l'esprit est aulelà de l'existence, au-delà de l'essence, dans un rapport le *participation* où sujet et objet sont si intimement unis que tout jugement sur l'objet est dépourvu de significaion. La Deuxième Partie revient, si l'on veut, à un empiisme, mais à un empirisme qui, parce qu'il a traversé l'analyse et la dialectique, est tout autre chose que l'empirisme classique des Anglais : par sa distinction de l'*existence* et de l'*objectivité*, M. Marcel soustrait tout un domaine de l'expérience, et le plus profond, aux enquêtes de la pensée rationnelle, souverainement incompétente devant le fait de la sensation ou de la mémoire, de la foi ou de l'amour. Dieu est le *Toi* absolu donné au seul amour et que la pensée objective transforme inévitablement en idole. Si bien que si nous poussions jusqu'à ses conséquences dernières la pensée du *Journal*, ce serait l'impossibilité de toute théologie, et même de toute dog-

matique, qui serait la preuve la plus métaphysique de l'existence de Dieu.

Si bien que l'univers de M. Marcel est divisé en deux ordres irréductibles : en bas celui des problèmes sans solutions, né de la tentation qu'a la pensée objective de traiter objectivement des choses de l'existence, monde où la dialectique fait s'évanouir les problèmes comme problèmes ; en haut celui des solutions sans problèmes, où le cœur trouve immédiatement son bien, par delà toute justification, mais où la solution s'évanouit comme solution parce qu'elle n'est pas la réponse à un problème. C'est ici la difficulté centrale de la philosophie du *Journal*. Contre elle, nous réhabiliterions l'idée même de problème : si cette philosophie se révèle insuffisante, c'est peut-être qu'elle n'a pas distingué *enquête* et *problème*.

Certes nous ne méconnaissons pas la profondeur émouvante d'une telle pensée ; mais nous y verrions plutôt la transposition métaphysique d'une expérience spirituelle qui aurait pu chercher aussi bien une expression musicale ou poétique. Car c'est dans l'ordre spécifiquement religieux et par une grâce toute gratuite, que Dieu répond par une Présence, solution et réponse qui sont d'un ordre infiniment transcendant à celui des problèmes et des interrogations humaines.

La préface que M. Wahl a écrite pour présenter ces études est d'une densité et d'une fermeté rares dans la littérature philosophique contemporaine. M. Wahl s'y défend de juger le procès pendant entre l'idéalisme et le réalisme. Et ce n'est pas une attitude de Normand. Sa philosophie personnelle lui interdit de choisir. Pour lui, l'esprit est par nature incapable de se satisfaire de la dialectique et du concret, de l'idéalisme et du réalisme ; il est oscillation et va-et-vient perpétuel de l'un à l'autre. — Mais il est des classifications auxquelles on n'échappe pas : si l'esprit s'arrête un instant sur le réalisme, c'est en vertu de sa liberté indéfinie — qui est le postulat

ssentiel de l'idéalisme, si bien que M. Wahl pourrait en avoir écrit une défense de l'idéalisme en préface un ouvrage qu'il a consacré à l'illustration du réalisme.

Une remarque de M. Wahl nous servira de conclusion : ne théorie du concret, dit-il, ne saurait être concrète. ien ne fait mieux comprendre l'équivoque qui est à la acine du problème du concret. Vouloir faire entrer le oncret dans la philosophie est une entreprise aussi folle, ussi impensable que vouloir faire entrer la cathédrale e Rouen dans le tableau de Manet, sous prétexte de le endre plus vivant. C'est dire que le souci légitime du oncret en philosophie n'est pas celui qui voudrait que philosophie donne le même sentiment que la vie con-rète, c'est celui qui demande à la philosophie de nous porter la justification de l'être concret et des attitudes oncrètes fondamentales, prière, générosité, adoration — stification que n'exclut pas l'existence et la valeur de ertitudes immédiates et intuitives qui sont d'un autre rdre. Mais justification qui par elle-même ne saurait re qu'universelle et abstraite (1). Le vrai réalisme, le éalisme intégral, est celui qui ne confondra pas particu-er sensible et concret, qui reconnaîtra que l'intelli-ence rejoint aussi, à sa manière, le concret dont le sen-ment est avide, et qu'enfin la philosophie n'a à être ni ince ni épaisse, ni fade ni épicée, ni tiède ni fervente, ais simplement vraie.

ÉTIENNE BORNE.

(1) Voir *La Structure métaphysique du Concret selon S. Thomas Aquin*, par Aimé FOREST, agrégé de philosophie, professeur au cée de Poitiers, docteur ès lettres. Paris, Vrin, 1931.

La philosophie de Fontenelle ou le sourire de la Raison

L'auteur d'une thèse sur Fontenelle est évidemment un homme redoutable. L'illustre défenseur des Modernes n'a certes jamais manqué de lecteurs, mais assez rares, peut-être, seraient ceux qui pourraient parler de son œuvre avec un historien qui la connaît tout entière, en étendue et en profondeur. Devant le gros livre et la savante édition de M. J.-R. Carré (1), on nous permettra simplement de relever quelques notes jetées en marge de ces pages, érudites et aimables à l'image de celui qu'elles célèbrent.

La thèse de M. J.-R. Carré est affirmée dans le titre : *La philosophie de Fontenelle ou le sourire de la Raison*. L'antithèse aussi : il suffit de prendre *ou* dans le sens d'une alternative. Il y a une philosophie de Fontenelle, écrit l'auteur : « Un sourire de la Raison suffit-il pour constituer une philosophie? » demande le lecteur qui voit autour de Fontenelle les ombres de Descartes, de Malebranche, de Leibniz et de Spinoza.

« Fontenelle eut une philosophie digne de ce nom » (p. 643). « Le système, car système il y eut... » (p. 685). Et, en effet, qu'est-ce qu'un philosophe? « un homme qui possède plus ou moins une pensée à tendance unitaire ». Mais il faudrait ici citer les pp. 3 et 4 de M. J.-R. Carré où ce thème est développé en formules heureuses et justes. Or Fontenelle eut une conception de l'homme, puisqu' « il a essayé de préciser le titre de l'alliage que forment en lui la raison et les passions »; il eut une conception de la nature fondée sur une critique des causes occasionnelles malebranchistes et la volonté de maintenir le mécanisme cartésien devant l'attraction newtonienne; il eut une conception de Dieu. De cette triple vue sur l'homme, le monde et Dieu, jaillit une sagesse, indé-

(1) J.-R. Carré, *La philosophie de Fontenelle ou le sourire de la Raison*, Alcan, 705 p. in-8. — Fontenelle, *De l'origine des Fables*, édition critique avec une introduction, des notes et un commentaire par J.-R. Carré, Paris, Alcan, collection *Textes et traductions pour servir à l'histoire de la pensée moderne*, VII-105 pp. in-8 écu.

ndante de la religion traditionnelle et aussi de la mystique progrès, sorte de paix où la raison trouve la récompense son gouvernement modéré.

Que manque-t-il donc à cette synthèse pour être une phi-sophie? L'effort intellectuel. Le premier chapitre de J.-R. Carré établit « l'absence d'évolution dans la pensée Fontenelle ». Nous n'entendons nullement faire de l'évo-tion une condition nécessaire de toute activité vraiment ilosophique, et, d'un autre côté, il ne faudrait pas, selon mot de son historien, « transformer Fontenelle en une rte de Dieu Terme » (p. 30); pourtant, quels que soient les veloppements ou les enrichissements de sa pensée, elle ne anifeste aucune inquiétude, aucun besoin de renouvelle-ent, aucun progrès technique. Cette absence d'effort créa-ur est, pour le moins, un signe qui invite à se méfier.

Vu de près, le système de Fontenelle semble s'accommoder ssez bien d'idées rapidement articulées. L'existence de Dieu st prouvée par la nécessité d'ajouter au mécanisme une sorte e préordination; mais ce Dieu n'a jamais à intervenir dans univers; « on n'est même pas tout à fait sûr qu'il ait gardé ssez de substance pour être le Dieu des déistes » (p. 403); la aison ne peut d'ailleurs rien savoir de sa nature. L'immor-alité de l'âme est fort improbable. La doctrine de la connais-ance ne paraît pas rigoureusement élaborée : Fontenelle est n empiriste qui croit à la valeur de la raison, mais sans prouver les exigences auxquelles répondent nos modernes critiques ». « Fontenelle a accueilli en lui toutes les con-aissances, toutes les influences; il a simplement laissé, en oute sérénité, chaque affirmation peser son juste poids; il st apparu à ses contemporains comme une énigme, parce u'il les transformait, sans qu'ils pussent rendre compte de ette force étrange, et toute intérieure, qui laisse le visage et es yeux immobiles : le calme sourire de la raison » (p. 684). On ne saurait mieux dire. Mais ce calme sourire n'est pas elui de Descartes. La sagesse de Fontenelle annonce la phi-osophie simplifiée, une clarté réduite à la facilité, un ratio-alisme sans métaphysique.

Si le XVIIIe siècle français a laissé s'étioler la pensée méta-hysique et du même coup aminci la notion de philosophie, Fontenelle est une des intelligences à travers lesquelles s'est roduite cette grande transformation. Pour comprendre son

action et son influence, il faut lire les chapitres de M. Carré sur « Les prudences de Fontenelle », « Les silences de Fontenelle », ou plutôt la sixième partie entière de son ouvrage consacré à *La propagande.*

Ce qui frappe, en lisant l'ouvrage de M. J.-R. Carré, ce n'est pas l'unité ou le rythme de la pensée de Fontenelle, mais la richesse des aperçus réunis dans les chapitres sur « l'histoire de la raison » ou « la sagesse de Fontenelle ». Rendre l'homme et son histoire rationnels pour les rendre raisonnables, telle est l'ambition qui n'arrive pas à s'exprimer en système et s'éparpille en de multiples suggestions. En rééditant *De l'origine des Fables*, M. J.-R. Carré a mis en lumière une des plus importantes : Fontenelle est parmi les précurseurs du comparatisme moderne — « le fondateur », dit même M. Carré — en matière de mythes et de religions. Très sensible à l'absurdité de certaines légendes, il a senti qu'il y avait un problème de la fabulation et qu'il ne suffisait pas d'invoquer la malice des prêtres pour y répondre. « Les mythes et les religions sont des produits naturels, et non des tissus d'impostures » (p. 139). Idée féconde, puisqu'elle suppose une véritable histoire de l'intelligence à travers les civilisations.

On trouvera, p. 447 et suivantes, une intéressante hypothèse historique sur *L'Histoire des oracles*, où l'on voit Fontenelle tirer sur les prêtres de tous les temps en accord avec de hauts fonctionnaires. Les procès de sorcellerie sont alors nombreux. Le pouvoir n'aurait pas été fâché de lancer un écrivain connu contre les amateurs de pratiques mystérieuses. « Mais, parce qu'il n'était pas homme à aliéner, si peu que ce fût, l'indépendance profonde de sa pensée, il a trompé les gens sur la marchandise; on lui aurait demandé, à des fins de haute police, un remède à la superstition; il aurait fourni, sans trembler, un poison contre la religion établie. »

HENRI GOUHIER.

Les passions dans la vie morale (1)

Le Père Noble publiait, il y a quelque dix ans, sa première étude de psychologie de la vie morale (2), et il nous souvient l'avoir entendu le Cardinal Mercier en faire un éloge public et chaleureux. L'auteur présentait une vue d'ensemble sur ce mouvement psychologique de la moralité, observé dans son centre d'énergie vivante, la conscience. Travailleur persévérant, il a poursuivi ses recherches et nous livre aujourd'hui deux beaux volumes sur les passions dans la vie morale, où il nous faut admirer la pénétration et les nuances des analyses, la clarté de la rédaction et la simplicité d'un style suffisamment dépouillé de tout vocable d'école pour être compris de « l'honnête homme ». Le premier volume traite de la psychologie générale de la passion, le second de sa moralité.

Il est inutile de relever l'intérêt, à la fois spéculatif et pratique, de tels problèmes. Comment doit se comporter notre conscience en face des passions qui l'assaillent? Celles-ci ne sont pas ces pures énergies physiologiques que les stoïciens déjà jugeaient réfractaires à la moralité, où les modernes voient comme une poussée fatale que notre liberté ne peut guère contenir, ni notre discernement diriger. Elles constituent un fait mixte, ayant un côté physiologique et un côté psychologique, passibles par là d'un contrôle moral. La raison peut en modérer les excès et les utiliser dans les réalisations vertueuses qu'elle décrète; elles deviennent alors vertu.

Le dessein du Père Noble est de montrer « l'évolution de cet acte de notre sensibilité qu'est la passion jusqu'à sa transformation en acte de vertu ».

(1) H.-D. Noble, O.P., *Les passions dans la vie morale*, Ire partie, *Psychologie de la passion*, in-12, 300 pp.; IIe partie, *Moralité de la passion*, 328 pp , collection *La vie morale d'après saint Thomas d'Aquin*, IIe et IIIe série; Paris, Lethielleux, 1932.

(2) *La conscience morale*, Lethielleux, 1923; in-12, 300 p.

Cette étude psychologique des passions et de leur moralité est une élaboration de la doctrine de saint Thomas dont on peut dire hardiment qu'elle n'a pas de pareille. C'est dire l'opportunité de cette publication.

Il faut louer son auteur d'avoir montré l'accord de la doctrine du maître avec les vues des modernes sur la psycho-physiologie de la passion. « Les mots employés ne se ressemblent pas, mais les réalités concordent. » Sur un point la doctrine traditionnelle garde cependant une valeur incomparable, trop méconnue de nos jours, c'est dans la réhabilitation morale de la passion. Nous apprenons, en effet, que si tout motif de passion doit être exclu du discernement moral, la passion a son rôle légitime et nécessaire dans la réalisation même de l'action ; contrôlée par la raison qui la modère et la discipline dans son mouvement intime comme dans ses manifestations extérieures, elle est moralement bonne, adjuvant précieux dans l'accomplissement du devoir. Bien plus, la passion directement provoquée pour aider au bien et le mieux atteindre ajoute au mérite. Saint Thomas ne dira-t-il pas qu'il faut aimer Dieu avec passion ?

Bref « dans la morale thomiste, la passion n'est pas un pis-aller, une sorte de continuel obstacle et de trouble-fête, dont il faut se garer à tout prix. Ce n'est pas un déchet, mais une manifestation de dignité humaine, puisqu'elle peut devenir raison et servir l'ordre moral. Il faut la louer, quand elle est à sa place et joue son rôle bienfaisant. Quand elle sort d'une vertu « infuse », sous l'inspiration de la divine charité, non seulement elle enrichit notre vie morale, mais elle devient surnaturellement méritoire : Dieu s'y complaît, puisqu'elle est l'instrument du bien, et il la récompense. Il faut pousser jusqu'à ce résultat surnaturel l'utilisation vertueuse de la passion ». (II, pp. 110-111.)

Le Père Lacordaire avait donc bien raison de dire : « Si vous étiez libres sans être passionnés, vous accompliriez sans doute le bien, mais vous ne l'aimeriez pas assez. »

C. Spicq, O. P.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

J. MORIENVAL. *Les origines industrielles de la grande presse au XIXe siècle : Émile de Girardin.*

Girardin est l'industriel de l'intelligence. *La Presse* est le premier quotidien à bon marché, qui compense... la faiblesse du prix de vente par le revenu assuré des annonces. Journal aux visées pratiques, mais ignorant la pensée et les principes, il inaugure, par contre, de remarquables progrès techniques. Mais si le journalisme s'est libéré du joug des abonnés, il s'est soumis à celui du commanditaire.

A. MARC. *En marge de la crise présente de l'agriculture soviétiqne.*

« Il se produit, en ce moment, dans l'application de la partie agricole du plan quinquennal, des « glissements » qui révèlent certaines faiblesses non pas seulement d'*exécution* mais de *conception.* »

G. COQUELLE-VIANCE. *Devant la crise mondiale.*

I. Principes directeurs : « *La doctrine sociale de l'Église.* »
Un commentaire des encycliques « *Rerum novarum* » et « *Quadragesimo anno* », par le R.P. Rutten, sénateur de Belgique.

II. Les faits : la Semaine Sociale de Lille.
La crise actuelle n'est pas une répétition des anciennes crises : elle demande des remèdes nouveaux.

Faillite du Capitalisme?

Ouvrage bref de M. P. Lucius, trop oublieux du facteur spirituel dans la crise mondiale.

Les origines industrielles de la grande Presse au XIXe siècle :

Émile de Girardin

La rétrospective de la Presse à l'Exposition Coloniale faisait figurer le portrait d'Émile de Girardin auprès de celui de Théophraste Renaudot. Hommage qui eût réjoui le fondateur de *la Presse*, d'autant plus qu'il n'eût pas osé y prétendre. Sous l'angle de la prospérité industrielle au moins, un tel honneur était justifié. Girardin est le créateur en France de la grande presse, celle qui va chercher le lecteur jusqu'au fond de sa campagne, celle qui s'impose au public malgré ses résistances, et qui s'est attribué dans le monde moderne une importance d'autant plus écrasante qu'elle subordonne à l'économique toute philosophie.

De Renaudot à Girardin, la presse a connu des jours brillants. L'Ancien Régime a eu ses journaux fameux. Mais leur influence était limitée. Ils constituaient des éléments d'information et de direction aisément contrebalancés par les institutions, les corps organisés, les enseignements traditionnels.

A la Révolution, il se produit une expansion brusque. Les journaux pullulent. Leur influence s'augmente de la carence de tout ce qu'on démolit, et se diminue de la fièvre qui préside à leur rédaction. Leur nombre les fait

annuler les uns les autres. L'action historique du temps :t trop violente pour laisser place à l'effet plus lent du u des idées. L'Empire arrivera, qui renversa ces jour-aux dans le néant, avant qu'ils aient pu réellement jouer :ur rôle ; et ce sera quinze ans de quasi-silence. A la Res-ıuration, les journaux s'emparent peu à peu de tout ce u'abandonne un pouvoir incertain de lui-même, incapa-le aussi bien de s'imposer par la force que de régner par mour. Entre la nation et le Roi, il y a la Charte et le Parlement ; et il y a surtout la Presse. En 1830, la petite oule consciente qui dirige le peuple sacrifie sans hésiter e gouvernement à ses journaux.

Or, à ce moment, la presse est surtout un merveilleux outil d'attaque contre le pouvoir, quel qu'il soit. Elle se prête beaucoup moins à l'apologie. En effet, l'attaque reste dans le champ des idées ; les bien manier n'exige qu'une habile dialectique. Le pouvoir est au cœur des réalités, dont il subit toutes les exigences. Ses résolutions, quelles qu'elles soient, ouvrent le champ aux critiques. Les journaux d'autre part n'atteignaient guère la véritable foule, par définition indifférente et conservatrice ; mais seulement une minorité turbulente, inquiète, agitée quand elle n'était pas agissante.

Après 1830, le duel continue donc entre la presse et le pouvoir nouveau. A peine a-t-on changé de personnel. Sous Louis-Philippe comme sous Charles X, les journaux peuvent beaucoup contre le gouvernement, et peu de chose pour l'appuyer. Les ministres fraîchement parvenus sont trop contents d'être là pour ne pas mener vigoureu-sement la lutte. Si faible qu'elle soit, la presse officieuse est organisée avec habileté : c'est elle qui mettra la plume à la main de Veuillot. Et surtout, le gouvernement combat à coup de procès. 411 furent intentés aux jour-naux, de 1830 à 1833 ; il en résulte 143 condamnations, à

un total de 65 ans de prison et 350.000 francs d'amende. Il fallut agrandir la prison politique de Sainte-Pélagie (c'est alors que fut bâti le célèbre pavillon des Princes).

Cette guerre archarnée, entre le pouvoir intellectuel sans responsabilité et le pouvoir réel qui les gardait toutes, était d'issue bien incertaine. L'intervention de Girardin, sans en avoir l'air, en changea les conditions. La puissance de la presse allait s'accroître dans des proportions considérables, en atteignant une foule de lecteurs indifférents jusque-là. Mais pour intéresser la foule, le journal allait cesser d'être surtout un éveilleur d'idées pour se mettre au service des intérêts. Le jet d'eau dur et précis de la presse de combat fouettant quelques énergies actives allait s'éparpiller en gouttelettes d'une rosée agréable à tous. De pouvoir intellectuel, la presse devenait un pouvoir industriel. Par là, et malgré tout ce qu'il y a heureusement d'incompressible en elle et de vivant quand même, elle allait devenir maniable pour les gouvernements habiles. En somme, selon la prophétie pacifiste d'Isaïe, Girardin transformait l'épée en charrue, — disons en élément de production.

Émile de Girardin était né pour inventer ce journalisme. L'industrialisation de l'intelligence, tel est le propre de son génie. D'autres sont poètes, critiques, romanciers, inventeurs ou militaires. Laffitte, Rothschild et Mirès ont le génie de l'argent ; Pereire, Menier, celui des grandes affaires industrielles ; Chauchard et Boucicaut, du commerce. Girardin est un intellectuel ; il n'invente, il n'expose que des produits cérébraux. Mais cet intellectuel est curieusement fermé à la spéculation philosophique ; son intelligence ne manœuvre que dans l'ordre des choses

réées et des aménagements pratiques. Cet homme à idées, qui reste fameux pour avoir annoncé (en 1848) « une idée par jour », n'a jamais eu une pensée. Ses idées n'ont jamais atteint la métaphysique ; elles ne sont que des images de créations matérielles à réaliser.

Les discussions qui emplissaient les journaux de son temps lui paraissaient donc fastidieuses et inutiles. Elles ne l'intéressaient pas, et il en concluait qu'elles n'intéressaient pas davantage la foule. Il a donc l'idée de substituer à « la polémique », la « publicité », entendez l'information générale. Girardin est logique avec lui-même, et avec l'orientation du siècle.

En même temps, il comprend la nécessité d'élargir le public des journaux ; son esprit pratique lui a appris les vertus du bon marché. C'est là-dessus qu'il a basé successivement toutes ses entreprises. Girardin, jeté dans le siècle par une naissance de hasard, s'étant attribué lui-même le nom qu'il porte en imposant sa filiation à un père insouciant, a dû se débrouiller de bonne heure. En véritable appelé de la publicité, il a commencé par raconter l'histoire de sa naissance dans un roman qu'il intitule *Émile* pour que nul ne doute. Il n'a que cela à dire en littérature et se tourne tout de suite vers le journalisme, sa véritable voie. Il fonde *Le Voleur*, dont le titre n'était pas un euphémisme. La revue vivait en pillant les autres, car la reproduction n'était pas alors réglementée. Cette industrialisation d'un domaine inoccupé fait protester les auteurs ; Girardin leur donne raison, vend son *Voleur*, et fonde *La Mode*. Cette fois, nous sommes sur le terrain des élégances, littéraires et couturières. 1830 survient, l'aristocratie boude, *La Mode* fait de l'opposition légitimiste ; Girardin vend encore, car la politique ne l'intéresse pas. Il a pour la première fois l'idée du quotidien populaire. Il propose au ministre Casimir Périer un plan pour mettre *Le Moni-*

teur Officiel à un sou, ce qui placerait du côté du gouvernement tous les lecteurs affamés de journaux à bon marché. Casimir Périer ne comprend pas. Girardin fonde un hebdomadaire, le *Journal des connaissances utiles,* à quatre francs par an. Cette publication toute pratique et à un prix jusqu'alors inconnu trouve en treize mois 230.000 abonnés. (Tous les quotidiens réunis n'en avaient pas alors 100.000.) Là-dessus il fonde des publications diverses, crée une école d'agriculture, lance des caisses d'épargne, un embryon de librairie à bon marché. Le grand industriel d'idées est lancé.

*
* *

En 1836, le moment lui paraît venu de réaliser le quotidien tel qu'il le rêve. D'abord parce que l'idée lui est chère, et qu'une tentative trop timide de l'appliquer vient de se produire; ensuite parce que sa réussite lui attire beaucoup d'ennemis et qu'il sent le besoin de se créer une puissance effective en rapport avec l'air qu'il déplace. Sainte-Beuve a rapporté ce propos de Girardin au prince de Saxe-Weimar : « On levait autrefois un régiment à ses frais; aujourd'hui on crée un journal. Tout homme qui compte ou veut compter a son journal à lui. » Ajoutons : toute association.

Symboliquement, Girardin nommera l'organe qu'il va fonder *La Presse.* Car ce serait le mal connaître que l'imaginer fondant une feuille comme toutes les autres. Son journal sera LE journal. Pour commencer, son prospectus l'oppose bruyamment à toute la presse existante. Il accuse les petits journaux de vivre d'une « littérature à rançons et à personnalités, à jeux de mots et menaces sous-entendues ». Les passions, les ambitions et les haines lui paraissent avoir été de la part des journaux établis « l'objet

ıne trop habile exploitation » pour qu'on puisse faire .eux. Il formule hardiment : « Le journalisme a mis au onde assez de dissentiments sociaux... » Il condamne en mme toute la presse d'opinion, quelle qu'elle soit, et la explique les haines qui vont surgir. Ce qu'il fonde, ce est pas tant un nouveau journal qu'un autre journa- ;me.

Ce journalisme sera essentiellement pratique et d'affai- ;s. Les questions matérielles et les chiffres remplaceront s idées. Pour commencer, on parle chiffres en effet. irardin lance « *La Presse* à quarante francs ». L'abonne- .ent aux journaux coûtait alors quatre-vingts francs par ı, et l'obstacle essentiel à la création de nouveaux orga- es était que la clientèle abonnable, nécessairement res- ·einte à un tel prix, se satisfaisait obstinément du *Journal es Débats* ou du *Constitutionnel*, avec quelques journaux lus petits. *Les Débats*, le *Constitutionnel* étaient alors des ffaires brillantes, en pleine prospérité. Les annonces taient si nombreuses qu'elles devaient prendre un tour 'inscription, et que de temps à autre il fallait un supplé- nent pour les écouler. Girardin en tirait argument, et ›rétendait faire profiter l'abonné de cet afflux de publicité. Avec 10.000 abonnés à 40 francs, exposait-il, *La Presse* ›erdrait 150.000 francs par an. Mais « le prix et le produit les annonces d'un journal sont en raison du nombre des ıbonnements qu'il compte : plus il a d'abonnés, plus il reçoit d'annonces, et plus il les fait payer à un prix élevé ». 10.000 abonnés à 40 francs lui paraissaient plus aisés à acquérir que 1.000 à 80 francs. La recette annuelle devait donc rapidement permettre de couvrir les frais et de réaliser des bénéfices.

Idée fort simple, et qui parut cependant à juste titre révolutionnaire. En effet, le journal, au lieu de dépendre uniquement de ses abonnés comme jusqu'alors, allait se

placer sous le joug à la fois de ses abonnés et de ses annon-
ceurs. Il était facile de prévoir que ces derniers exerceraien
vite une influence prépondérante; et que la publicit
n'étant pas plus extensible que le public abonnable, o
arriverait vite à de nouveaux monopoles de fait. Le dan
ger était réel. Les autres journaux se sentirent atteint
par le système tout autant que par les attaques violente
de Girardin. Il y eut une réaction vigoureuse. *La Press*
à quarante francs fut ridiculisée de toutes les manières
On demanda que la nouvelle feuille fût bannie de tous le
lieux publics. Le prospectus et les affiches de *La Press*
étaient arrachés et lacérés. Rarement campagne plu
ardente fut dirigée contre un homme. (On sait qu'un de
incidents de cette campagne amena le duel où Girardi
fut blessé et Armand Carrel tué. Girardin ne voulut plu
jamais se battre, et il faisait en secret une rente à l
femme laissée par Carrel.)

La Presse n'était cependant pas seule à appliquer l'idé
nouvelle. Un curieux aventurier du journalisme et de
affaires, Armand Dutacq, avec lequel Girardin était asso-
cié d'abord, avait trouvé des capitaux pour lui seul, et i
fondait *Le Siècle* à quarante francs. Les deux journaux
parurent le même jour, 1er juillet 1836. *Le Siècle* n'étai
pas moins bien lancé que *La Presse* et il devait rencon-
trer meilleure fortune encore; mais les haines ne connais-
saient que Girardin. Leur clairvoyance discernait le véri-
table initiateur.

*
* *

Un « journal à quarante francs », que l'annonceur offre
en partie à l'abonné, tel est essentiellement le programme
sur lequel se lance Girardin. Il dit au bon public : « Pro-
fitez de l'aubaine ! » et cela suffit. Quant aux idées, il ne
juge pas utile de s'expliquer autrement. Il a un programme

ıi de son *Journal des connaissances utiles* : Bien-être
.iberté. Au jour le jour, il en déduira les applications
ɜ ou moins pratiques.

:n créant *La Presse*, il s'est donné pour but de substi-
r « la publicité à la polémique ». La polémique, pour
ce sont les discussions sur les principes. La publicité,
ɜt l'information sous toutes ses formes, politique et
:res. Les principes, il les abolit ; il les remplace par des
ıéralités vagues, ce qu'il appelle ses « idées ». Girardin
reçu dans sa jeunesse aucune formation philosophique,
:oute sa vie si chargée d'expériences ne lui a rien appris
delà de l'ordre pratique. En religion, il en reste au
sme de Jean-Jacques, adopté dans sa jeunesse et déjà
mulé dans *Émile* tel qu'il le professera toute sa vie. Il
rde toujours un profond respect pour le catholicisme (il
ı dans *Émile* un délicat portrait de prêtre éducateur),
ais il en apprécie la valeur sociale plus qu'il n'en aper-
it la vérité. Il défendra un jour les jésuites, mais c'est
nom de la liberté : la liberté, sa grande idole. C'est le
ul principe qu'il ait respecté, la seule foi qu'il ait tou-
urs confessée, son grand cheval de bataille. La Liberté,
ɔur lui, cela suffisait à tout. Liberté illimitée de la presse,
ut d'abord, qu'il soutient incapable de nuire (et il va
ême paradoxalement pour cela jusqu'à refuser aux jour-
aux toute influence) ; liberté dans tous les domaines et
ɔus les champs d'activité, une liberté qui, par de savants
stèmes, suppléerait même aux rigueurs de la justice
énale...

C'est par hasard, en 1845, qu'il se mettra, au cours
une polémique, à exposer plus largement les conceptions
ıi le guident dans la direction de son journal. Il écrit :
Je crois plus au génie de l'homme, monarque ou minis-
e, qu'à l'esprit des institutions quelles qu'elles soient...
e crois, je l'avoue, moins à ce que vous appelez les prin-

cipes qu'à ce que j'appelle les faits... » C'est pourquoi il n
guère que des idées de faits, et point de spéculation.

Son ingéniosité paradoxale n'exclut pas la générosité,
hardiesse, et parfois il voit loin. Dès 1847, il placera l
questions sociales au dessus des questions politiques;
préconise le minimum de salaire selon les besoins de
famille, les assurances contre le chômage et la vieilless
la limitation des heures de travail, la réglementation d
travail des femmes et des enfants. Il est partisan de
paix universelle et de l'union des nations. Cet homm
pratique, qui a inventé l'unification des tarifs postaux,
ses chimères : il rêve d'un impôt unique et volontaire q
serait une sorte de prime d'assurance consentie par l
capitaux ; il nie le droit de punir, que remplacerait un
sorte d'affliction morale, avec affichage, etc. ; sa conceptio
du mariage, en souvenir de sa naissance, va directemen
au matriarcat; sa grande réforme était la création d
l'*inscription de vie*, sorte de carnet d'état civil où chaqu
individu verrait s'établir son bilan actif et passif.

Il a même sa conception de l'État, qui ne serait selo
lui qu'une société nationale d'épargnes collectives et d'a
surances mutuelles. Il en diminue l'influence autant qu
possible au profit de l'individu jouissant du maximum d
liberté, de la commune indépendante, de la corporatio
inviolable. Idées qui peuvent être ingénieuses et guèr
plus. Sainte-Beuve voyait en Girardin « un des chefs d
file de cette société moderne qui n'est ni légitimiste n
carbonariste, ni jacobine, ni girondine, ni quoi que ce so
du passé; qui est pour soi, pour son développement, pou
son progrès, pour son expansion en tout sens et son bien
être ; qui, par conséquent, est pour la paix et pour ce qu
la procure ; qui aurait pris volontiers pour son programme
non pas la revanche des traités de 1815 ou la frontière d
Rhin, mais les chemins de fer avant tout ».

L'esprit pratique qui inspire de telles conceptions 'est pas méprisable ; il vaut mieux peut-être que telles èvasseries politiques nées d'un faux idéalisme. Mais enfin, lui seul, ce matérialisme économique est nécessairement n peu bas de plafond et fort insuffisant. On comprendra u'un homme qui a mis là tout son idéal ait vu surtout ans une réforme du journalisme une question d'ordre nancier.

* *

Mais dans cet art du journalisme qui consiste à éveiller constamment le lecteur, Girardin fut un maître. Du point le vue technique, *La Presse* réalise sur ses concurrents le remarquables progrès. Quoique vendue bon marché, elle se défendait d'être un journal au rabais ; sa mission, disait Girardin, est d'un autre ordre : « Ce qu'elle a entrepris, c'est une réforme radicale du journalisme quotidien. La rédaction la plus noblement rétribuée, l'impression la plus soignée, et le prix d'abonnement le plus faible, voilà ce que *la Presse* s'est assuré les moyens de concilier. »

En fait, le programme annonçait, pour le dimanche, un feuilleton historique d'Alexandre Dumas ; le mardi (elle ne paraissait pas le lundi à cause du repos dominical), un feuilleton dramatique de Frédéric Soulié ; le mercredi, un feuilleton de sciences ; le jeudi, un « Courrier de Paris » (livres, théâtres, musique, modes nouvelles) ; ce fut le triomphe du « vicomte de Launay », Mme de Girardin ; le vendredi, un feuilleton sur l'agriculture, l'industrie, les travaux publics ; le samedi, une revue de l'étranger. La rédaction était fort brillante, avec Balzac, Gozlan, Théophile Gautier, Victor Hugo (qui traitait des questions sociales), Soulié, Planche, Scribe, Sandeau, etc.

La présentation matérielle du journal (pour être loin de ce que l'on fait à présent !) fut plus soignée. Le premier,

Girardin dégagea la presse de cet aspect morne et froid qu'elle eut longtemps. Il sut inventer des titres, et les grossir. « Non seulement le nouveau journal coûtait meilleur marché que les anciens, écrit Hippolyte Castille, mais encore il était plus amusant. Il entrait dans le monde jeune par la forme comme pour le reste... Aucun journal n'a, au même degré, réussi à capter l'attention publique. *La Presse* a été quelque chose de plus qu'un journal, elle a été un spectacle. C'était une sorte de théâtre où l'on montrait des idées. » Est-ce pour qu'elles soient bien visibles sur ce théâtre que Girardin les aimait si matérielles?

Virmaitre, qui fut à *La Liberté* son secrétaire de rédaction, prétend qu'il inventa le reportage. Il fut, en tout cas, le créateur et le grand maître de l'alinéa. Au point qu'il parut l'incarner : « Il semble parler et marcher par alinéa », dit son secrétaire Odysse Barot. Le 24 février 1848, la Révolution lui inspire la conviction qu'il faut changer de style pour parler au peuple. C'est alors qu'il emploie l'alinéa à outrance, au point que ses articles ressemblent à des litanies. En même temps il abuse de l'antithèse; les cliquetis des mots deviennent des idées : « L'art de *détruire* fait place à l'art de *produire*; l'art de *combattre* à l'art de *convaincre* », et c'est presque toujours aussi creux que chez Hugo. Mais n'importe; cela frappe le lecteur, et c'est l'essentiel. Le goût de la vérité chez Girardin est dominé par l'imagination de l'effet à produire. Philosophe, penseur, non; et peut-être même pas journaliste au total de ce que ce mot comporte; mais il est, d'un mot affreux et ici fort juste, il est pleinement, superbement, magnifiquement *publiciste*.

***

A l'usage, la réforme de Girardin se révéla placée sur

ı terrain pratique et solide. Les autres journaux durent entôt imiter *Le Siècle* et *La Presse*, et ramener leur ix d'abonnement à quarante francs. Seul *Le Journal des ébats* eut une autorité suffisante pour garder son ancien ix. Encore dut-il se mettre comme ses confrères à publier es romans à succès. Pour contenter la vaste clientèle écessaire, on avait dû transformer plusieurs fois par emaine le « feuilleton » de théâtre, de littérature ou de ience en roman. Ce fut bientôt le principal attrait du urnal. *Le Siècle* et *La Presse* se disputaient les œuvres 'Alexandre Dumas (flanqué d'un bataillon de nègres), de alzac, d'Eugène Sue, de Frédéric Soulié. Les *Débats* rent des sacrifices pour s'assurer les *Mystères de Paris* 'Eugène Sue, dont le succès causa comme une espèce de èvre. Le docteur Véron, voulant remonter *Le Constitutionnel* en faiblesse, compta cent mille francs au même Eugène Sue, pour *Le Juif Errant* dont il n'existait que le itre ; heureuse circonstance qui rendit plus aisé d'accorler *Le Juif Errant* avec la politique anticléricale de M. Thiers, patron du *Constitutionnel*.

Ce déchaînement du roman-feuilleton qui abaissa l'esprit public est une suite logique et nécessaire de l'initiative de Girardin, bien que celui-ci ne l'eût sans doute pas prévu. L'événement qu'il déclenchait le dépassait nécessairement.

Quant aux résultats matériels de l'exploitation des ournaux, ils s'avéraient conformes à ses calculs, autant qu'on peut le voir. Trois mois après sa fondation, *La Presse* comptait 10.000 abonnés, et elle atteignait bientôt 20.000. En 1838, ses annonces étaient affermées 50.000 francs.

Son capital initial était de 800.000 francs. Au bout de rois années, les trois quarts du fond social se trouvent bsorbés. Un actionnaire réclame alors la dissolution de

la société en vertu du pacte social. Le 31 août 1839, *La Presse* est adjugée à cet actionnaire, l'ex-banquier Dujarrier (qui devait mourir en duel quelques années plus tard) conjointement avec Émile de Girardin.

A partir de cette date, *La Presse* est constamment en bénéfices. La progression en est régulière : elle passe de 74.000 francs en 1840 à 187.000 francs en 1844. L'année 1845 est moins heureuse par suite d'une nouvelle estimation à la mort de Dujarrier et de l'installation transférée de la rue Saint-Georges à la rue Montmartre (le 123 aujourd'hui encore plein de journaux !). Mais en 1846 le bénéfice dépasse 100.000 francs et 150.000 en 1847. La révolution de 48 se transcrit favorablement avec 424.271 francs de bénéfices. 1849 et 1850 dépassent les 250.000 francs. En 1851 et les années suivantes, à cause des événements politiques peu favorables aux journaux, on est en baisse, tout en dépassant encore les 100.000 francs de bénéfice. Les bénéfices totaux en dix-sept années atteignent 2.833.813 francs. En 1856, Girardin, menacé de voir supprimer *La Presse* par le gouvernement impérial, vend sa part de propriété, quarante actions, au banquier Millaud, le futur fondateur du *Petit Journal*, pour une somme de 800.000 francs.

Le tirage est monté de 13.483 exemplaires en 1840 à 22.971 en 1845, 23.800 en 1847, 63.000 au 31 décembre 1848 ; après le coup d'État, Girardin étant exilé à Bruxelles, *La Presse* tombe à 12.000 pour remonter à 42.000 dès le retour de son directeur.

La réussite du *Siècle*, fondé comme nous l'avons dit le même jour et dans les mêmes conditions que *La Presse*, paraît avoir été plus brillante encore. Ce journal distribue rapidement et régulièrement des dividendes à ses actionnaires, qui n'eurent pas à subir, au moins, semble-t-il, de liquidation comme à *La Presse*.

En 1845, se créa la Société d'annonces Duveyrier et ie, première grande agence de publicité en France; elle fferma le *Constitutionnel*, *Les Débats*, *Le Siècle* et *La Presse*. Cette initiative créa un mouvement de prospérité ui ne dura guère. Après 1848, le tarif des abonnements ux journaux dut être relevé, pour varier selon divers éléments, dont le coût du timbre auquel la presse était assuettie, et bientôt les intérêts du cautionnement exigé. De uelque ingéniosité qu'eût fait preuve Girardin en distinguant dans les dépenses d'un journal les « frais croissants » papier, tirage, port, timbre) et les « frais décroissants » rédaction, impression, administration, service du capital), a formule se heurtait aux dures réalités. Les journaux 'étaient délivrés du joug trop étroit de leurs abonnés pour se soumettre à la férule plus sévère du monde industriel.

Et puis, comme il n'y avait pas eu assez d'abonnés pour es journaux à 80 francs, il n'y eut pas assez d'annonces pour des journaux que leur bon marché rendait trop avides et que l'apparente facilité du gain faisait plus nombreux. En sorte que beaucoup de journaux, vivant insuffisamment de l'annonceur comme de l'abonné, furent sujets aux caprices du commanditaire. Les progrès uniquement matériels sont rarement bienfaisants.

JEAN MORIENVAL.

NOTES ET RÉFLEXIONS

En marge de la crise présente de l'agriculture soviétique

Le plan quinquennal est actuellement, en France, la proie du snobisme; c'est-à-dire qu'on le « rejette » ou qu'on l' « accepte » en bloc, sans discussion ni analyse. Les uns, aveuglés par un parti-pris irrésistible, l'enveloppent tout entier de leur haineuse méfiance. A les entendre, rien de bon n'a été fait en Russie depuis quinze ans. Les enfants y naissent tous difformes et s'empressent d'ailleurs de mourir en bas âge, sous le regard bestial de Staline. Le blé soviétique pousse au Canada; le Dnieprostroi est entièrement fait de papier-mâché et de chewing-gum; quant au pétrole soviétique, il dégage des gaz délétères qui intoxiquent les malheureux marins des nations assez folles pour se fournir de ce combustible en U.R.S.S.... Les autres ont été touchés par la « grâce quinquennale » au moment où ils péroraient dans tel salon où les gens du monde se font peur et se rassurent tout à la fois, où encore dans telle salle de rédaction où flottent encore les relents d'un esthétisme décadent. Depuis que, pour la première fois dans leur fragile existence, ils ont entendu parler d'électrification, ils ne doutent plus de l'excellence intrinsèque du stalinisme. Ils admirent, sans réserves, les maisons des cités ouvrières rouges qui ont pour tout mérite d'être un peu plus laides encore et un peu moins commodes que les casernes des habitations à bon marché. Les chiffres de production des poteaux de mines et des bois de sciage les plongent dans une pâmoison aiguë. Eux qui ne sont jamais entrés dans une usine et qui n'ont

amais ouï parler du bassin de Briey, vous récitent par cœur les statistiques d'un « Machinstroi » quelconque. Mais, défenseurs crispés et hargneux de la « civilisation » et zélateurs enflammés du Stalinisme ont ceci de commun qu'ils se gardent soigneusement d'examiner méthodiquement les principes et les bases du « Plan ».

Le plan quinquennal ne nous paraît mériter « ni cet excès d'honneur, ni cette indignité ». Il nous semble par contre nécessaire de l'étudier dans ses principes directeurs et dans ses multiples manifestations. Au moment, en effet, où une crise économique sans précédents ravage le monde et remet en cause tous les principes de l'Économie politique, il nous semble indispensable de suivre de très près l'évolution d'une expérience économique de l'envergure et de l'originalité de celle que tentent les Soviets. S'il est vraisemblable que le plan quinquennal doive nous apparaître, au terme d'une étude approfondie, comme spécifiquement lié à des conditions géographiques, historiques, psychologiques et idéologiques sans commune mesure avec celles qui se présentent ailleurs, il nous paraît, par contre, difficile de ne pas croire qu'il se dégage, de l'analyse de certains principes et de certaines applications dudit plan quinquennal, des leçons et des exemples utiles à méditer.

Nous ne saurions évidemment, quant à nous, dans le cadre restreint d'un article, tenter une étude d'ensemble du plan quinquennal. Nous voudrions seulement essayer de mettre en lumière certains faits qui se manifestent depuis quelque temps dans l'agriculture soviétique et qui nous paraissent intéressants à noter et à interpréter. Il se produit, en effet, en ce moment, dans l'application de la partie agricole du plan quinquennal, des « glissements » qui révèlent certaines faiblesses non pas seulement d'*exécution*, mais de *conception*, et qui posent, à propos de faits concrets, d'intéressants problèmes économiques.

Nous faisons ici allusion, en particulier, à l'inquiétude que manifeste la presse soviétique à l'égard du plan d'en-

semencement du printemps de 1932 et aux nouvelles mesures législatives qui y ont trait. Le gouvernement soviétique vient, en effet, de publier d'urgence des décrets ayant pour objet d'une part de réduire les impôts sur les produits agricoles, et d'autre part de restreindre les exigences du plan en ce qui concerne les produits agricoles et le bétail. Ces décrets fixent que les kolhoses n'auront à fournir qu'une partie des céréales que le plan avait tout d'abord mises à leur charge, et que les céréales produites en excédent des exigences présentes pourront être librement vendues dans les marchés, magasins et coopératives des kolhoses. Pour ce qui est du bétail, le décret est encore plus libéral. Il supprime toutes les restrictions primitivement apportées à la vente du bétail, des viandes, de la volaille, des cochons, etc..., et cela non seulement au profit des kolhoses mais encore au profit des paysans travaillant individuellement.

Ces mesures constituent, indéniablement, un de ces « reculs stratégiques » auxquels les soviets ont volontiers recours dans les périodes de difficultés graves et dont la fameuse « Nep » proclamée par Lénine lui-même en 1921 fut la première en date et comme le modèle du genre.

Les motifs de cet important recul sont doubles : la possibilité de vendre et d'acheter librement des céréales et des viandes doit, d'une part, préserver les centres urbains de la famine dont le spectre commençait à se faire menaçant et, d'autre part, elle doit encourager les paysans à ensemencer énergiquement et rapidement et à compenser ainsi, à rattraper pour mieux dire, le retard inquiétant qui, vers le 12 mai, se dégageait du petit tableau ci-dessous dressé par les *Isvestia :*

Ensemencement :	1/5 mai 1931	10.902.000
	1/5 mai 1932	6.656.000

Il est hors de doute que le mauvais temps ne suffit pas pour expliquer ce retard. Il permet de toucher du doigt certaines réalités et certains problèmes économiques que

n semble depuis quelques années négliger aussi bien ns les pays capitalistes qu'en U.R.S.S.

Les chiffres relatifs aux ensemencements comparés de 31 et de 1932, que nous venons de citer, et les mesures ises par les soviets pour y pallier, contrastent en effet e façon saisissante avec les succès éclatants que les viets attendaient de la rationalisation de leur agricul- ire et qu'ils chantaient déjà, imprudemment, sur le mode rique. Il y a là un échec manifeste de la motorisation et e la collectivisation de l'agriculture, que les dirigeants viétiques proposaient avec orgueil à l'admiration du ionde entier. Il nous semble donc particulièrement inté- essant de nous demander quelles sont les principales aisons de cet échec. Elles nous paraissent être au nom- re de trois que nous appellerons respectivement : le igantisme, la mécanisation et le quantitativisme.

Le gigantisme

Bien que « révolutionnaires », les soviets se sont con- tentés, trop souvent, d'imiter le capitalisme dans ce qu'il a de plus contestable. C'est ainsi qu'ils ont été littérale- ment subjugués par l'exemple américain. La « concentra- tion de la production » a pris à leurs yeux une valeur de mot de passe magique, et leur « révolutionnarisme écono- mique », si nous pouvons employer un terme aussi barbare, s'est pour ainsi dire figé et fixé dans ce mot d'ordre déma- gogique : dépasser l'Amérique.

Mais il apparaît aujourd'hui, à la lumière implacable des faits, que la concentration n'est pas un bien en soi. C'est ainsi que, par exemple, en appliquant avec excès la concentration à l'industrie russe, les soviets ont doublé, en quatre ans, le nombre d'ouvriers et d'employés, provo- quant ainsi le recrutement d'éléments sans valeur techni- que, d'un rendement très coûteux. Les paysans incultes, ainsi jetés sans aucune préparation dans les usines, ont souvent, en effet, gâché, par maladresse et ignorance, des

machines perfectionnées fort coûteuses, et le travail qu'il ont pu fournir a toujours été d'un rendement extrême ment bas. Nous n'insisterons d'ailleurs pas davantage su cet aspect du problème où il entre une part notable d contingences particulières à la Russie.

Le « gigantisme », en effet, comporte aussi de grand dangers intrinsèques. Et d'abord, il accumule les risques Il est évident que les immenses usines et les fermes géan tes sont beaucoup plus exposées aux accidents que le entreprises moyennes qui décomposent les risques. Un seule panne d'électricité suffit à immobiliser pendant plu sieurs heures une super-usine dont le rendement norma est dix fois celui d'une usine ordinaire. Un incendie écla tant dans une grande entreprise a chance de causer de ravages terribles. La même cigarette mal éteinte qui a fait brûler, il y a une quinzaine d'années, l'un des troi bâtiments du « Bon Marché », occasionnant des perte qui se chiffrèrent par millions, n'aurait causé qu'un incen die sans importance dans un magasin de dimension moyennes et encore est-il probable que l'alerte eût été donnée presques tout de suite. Le feu qui a dévoré tou récemment le magnifique paquebot *Georges-Philipar* eû sans doute pu être maitrisé dès ses débuts s'il avait éclate sur un navire de dimensions restreintes, etc...

D'autre part, le « gigantisme » pose des problème d'ordre spécial, si l'on peut ainsi s'exprimer. C'est ains qu'à partir d'un certain degré de hauteur, le « gratte ciel » devient une erreur économique, contrairement à l'opinion courante. Le matériel nécessaire à la construc tion d'immeubles aussi élevés (acier trempé de première qualité, nombre des ascenseurs nécessaires) est en effe d'un coût si élevé qu'il ne justifie plus la construction verticale. Sur le plan de l'étendue en largeur, il en est de même, pour d'autres raisons : dans une usine ou une ferme géante, les communications deviennent très diffi ciles et leur organisation exige tout un appareillage et un personnel spécialisés qui grèvent très lourdement les frai

généraux, si bien que leur coût arrive à dépasser les avantages qui peuvent résulter de la concentration des organes de production.

Enfin le « gigantisme » conduit inévitablement à une complication artificielle de l'organisation même du travail. A partir en effet d'un certain nombre d'ouvriers et d'employés, tout un mécanisme de contrôle est nécessaire pour assurer le maintien de la productivité du rendement du travail. Sait-on que dans certains « géants » américains, le personnel des organes de transmission, de transports intérieurs et de surveillance arrive à doubler le nombre des travailleurs?... A cette limite, le rationalisme se nie lui-même.

Notons aussi que le développement présent de l'industrie semble indiquer que l'importance relative de l'industrie lourde — dans laquelle on peut admettre à la rigueur la nécessité d'une grande concentration — tend, contrairement à ce que l'on croit communément, à diminuer. De jeunes économistes et spécialistes de ces questions signalent que c'est l'industrie de détail — celle qui a pour fonction de satisfaire les innombrables besoins que l'homme se crée, auxquels plus exactement il donne des formes sans cesse nouvelles (alimentation, habitation, vêtements, etc...) — qui a tendance à se développer présentement, et ils ajoutent que cette petite industrie, qui forme comme le sommet de l'édifice de la production, n'est plus soumise aux lois de la concentration ni même de la spécialisation, mais à celles de l'initiative personnelle généralisée.

La Mécanisation

Le second problème économique posé par l'échec soviétique en matière agricole est celui de la « mécanisation ». Hâtons-nous de dire, d'ailleurs, pour éviter tout malentendu, que nous n'avons jamais conçu l'idée chimérique de combattre — même sur le papier — l'introduction de la machine dans la production. Nous ne sommes

pas Gandhistes ; nous ne croyons pas que la machine soi « méchante ». Nous pensons seulement qu'elle doit être mise au service de l'homme, et non la réciproque.

C'est dire que, si notre critique du « gigantisme » es une critique de « principes » en quelque sorte, les criti ques que nous adressons à la « mécanisation » de l'agri culture soviétique ne portent guère que sur les modes e les rythmes d'application.

Nous considérons par exemple comme une lourde erreu la suppression des chevaux, que certains dirigeants sovié tiques trop zélés ont cru devoir opérer dans l'agriculture L'expérience a rapidement montré que le cheval mécani que ne remplaçait pas toujours avantageusement le che val vivant, et finalement un terme a été mis à cette ten tative malheureuse. Les soviets ont tout simplemen voulu, dans ce domaine, simplifier, schématiser les don nées du problème. Ils sont, de cette façon, tombés dan l'abstraction, et l'expérience leur a montré que l'agricul ture ne s'accommodait pas de l'abstrait. En Europe d'ail leurs où, il est vrai, les conditions sont différentes, o peut constater que l'introduction des tracteurs agricole n'a pas nui aux chevaux. Le congrès agricole de Bucares de 1929 a constaté, par exemple, que, en Allemagne, le chevaux étaient en 1928 au nombre de 3.717.155, e augmentation de 54.155 sur le chiffre de 1913, et que, e France, leur nombre était passé de 2.232.000 en 1918 3.222.000 en 1931. Ces augmentations incombent essen tiellement à l'agriculture — la traction animale dans le centres urbains diminuant de façon très sensible — e n'empêchent pas l'utilisation croissante des tracteur agricoles.

C'est qu'il n'est nullement démontré que la machin puisse toujours lutter avec le cheval au point de vue de prix de revient. Tout au contraire, certaines statistique semblent prouver, par exemple, que le cheval est plu économique pour les trajets courts, comportant des arrêt fréquents : distribution de lait, de charbon, etc... Il a ét

.lculé, en particulier, que les postes allemandes avaient ıbi un important déficit du fait du remplacement des ıevaux par les automobiles.

Notons, en effet, que les chevaux peuvent concurren-:r avec succès les tracteurs mécaniques non seulement ans les petites propriétés morcelées, où c'est l'évidence ême, mais encore dans les grandes propriétés, grâce aux ıachines mues par plusieurs chevaux. La chose s'expli-ue par les considérations suivantes : la mécanisation gricole sur une grande échelle exige, en effet, d'immen-es citernes de combustible liquide dont le prix de revient t d'entretien est très élevé ; de plus, les réparations que es moteurs exigent de temps en temps sont fort coûteu-es et ont le très grave inconvénient de paralyser tout le ravail des tracteurs pendant des jours entiers parfois. 'emploi des chevaux supprime toutes ces dépenses. Le heval, en effet, se nourrit sur place, sans frais pour ainsi ire, il fournit de l'engrais et enfin il constitue, avantage on négligeable dans l'agriculture, un instrument dont n peut faire varier le rendement selon les besoins et les rconstances. Une machinerie agricole, une fois installée, ournit en effet une somme de travail donnée, invariable t de coût incompressible, tandis qu'il est possible d'em-loyer tel jour tant de chevaux et tel autre jour beaucoup ıoins.

Le Quantitativisme

La dernière erreur économique que l'échec des soviets, n matière agricole, met en lumière, est le « quantitati-isme ». Par ce terme barbare, nous voulons désigner la éritable fièvre de production dont les dirigeants soviéti-ues ont été saisis. Dans leur esprit hanté par les exem-les capitalistes, celui — si instructif aujourd'hui — des J.S.A. en particulier, une véritable mystique du nombre st née. Produire toujours plus, augmenter à toute force es chiffres, sont devenus des mots d'ordre intransgressi-

bles et sacrés. La quantité s'est faite idole, le maximn de rendement est devenu un impératif catégorique.

Mais, dans la réalité, la quantité n'est pas tout. e dirigeants soviétiques s'en sont aperçus un jour, et depu quelques mois ils essayent d'organiser la lutte poul requalification du travail.

Les victoires à la Pyrrhus que les soviets ont obtene en appliquant les doctrines du quantitativisme à l'agri culture sont assez significatives et riches en leçons pu que nous citions quelques chiffres.

Le petit tableau ci-dessous montrera que les sovits sont parvenus à augmenter dans des proportions notabes la surface des terres ensemencées :

Surfaces en millions d'hectares

1927 : 112
1928 : 113
1929 : 118
1930 : 127
1931 : 137

Mais, comme nous l'avons vu au début de cet artic, l'agriculture soviétique se voit menacée aujourd'hui d'u e crise des céréales. Comment expliquer ce saisissant co- traste entre l'augmentation des surfaces ensemencées t les résultats obtenus? Même en admettant que les ch- fres soviétiques concernant les ensemencements soiet exagérés, même en tenant compte d'autre part de l'insu fisance des transports par voie ferrée, il est évident qul y a là un décalage qui demande à être expliqué.

L'explication, au reste, est simple. La surface enseme- cée n'est, en effet, qu'une abstraction. Plus exactemen, cette surface n'est qu'un des facteurs qui entrent en je dans l'agriculture. Il y en a bien d'autres. Citons-en seul- ment quelques-uns : la distribution géographique des su faces ensemencées, la nature du sol, la qualité et la quan tité des engrais, la qualité des grains, celle du travail, le conditions climatiques, etc... Tous ces facteurs sont esser

ellement concrets et ne peuvent guère s'exprimer par s statistiques ; c'est pourquoi nous préférons, pour faire ucher du doigt la question, choisir un exemple plus mple mais frappant, et copier le petit tableau suivant ui fait apparaître de façon saisissante les rapports qui istent entre la durée de la période d'ensemencement et rendement :

Statistiques relatives à l'Ukraine

Date de l'ensemencement	Rendement en quintaux
22 mars	18,2
27 »	14,5
6 avril	12,4
17 »	12,3
27 »	4,2
3 mai	2,4

Ce petit tableau fait apparaître clairement que la méconnaissance du facteur temps conduit à travailler en pure perte. Les chiffres du « plan » (ceux qui expriment a surface ensemencée) poussent, mais pas le blé !

*
* *

Nous avons choisi l'agriculture soviétique comme symbole. La crise actuelle de l'agriculture sera peut-être momentanée et les dirigeants russes pourront vraisemblablement la surmonter. Mais elle garde sa valeur d'exemple... Nous avons pu reconnaître au passage qu'elle était en effet attaquée par les mêmes maux dont souffrent aussi bien la réalité que l'idéologie soviétiques. Que ce soient le quantitativisme, la mécanisation à outrance ou le gigantisme, c'est dans l'idéologie qu'il faut en chercher en fin de compte les sources. C'est la mystique marxiste ou post-marxiste qui a mûri ce productivisme abstrait que nous avons critiqué sur le plan spirituel et condamné sous le nom de rationalisme, mais qui se révèle également dangereux et même destructeur sur un plan *purement économique*.

Il y a là une sorte de preuve *a contrario*, qu'il nous paru intéressant de noter. Nous avons toujours pen que la primauté du spirituel s'imposait d'une façon abs lue à l'homme et que sa méconnaissance ne pouva mener qu'à des échecs ou des désastres dans tous l domaines de l'activité humaine. L'échec présent l'agriculture soviétique nous en donne — sur le pla économique — une confirmation frappante.

ALEXANDRE MARC.

P.-S. — Cet article a été terminé, il y a quelques mo déjà. Pourtant, nous avons cru pouvoir le publier sar aucun changement. Les événements n'ont fait que cor firmer nos pronostics. Les dirigeants soviétiques eux mêmes sont obligés de reconnaître leur erreur. Le dernie décret du Commissariat d'Agriculture fixant la surface les délais d'ensemencement pour l'automne 1932 sembl tenir compte de certaines critiques que nous avons résu mées dans notre article. C'est ainsi que la surface d'ense mencement accuse, par rapport à l'année précédente, un « modeste » diminution (41,8 millions d'hectares, env ron, contre 43,2). C'est ainsi également que le « quantita tivisme » subit un autre coup, car il a été décidé de teni désormais rigoureusement compte, dans les statistique des *délais* et même de la *qualité* du travail... Mais d grandes difficultés subsistent encore, devant l'agricultur soviétique, — difficultés que seule une révision profond des principes de base communistes permettra, peut-être de résoudre.

Sept. 1923. A. M.

Devant la crise mondiale

I. — Principes directeurs : « la Doctrine Sociale de l'Église »

Le R. P. Rutten, Sénateur de Belgique, vient de publier n ouvrage de poche (1) — 410 pages sous format réduit – qui sera un guide indispensable pour tous les catholiques soucieux de connaître la doctrine sociale de l'Église, e la comprendre pleinement et d'en promouvoir l'application. Livre plein de telles richesses, d'une si ferme et laire doctrine qu'on reste surpris, la lecture achevée, de out ce qu'on y a puisé.

L'ouvrage est une explication des Encycliques *Rerum Novarum* et *Quadragesimo Anno*, dont les textes sont eproduits entièrement à la suite de l'exposé. Si ces documents fameux contiennent un « résumé complet de la doctrine sociale de l'Église », on devine quel secours apporte, aux lecteurs des Encycliques, un commentaire développé où se donnent carrière la science profonde et sûre, la vaste expérience du P. Rutten. Dès les premières pages, il précise la portée doctrinale et disciplinaire des textes pontificaux et montre que tous les catholiques sont obligés d'accepter sans réserve les doctrines et les décisions promulguées par la suprême juridiction de l'Église. Nous sera-t-il permis d'ajouter qu'en matière sociale l'enseignement de l'Église est si nettement corroboré par la raison, la sagesse et la prudence, qu'il peut être reçu et suivi presque entièrement par ceux mêmes qui ne partagent pas notre foi? D'où il résulte que les résistances sourdes ou avouées, à cet enseignement, qui se sont mani-

(1) *La Doctrine sociale de l'Église résumée dans les Encycliques « Rerum novarum » et « Quadragesimo anno »*, par le R. P. Rutten, O. P., aux Éditions du Cerf. Prix : 14 fr.; relié : 18 fr.

festées, même en milieu catholique, n'ont d'autre cause que l'ignorance, les préjugés, les partis pris ou l'intérêt (1).

Le P. Rutten, après une vue d'ensemble, traite successivement de l'évolution des idées dans les milieux catholiques, de la justice sociale, de la propriété, du salaire, de l'État et des organisations professionnelles, du régime capitaliste, du socialisme et de la réforme des mœurs, c'est dire qu'il suit pas à pas le texte *Quadragesimo Anno*. Mais il convient de faire apprécier sur un exemple la qualité du commentaire.

Prenons le chapitre consacré à la justice sociale. L'auteur rappelle d'abord le dogme de la communion des Saints, qui fait de l'Église le corps mystique du Christ dans lequel chacun peut dire avec saint Paul : « Je me sens débiteur à l'égard de toute créature », fût-elle hors de la communion. Il précise encore la notion de « bien commun », objet de la justice sociale, puis il écrit :

Pratiquer la justice sociale, c'est donc réveiller en nous ce sens social que près d'un siècle d'individualisme a tant émoussé; c'est se considérer comme le serviteur du bien commun et comprendre que tout ce qui perfectionne l'individu enrichit le patrimoine de la société dont il fait partie; c'est avoir conscience des répercussions profondes de notre activité; c'est ne jamais faire abstraction du bien et du mal, que notre action ou notre abstention peuvent faire aux autres; ce n'est pas seulement vouloir servir son pays, mais avoir l'ambition d'être utile à l'humanité entière, à ce que saint Thomas d'Aquin appelait, bien avant la fondation de la Société des Nations : *La communauté de tous les hommes sous les ordres de Dieu.*

... La société dans laquelle nous vivons met à notre disposition

(1) On écrirait une histoire, triste et comique à la fois, en citant les critiques, inlassables et sans cesse renouvelées, des éternels retardataires, d'abord contre l'Union de Fribourg qui annonçait et préparait *Rerum Novarum*, contre La Tour du Pin et de Mun dont l'apostolat reçoit encore de *Quadragesimo Anno* tant de confirmations, enfin contre les Semaines Sociales de France, quasiment accusées d'hérésie et dont la prétendue témérité est dépassée par la dernière encyclique. Résistance intraitable et butée, opposée à des hommes qui n'avaient que le tort de voir clair et de savoir.

sorte de réservoir immense de richesses intellectuelles et maté-
:es dans lequel nous puisons tout le long de notre vie. Ce que
s avons et ce que nous savons est le résultat du travail de ceux
nous ont précédés. Le plus élémentaire sentiment d'équité nous
·rend que nous n'avons pas le droit de puiser dans ce trésor
ımun sans jamais rien y mettre nous-mêmes.

.. « Nous ne pouvons terminer ce petit travail, conclut
P. Rutten à la fin de son commentaire, sans attirer une
·nière fois l'attention des catholiques sur l'extrême
ıvité des avertissements que nous donne le Vicaire du
rist. » Et il fait un tableau saisissant de ces deux civi-
ıtions actuellement dressées face à face : Rome et
ɔscou...
Dieu veuille que les catholiques comprennent..., car le
·t du monde moderne est véritablement entre leurs
ıins. La lecture de cet ouvrage excellent, qu'animent à
fois tant de chaleur et tant de lumière, les y aidera
issamment.

II. — Les faits : la Semaine sociale de Lille

Une leçon se dégage nettement à la Semaine sociale
i a tenu ses assises à Lille du 25 au 31 juillet : *Si le
igneur ne garde la cité, c'est en vain que le gardien
lle*, en vain que les États s'agitent, et leurs conféren-
, et leurs experts.
C'est ce que marquait fortement M. Eugène Duthoit,
ıs son exposé inaugural, après avoir relevé les points
mergence d'un ordre économique international parmi
chaos des faits et des idées, en montrant quel fil con-
cteur nous offre la pensée chrétienne pour s'orienter
ıs ce monde confus et agité.

i le monde ne se désaffectionne pas de ce matérialisme qui ris-
· de l'enfoncer dans la dégradation et l'anarchie, de ce mammo-
ne qui rapetisse toutes choses à la mesure de mobiles mercan-

tiles, il court à sa perte. La communauté économique des États el même, si on l'enfermait dans l'atmosphère empoisonnée d'une te mentalité, ne serait qu'une collection d'égoïsmes qui s'affronteraie Le devoir des catholiques est d'opposer, non aux hommes, nor l'outillage formidable que leur génie a constitué, non aux insti tions qu'ils ont créées tant bien que mal pour essayer d'enrayer désordre, mais à l'esprit de Mammon, leur conception spirituali du monde et l'enseignement de l'Église qui règle avec force, sage et mesure les rapports de la personne humaine avec la richesse.

Ceci n'est pas une nouveauté révolutionnaire, mais rappel tout simple d'une vérité humaine : l'homme do marcher sur les pieds, la tête en haut — la raison pas avant les appétits, pour les ordonner et les discipline non pour les servir aveuglément — le spirituel comman le temporel. Évidences faciles à énoncer, mais qu'il e malaisé de réinstaller dans les faits, quand on en a pris contrepied. Car il devient nécessaire de réformer tout les institutions déviées ou corrompues, et dont l'esprit été faussé. Comme le disait encore M. Duthoit, « le gran désarroi de notre temps prend figure de crise de civilis tion et c'est dans cette perspective élargie qu'il faut l'o server pour le bien comprendre ».

* * *

La crise actuelle n'est donc pas une de ces crises qu'o appelait cycliques et que certains, avant la guerre, s'att chaient à démontrer inévitables, périodiques, voire utile M. Joseph Danel, ouvrant la série des leçons, l'établ avec clarté : l'étendue, la profondeur, la durée de crise sont exceptionnelles ; les remèdes ne peuvent do être simplement ceux d'autrefois. La recherche de c remèdes nouveaux formait l'objet des autres leçons. Ell débutèrent par l'exploration du terrain, du champ d antagonismes économiques, que parcourut M. Franç de Menthon.

Pour écarter deux fausses pistes, le R. P. Desbuquo

roposa ensuite aux auditeurs une fine et très pénétrante nalyse du système capitaliste actuel, de ses erreurs, de es tares, de son impuissance même, qui deviendra irrémédiable s'il ne cherche son salut en haut, c'est-à-dire en onnant un contrepoids à son unique mobile : la recherhe du profit ; de même, M. Jean Lerolle montrait l'infirnité du socialisme devant les maux actuels.

*
* *

Le terrain exploré et dégagé, il restait, avant de cherher les solutions, à l'éclairer à la lumière des principes lirecteurs. Ce fut la tâche de deux professeurs. Dans un arge exposé, fortement charpenté, éloquent et de haute nspiration, le Rme P. Gillet montra comment, depuis la enaissance païenne, le spirituel a été progressivement éliminé des affaires temporelles, comment se sont affaiblis a règle et le frein de la justice, en même temps que la utte des appétits bannissait la charité ; tristesse de 'homme sans amitié, misère de l'homme sans Dieu, retournement de la foi contre Dieu par un scientisme sans noblesse, matérialisme enfin qui ne sait plus désirer que du pain et des jeux : toutes les causes mises à nu, tous les maux révélés auxquels il faut avoir le courage d'appliquer tous les remèdes. On atteignait là au sommet de la Semaine et l'auditoire montra qu'il avait compris. Le lendemain matin, le R. P. Delos était chargé de donner, si l'on peut dire, un corps à cette justice et à cette charité retrouvées ; il le fit avec une science et une mesure parfaites, en dégageant la notion d'un bien commun international, ajusté à la liberté et à la moralité, fondement et règle de l'ordre économique. M. le chanoine Masure pouvait alors définir nettement le fondement spirituel de cette confiance, dont on ne parle tant que depuis qu'elle est perdue et qu'on ne sait plus sur quoi l'appuyer.

*
* *

De l'ensemble des principes naturels et surnaturels ainsi définis les examens plus techniques allaient s'éclairer. Forte et substantielle leçon de M. Pierre Bayart — ceux qui le connaissent n'en seront pas surpris — qui examine hardiment le mécanisme du crédit international et ses troubles, mettant en évidence les erreurs du capitalisme anglo-saxon, redressé malgré lui en 1926-1927 par les décisions d'assainissement de M. Poincaré. Exposé de M. Gaston Leduc, analysant le rôle de l'or pour en dégager les éléments d'une politique monétaire internationale (1). En conséquence, il faut chercher les fondements d'une saine politique du commerce international : c'est ce que fit M. André Garrigou-Lagrange. Puis s'impose un examen lucide des bienfaits qu'on peut attendre des ententes industrielles, tempérées par une organisation professionnelle : ce fut l'œuvre de M. Maurice Eblé; après qui M. Adéodat Boissard exposa les grandes lignes d'une sage politique des migrations. Deux problèmes tout pratiques traités par M. Henri Hitier et par M. de Peyerimhoff : problème du blé et problème du charbon, ce dernier exposé dans un esprit assez différent de l'esprit ordinaire des Semaines sociales. Enfin, le R. P. Arnou, appuyé sur une documentation vraiment universelle, chercha comment il serait possible d'accroître le pouvoir d'achat international, sans retomber dans les erreurs passées.

Les conclusions revenaient au R. P. Danset et à

(1) Nous aurions plus d'une réserve à faire sur quelques déclarations de M. Leduc donnant l'étalon-or comme un pis-aller inévitable, le crédit comme un élément possible de stabilité. L'or est un frein, comme toute mesure pratiquement fixe; il n'est brutal que contre les excès du matérialisme contemporain. Une cité d'hommes sages pourrait s'en passer, mais leur sagesse les en dissuaderait, en prévision du cas trop possible où leurs fils deviendraient moins prudents.

Mgr Bruno de Solages; on leur fit grand succès. Le P. Danset montra le rôle que pourrait jouer une solide organisation corporative pour la direction de l'économie : sous la motion de la justice et de la charité sociales, des institutions juridiques, suscitées, encouragées et contrôlées par l'État. Mgr Bruno de Solages devait présenter un plan de coordination. Tâche immense. Il s'y employait avec beaucoup d'esprit, imaginant un dialogue interstral entre Micromégas et lui-même, mais il abandonnait bientôt son interlocuteur, pour redescendre seul sur la terre et dégager les grandes lignes d'un plan régulateur, sans cloisonnements ni fusion, avec les organes nécessaires à une économie renseignée, concertée, coordonnée.

*
* *

Nous devrions encore marquer le succès des multiples réunions qui traditionnellement éclosent autour des Semaines sociales. Elles furent inaugurées en l'église Saint-Maurice, par S. E. le cardinal Liénart qui, accueillant, avec sa bonté souriante, professeurs et auditeurs, leur précisa magnifiquement le devoir d'universelle collaboration.

Nous devrions relever les neuf leçons *d'information* qui complétaient les grands exposés; examiner aussi l'auditoire qui dépassa 3500 personnes, excédant ainsi d'un bon millier l'effectif des Semaines sociales les mieux suivies. Et nous n'aurions pas tout dit.

L'institution est établie, vivante, soudée à une tradition presque séculaire, dont M. Eugène Duthoit vient de retracer les étapes dans son beau livre : *L'Économie au service de l'homme* (1). Une des tâches qui s'imposent à elle désormais, c'est de répandre abondamment les richesses de la doctrine humaine et divine, où elle puise depuis plus d'un quart de siècle; ce peut être le grand

(1) 1 vol., Flammarion, éditeur, 12 francs.

bienfait d'un groupement nouveau, *les Amis des Semai sociales*, constitués à Lille en association déclarée (1).

GEORGES COQUELLE-VIANCE

Faillite du capitalisme ?

M. Pierre Lucius publie un ouvrage bref intitulé : *Fail du capitalisme? — Une explication de la crise mondiale* (2). M il ne faut pas trop croire le titre, car il est fort peu questi dans le livre du système capitaliste. L'auteur ne traite gu que du libéralisme économique, qui engendre le libéralis politique, qui désorganise les États, les monnaies, les fina ces publiques; quand il en vient à la surproduction, indu trielle et agricole, il paraît oublier totalement son titre et nous dit pas quels rapports peuvent exister entre cette su production et le capitalisme moderne, ni en quoi consiste vrai ce capitalisme, qui est né du libéralisme sans dou mais qui tend à le nier pour y substituer sa dictature.

M. Lucius ne voit de remèdes que dans la réorganisati des professions, et M. Mathon, dans la préface, demande corporation professionnelle obligatoire, appelée à siéger da les conseils de l'État. C'est oublier que ces corporatio deviendraient, au régime capitaliste actuel, un nouve moyen d'asservissement et un moyen efficace. La cri actuelle a des causes plus profondes, plus humaines, pl morales : appétit du gain, ambition effrénée de domine égoïsme et cupidité. Les vrais maux débordent si nettem le libéralisme que le système économique soviétique, q n'est guère libéral, rejoint le libéralisme américain, dans l'u tilisation des mêmes méthodes capitalistes. Avant de réorga niser les professions et, plus généralement, le régime écon mique actuel, il est indispensable de rendre un princi directeur, un principe humain à la vie économique. On e trouvera la formule dans les encycliques de Pie XI, av l'explication vraie de la crise mondiale.

(1) Le siège de l'association est à Lyon, 16, rue du Plat; on adhère comme membre participant, souscripteur, donateur ou fo dateur, moyennant une cotisation de 15, 50, 100 ou 500 francs.

(2) Pierre Lucius, *Faillite du capitalisme?* préface de M. Eugè Mathon. Un vol., Payot, 1932. Prix : 18 fr.

LES LETTRES ET LES ARTS

I. DEMAN, O.P. *Humanisme et christianisme.*

« En vérité, culture antique et formation chrétienne se rejoignent et collaborent dans l'humanisme. Il ne faut point chercher leur conciliation ailleurs que dans ce sens de l'homme dont l'une et l'autre ont à leur manière le secret. Il ne s'agit que de porter à son point d'achèvement notre nature. L'une et l'autre détiennent à cet effet une vertu, qui est ce que nous appelons leur humanisme. »

I. BORDERIE. *Sur Rabindranath Tagore.*

A propos des *Lettres à un ami*, nouvelle édition, plus complète et mieux ordonnée des lettres de Tagore par Andrews... C'est toujours le charme et l'éclat de la poésie et de l'âme de Tagore, mais nous sommes étonnés par le peu de correspondance entre les exigences et la satisfaction.

M. BRILLANT. *Le classicisme de Manet.*

L'exposition de l'Orangerie a mis Manet à son rang : parmi les plus grands peintres de tous les temps : il le doit à son *classicisme,* dont on cherche ici la nature propre et montre l'originalité.

P. MESNARD. *Un grand événement littéraire : « La Forêt des Pendus », de Liviu Rebreanu.*

Un livre sur la guerre, traduit du roumain, que l'on mettra sur le plan de *Guerre et Paix* de Tolstoï.

. MADAULE. *La poésie religieuse.*

Une anthologie qui eût pu comporter de meilleurs choix.

Humanisme et Christianisme

Sur le problème que ce titre annonce, on sait de res
si les avis sont partagés. Mais de tous ceux qui le rés
vent mal, ceux-là nous paraissent les plus redoutab
qui, agréant à la fois la culture antique et l'éducati
chrétienne, les tiennent séparées en des fonctions div
ses. Aux humanités, il revient selon eux de former d
esprits diserts et délicats, qui puissent citer à propos
vers d'Horace et tourner un discours élégamment. El
procurent à qui les possède certains plaisirs choi
et elles le rendent agréable en société. Elles forme
l'homme distingué. Il a reçu la culture qu'il est conv
nable d'avoir. Il parle la langue des gens bien élevés. L
humanités ainsi entendues ont leur apogée dans la rhét
rique et ne sont guère autre chose que les belles-lettr
Elles sont préposées à l'ornement de la vie humai
Elles n'entrent pour de bon dans la vie qu'en faisa
d'aventure des philologues et des professeurs. Au chr
tianisme est réservée la part sérieuse de la formation.
dicte les règles morales. Il fournit les moyens du salut.
inspire à l'adolescent la crainte de Dieu et le soin de l'a
delà, en vue de quoi s'imposent les pratiques de la pié
comme la discipline des mœurs. Rien n'est propre sa
doute à déconsidérer les humanités, rien ne rend, héla
le christianisme suspect à plusieurs, comme ce divor
que l'on accuse entre les deux institutions dans l'ac
même où l'on prétend retenir l'une et l'autre. L'homm

eul et la vie présente, en ce système, ne trouvent point eur affaire. Car entre les récréations de l'esprit et le alut éternel, n'y a-t-il point ce monde et la vie qu'il y aut mener ? N'est-ce point dès maintenant le temps l'être un homme? Et nous pensions que la fin propre de 'éducation était d'y préparer.

En vérité, culture antique et formation chrétienne se ·ejoignent et collaborent dans l'humanisme. Il ne faut point chercher leur conciliation ailleurs que dans ce sens de l'homme dont l'une et l'autre ont à leur manière le secret. Il ne s'agit jamais que de porter à son point d'achèvement notre nature. L'une et l'autre détiennent à cet effet une vertu, qui est ce que nous appelons leur humanisme. On le méconnaît pour avoir des humanités une idée timide et du christianisme une idée faussée. Celles-là sont l'héritage d'une civilisation, c'est-à-dire bien autre chose qu'un décor. Celui-ci reconnaît à la vie présente déjà une valeur, faisant d'elle non exactement la préparation, mais le commencement de la vie éternelle, où il puisse y avoir donc d'autre plaisir que celui du jeu, d'autre beauté que celle de l'ornement. L'homme, encore une fois, l'homme qui dépense sur la terre ses jours et ses travaux, est le lieu de rencontre des deux institutions dont nous parlons. On peut tenter de le montrer précisément. La supériorité du christianisme, bien entendu, en doit ressortir, mais obtenue cette fois par l'exaltation, non par l'amoindrissement de l'humanité.

***

L'humanisme fait une part à la beauté. Les Grecs ont aimé les formes sensibles du monde et chanté la lumière ; ils ont excellé dans l'architecture et dans la sculpture comme dans le théâtre et dans la danse ; ils ont soigné

leur corps, imaginant malaisément qu'il fût sain s'il n'était beau. Les documents de leur langue que lisent nos écoliers portent le témoignage de ces goûts et de ces habiletés. Par là, cette culture est propre à quelques effets remarquables. Elle affine la faculté poétique, grâce à quoi un homme éprouve la communion de son être avec la vie immense de la nature. Elle forme le bon goût, par lequel il prend un plaisir véritable et profond aux œuvres de l'art, percevant en elles exactement la beauté dont il s'enchante. Elle l'avertit de la merveille de son corps et l'incline à en cultiver les ressources comme à en déployer les énergies. Elle le fait vivre enfin selon tout ce qu'il est, et non seulement en la fine pointe de son âme.

Il n'est aucun de ces effets où le christianisme ne trouve son compte. Son lieu n'est point le désert ni son rêve le pur esprit. Les beautés naturelles et artistiques ont à son gré le mérite de fournir à la sensibilité les objets qui lui conviennent et la disposent le plus efficacement au service de la pensée. Il n'est pas empêché de trouver même à la poésie une affinité privilégiée avec la prière. Il apprécie que l'on s'attache à quelque forme de beauté et que l'homme en accepte l'émotion dans son cœur. Le bon équilibre du corps et le jeu vigoureux de ses fonctions lui semblent garantir la santé d'une âme, ferme en ses jugements et libre en son activité. Il convient en un mot, avec le sentiment commun des Grecs qu'a rejoint Aristote, plutôt que Platon et Pythagore, que l'âme et le corps, c'est-à-dire le spirituel et le sensible, sont conjoints et se compénètrent dans l'unité d'un organisme vivant, et qu'il y a là une liaison naturelle contre quoi rien ne peut prévaloir. Notre corps foncièrement ne nous est point ennemi et la nature n'est point notre séductrice. La différence du christianisme d'avec les Grecs serait sans doute qu'il marque avec plus d'in-

ance l'issue spirituelle des excellences corporelles et sibles ; qu'il éprouve moins de répugnance à la laideur à la misère physique : car il possède le secret de ouvrir jusqu'en elles une beauté, au souvenir du Sau-r, *qui non est inventus ut homo* ; partant qu'il établit e distinction plus ferme, jusqu'à concevoir aisément elles soient séparées, entre la beauté et la bonté. Sur-it, il entretient une défiance de la chair qui n'était nt commune parmi les Grecs, dont il n'est aucun qui it accusée à l'égal de saint Paul. Mais ici même prenons de aux outrances et ne confondons point les anathè-es jansénistes avec l'idée chrétienne de la concupis-nce. Les Grecs ont du reste recommandé l'ascèse et atiqué des renoncements : mais tandis qu'ils le faisaient core en vue de leur nature mieux cultivée, le christia-sme y introduit l'imitation de Jésus-Christ et l'esprit e religion. Il élève en un mot le sens de l'homme jus-u'au sens de Dieu. En cela, il ne renie rien, mais achève conclut.

***

L'humanisme s'exprime en l'organisation de la cité errestre. Parce que l'isolement n'est point le climat rdinaire de l'homme et qu'il n'atteint à la plénitude de a vie que dans le commerce pratiqué avec ses sembla-les, il a constitué la société. La cité est une invention nagnifique de l'homme. Les Grecs et les Romains offrent de cette institution des exemples excellents. Les humanités peuvent être auprès de nos écoliers les mes-sagères de l'esprit citoyen. Elles leur donnent le senti-ment de la grandeur de l'État qu'elles feront considérer non dans les infirmités de ses administrations, mais dans sa raison constitutive. Elles éveillent le sens politique,

qui n'est pas un art d'intriguer, mais le goût de l'ordre public et l'inclination à le servir. Elles doivent élargir l'individu à la mesure de la cité. Elles lui font aimer la justice, celle qui va d'un homme à un autre, mais aussi celle qui va du citoyen à la société, et dont Aristote disait en des termes magnifiques que ni l'étoile du soir ni l'étoile du matin ne sont comparables à sa splendeur.

Comment le christianisme ne rencontrerait-il pas cet humanisme-là? Il se réjouit de la défaite qu'inflige à l'égoïsme le sens de la cité. Il applaudit aux grandes vertus que demande le service de l'État. Il joint à ceux de l'antiquité ses enseignements pour recommander que l'on obéisse aux princes et que chacun concoure à la prospérité commune. Et s'il fallait même de la société internationale qu'il encourage aujourd'hui trouver chez les anciens une certaine idée, les Stoïciens, ces citoyens de l'univers, ne la fourniraient-ils pas? Il est vrai que l'on gère en la cité humaine des intérêts temporels : mais ils ne nous paraissent pas négligeables. Les chrétiens appartiennent à la vie publique, et non seulement, de grâce! pour revendiquer les droits de la religion, mais pour collaborer avec tout homme juste au meilleur aménagement de la cité. Comme dans le soin du corps et la culture de la sensibilité, sans doute le signe propre du christianisme en cette affaire est-il en son insistance sur la fin de ce grand ordre public : car il ne se suffit pas, et les citoyens sont des hommes de qui la destinée se consomme en Dieu. Aussi bien le christianisme s'est-il constitué en une société proprement spirituelle, où s'affirme avec éclat la primauté du divin sur les formes les plus hautes elles-mêmes d'humanité. Il fut aussi dans la cité antique comme des injustices congénitales auxquelles par la vertu du christianisme nous sommes devenus très sensibles : des classes entières livrées à la servitude, des hommes à

ais privés de toute ressource spirituelle. En tout ıme, nous reconnaissons une créature de Dieu. La ice qu'on lui doit se consomme en un sentiment de rité, où le semblable devient notre prochain. On ne, on se donne à lui : la philanthropie des Grecs n'a ais été jusqu'à ce dévouement.

***

L'humanisme exalte la raison. Comme ils ont institué gymnastique pour l'exercice de leur corps, les Grecs t créé la dialectique pour celui de leur esprit. Ils ont ısi obtenu une extrême subtilité dans les idées et une bileté surprenante dans l'art de les agencer entre elles. ont fait la beauté du raisonnement. Leur langue se ête merveilleusement à ces jeux délicats. Et l'un des armes en est peut-être la permanence en elle des mots ; plus chauds et les plus concrets cependant qu'elle tra- ıit les idées les plus déliées et les plus précises. Elle est la fois rigoureusement logique et délicieusement ımaine. Plus tard, dans un autre idiome, ceux qu'on ›pelle les scolastiques n'ont pu retenir que la première ; ces qualités. Les Grecs ont créé la science. Ils enten- ıient par là une connaissance certaine et nécessaire. Ils ıt ainsi déchiffré le monde et leur âme ; ils ont pu même :teindre Dieu. Ils distinguaient avec un grand soin les egrés de certitude où parviennent nos connaissances, se ardant bien de comparer les perceptions des sens ou les pinions mêmes de l'esprit avec la science indubitable et mpérieuse. Certes ils ont connu l'esprit ! Peut-être oit-on dire qu'ils ont découvert l'intelligence : Anaxa- ore ne mérite-t-il pas ce titre de gloire? Et cependant s n'ont jamais dédaigné les objets sensibles : car le monde

n'en est-il pas rempli ? Et les Grecs ont tiré tout le pa possible du monde.

Les humanités ont la mission d'enseigner aux jeu esprits cette haute civilisation intellectuelle. Le disci des Grecs y doit trouver l'amour de la pensée, l'habile à définir et à raisonner, l'art de parler bien. Ces chos sont inséparables ; et ne croyons pas que l'on forme style si l'on n'a d'abord délié l'esprit. On n'imagi même pas que le christianisme ait ici quelque chose redire. Le style n'est point son affaire, ni davantage logique. Il laisse aux Grecs le soin de nous y former. l'endroit de la science même, il n'entretient pas cet méfiance que certains croiraient, sous prétexte qu'el enfle, sous prétexte qu'elle embarrasse. Il est vrai q l'humilité doit plaire aux chrétiens : mais la science n' est pas l'ennemie véritable. Parmi des vicissitudes, il e certain, l'histoire en témoigne, que le christianisme définitive s'est assimilé l'héritage intellectuel de la Grè tournant au triomphe de ses propres enseignements l'art de penser et les pensées elles-mêmes que lui avaie enseignés d'abord les philosophes antiques. Il est dés mais trop tard pour dissocier la religion chrétienne d'av le perfectionnement de l'intelligence. D'aucuns diraie même que l'union fut trop étroite et que, pour av adopté résolument les anciens, le christianisme s'e empêché d'accueillir aisément les modernes : mais engagent ainsi un débat qui n'est point pour le mome le nôtre.

Marquons plutôt cette fois encore entre les deux t mes qui nous occupent quelle supériorité propre détie le christianisme. Il a de quoi porter à bout cette pe fection de l'intelligence dont on a pris le goût dans commerce des Grecs. Car il commande l'adhésion de foi. Loin d'opposer la foi à la science, nous voudrions q

s éducateurs chrétiens présentent celle-là comme la ernière perfection de l'intelligence humaine sur la terre. lle est obscure, il est vrai, et le vœu de l'intelligence est lumière. Mais elle fait atteindre réellement, en son oscurité même, l'objet où nos sciences ne peuvent s'é-ver. Car nos sciences ont des limites, et nous ne perçons oint tous les mystères. Les laisserons-nous échapper? Il a plus d'intelligible que nous ne pouvons le réduire en onnaissances actuelles. Nous résignerons-nous à n'y voir point de part? La foi a cette grandeur propre d'o-érer la communication de notre esprit avec le mystère. Elle met en nous les vérités que nous n'avions pas con-quises. L'inconnu ne nous est plus étranger. Nous ces-ons d'être les victimes de notre impuissance. Si dissem-blables que soient l'acte de la science et celui de la foi, il ne faut point craindre de reconnaître l'un et l'autre comme perfection de l'intelligence, et la foi plus que la science. Aussi bien ce qui lui manque du côté de l'acte sera-t-il un jour suppléé et connaîtrons-nons dans la lumière l'objet auquel il nous est ici-bas permis seulement de croire. Pour porter de la science à la foi la perfection de l'intelligence, les Grecs eux-mêmes sont secourables à leur disciple chrétien. Car ces maîtres de la science ont eu quelque sens du mystère, en quoi l'esprit se dispose heureusement à la foi. Ils avouaient qu'il est difficile de connaître Dieu, qu'il est au-dessus de l'Idée, qu'il transcende l'intelligence. Une telle philosophie s'apparente au christianisme plus profondément que ne peut faire, par exemple, celle d'un Descartes où règne l'idée claire.

L'adhésion de la foi, qui est un acte de l'intelligence, n'a point lieu sans le mouvement de la volonté. Il y a un concours indispensable de l'amour en cette suprême conquête de la vérité. Il est une perfection de l'intelligence où l'intelligence seule ne nous peut conduire. La

logique et la science ne sont point nos seules maîtresses. Il n'est pas superflu d'aimer pour mieux connaître. Platon, en son *Banquet*, et Plotin par son extase en proposaient déjà la leçon. Mais le christianisme en fait une règle fondamentale de la vie chrétienne qui, s'inaugurant dans la foi, ne peut donc pas ne point procéder d'un amour.

*
* *

L'humanisme emporte une certaine conduite de la vie humaine. Il n'est rien peut-être sur quoi les Grecs aient exercé davantage leur sagacité. L'art de vivre est leur triomphe. Et ils n'ont pas d'autre morale. Le bonheur la commande, où il s'agit de s'élever. En cet état, la nature de l'homme atteint sa perfection : car ils ont du bonheur cette idée très haute, et il ne faut pas le confondre avec la jouissance, encore qu'il comporte un plaisir souverain ; mais tout le monde peut se donner des jouissances, au lieu qu'on ne définit ce bonheur-là qu'au prix d'une savante étude de la nature humaine comme on ne l'atteint qu'au moyen d'une habile disposition de ses mœurs. Celle-ci équivaut à la vertu. Chaque vertu représente un gain pour la nature, déterminée d'autant dans le sens de sa perfection. Elle marque un temps de l'heureux développement de soi. Il est toute sorte de vertus : car n'est-il pas toute sorte d'activités où l'homme se répand, et chacune ne doit-elle pas être rendue humaine autant qu'il se peut? La morale des Grecs recouvre la vie entière de l'homme, ses divertissements comme ses labeurs, sa solitude, ses relations, son esprit et ses passions. Des vertus, la raison est la règle. L'homme détient en soi-même l'outil de sa propre perfection. La raison forme ses actes et

nit ses vertus. Entre les excès contraires des instincts, impose sa mesure. Elle constitue, de la multitude de tendances naturelles, un organisme où chacune exerce fonction distincte et harmonieuse. Elle fait la vie belle même temps qu'elle la fait bonne. Par elle, l'homme cient le pouvoir merveilleux de se façonner comme une atière plastique, de se créer homme enfin, d'ébauche 'il était.

Comment dérober à nos jeunes gens la séduction de tte morale? Elle n'est exposée didactiquement que dans traités des philosophes, mais elle transpire à chaque ge de cette littérature avec quoi ils font leurs humani-s. Or, s'il est un point où le christianisme est en conflit ec les anciens, ne semble-t-il pas que ce soit celui-ci? es Grecs nous parlent de bonheur, de vertu, de raison. e christianisme promulgue des commandements, il npose des devoirs ; et, quant au bonheur, il promet bien ne récompense, mais où l'on ne parvient pas sans maints enoncements, dont la vie présente est justement le emps. Autant d'un côté on marque l'autonomie de homme et sa bonté, autant on accuse de l'autre ses nisères et sa dépendance. Autant la morale des Grecs nfin respire la joie de vivre, autant celle des chrétiens emande austérité et résignation. On représente volon-iers ainsi l'opposition des deux morales. Ne serait-il pas ffligeant que ce tableau fût de tout point véridique? Grà-es à Dieu, les choses ne sont pas si simples. Et des deux ermes que l'on oppose ainsi, il n'est aucun qui ne souffre correction. Les Grecs pour leur part ont eu le sens de certaines inquiétudes, ils ont éprouvé des décourage-ments, ils ont tremblé sous le coup de grandes épouvan-es : ils furent trop véritablement des hommes pour être perpétuellement demeurés dans la sérénité. D'autre part le christianisme n'est point cette morale somme toute

inhumaine que l'on imaginait : et c'est ce que de préférence nous voudrions montrer.

Il laisse à la raison le soin de diriger la vie morale. Les commandements qu'il promulgue ne sont point des décrets arbitraires, mais les requêtes de la raison elle-même divinement autorisées ou déterminées. Ils n'ont point par ailleurs une telle précision qu'ils supplantent toute délibération et toute résolution. Le chrétien n'a pas de quoi laisser se rouiller l'outil raisonnable. Il pratique autant qu'un Grec son métier d'homme. Il lui appartient d'adapter exactement aux circonstances mouvantes de la vie les énoncés universels de la loi. Sa raison industrieuse invente à chaque moment l'action. Le bien qu'il pratique procède comme un fruit mûr d'une élaboration vivante où il exerce la finesse de sa raison sous l'impulsion d'une volonté éprise du bien. Il est en un mot l'auteur de sa conduite. Rien n'est plus contraire à la vérité de la morale chrétienne que cette prétention insensée, qui fut jadis celle de la casuistique, de fournir toutes faites, préparées à l'avance et sur mesure, les formules de nos actions comme si l'artifice pouvait jamais remplacer la souplesse admirable et la charmante vivacité de la prudence. Nous convenons seulement que la raison, règle de la conduite, n'en est point cependant la mesure définitive. Au-dessus d'elle règne la loi éternelle, expression de la sagesse de Dieu. Nous ne sommes nos propres maîtres que dans la dépendance de Dieu. Mais, loin d'y perdre, la raison n'y gagne-t-elle pas une grandeur de surcroît ? Car elle participe désormais de la majesté de la loi éternelle.

Sous la direction de sa raison, le chrétien conduit sa vie morale et acquiert des vertus. L'usage de celles-ci lui donne cette aisance en l'accomplissement du bien et ce réconfort intérieur que les Grecs ont apprécié. Pourquoi refuserions-nous à la vie chrétienne cette qualité? L'idée

'un devoir de sa nature austère et incommode procède 'une analyse inexacte des conditions de l'action humaine, t non pas du tout d'une meilleure intelligence des exiences du christianisme. Il y a un plaisir propre de la ertu, attaché par la nature même au jeu convenable de otre activité : puisqu'il est naturel, le christianisme le ecommande. On ne voit pas non plus pourquoi serait resreint le vaste champ où s'ébat pour les Grecs la vie norale. Il est vrai que nombre de moralistes n'ont jamais maginé qu'il pût y avoir des vertus aimables et riantes ıi que l'on gagnât le ciel en traitant des affaires de ce nonde. Mais il faut les en reprendre et non les écouter. ls ont arbitrairement limité le domaine du bien. La vie norale recouvre la vie humaine. On hésite d'ordinaire à e dire parce que l'on tient confusément la morale pour ıne gêne, et qui nous gâterait l'existence. Il est bien naturel alors de lui mesurer ses droits. Mais comme nous estimons que la loi et la raison garantissent la plénitude le notre vie, nous ne nous sentons guère enclins à pareilles restrictions.

Sur ce chapitre, il faut chercher ailleurs la différence de la morale chrétienne d'avec la grecque. Peut-être l'exprimerait-on exactement selon ces traits. La morale chrétienne ajoute aux vertus des Grecs d'autres vertus dont ils n'eurent pas l'idée, à moins qu'elle ne développe considérablement des vertus qui ne leur semblaient pas si importantes : les rapports de l'homme avec Dieu et les sentiments fraternels qu'il doit à son prochain fournissent entre tous la matière de ces extensions. Elle introduit dans l'exercice des vertus une gravité que les Grecs n'avaient pas au même point : ils suivaient leur prudence et leur nature, tandis que le chrétien se conforme à la loi éternelle. Il accomplit une grande tâche s'il fait le bien, il commet une faute redoutable s'il fait le mal : car l'or-

dre universel et la sagesse de Dieu sont dans les deux c intéressés à son action. Ni le sens du péché ni celui d mérite n'ont cette force chez un Grec. Mais on voit bie que nous les obtenons, non par le bouleversement de morale des Grecs, mais en portant jusqu'à Dieu ce qu'i ne considéraient que dans l'homme. La morale chrétienr enfin entretient le souvenir de grandes misères, dont sentiment, s'il se rencontre, n'est pas commun cependar chez les Grecs. Elle tient l'homme pour une nature ble sée, elle lui demande une conversion, elle recommand l'esprit de pénitence, elle dirige enfin incessamment so regard vers le spectacle de Jésus-Christ crucifié. Il est un tristesse chrétienne. Mais plutôt que de défigurer la vi humaine, il semble qu'elle pose sur elle l'empreinte d'un grave et émouvante beauté.

La vie morale s'achève en la béatitude, c'est-à-dire e la perfection de la vie humaine conduite à son excellenc dernière. Il ne s'agit que de cela chez les chrétiens comm chez les Grecs. Nous parlons en effet de récompense mais nous n'entendons par là rien d'hétérogène, qui dû survenir en nous comme un don merveilleux. La natur humaine trouve sa récompense en son propre accom plissement. Nous sommes heureux pour être à la perfec tion ce que nous sommes. Il serait certes dommage qu le christianisme eût renoncé à cette idée magnifique de Grecs : mais on la peut lire en toutes lettres chez se meilleurs théologiens. Nous ne devons pas craindre qu'a ordonner la morale au bonheur on ne la prive de so énergie propre et, comme on dit, de sa force obligatoire car cet accomplissement de la nature n'est-il pas à so tour, et non moins certes que la nature elle-même, défin par la loi éternelle? Il fait échec à la loi éternelle, d quelque façon, l'homme qui manque sa béatitude. Il es plus qu'un infortuné, il est l'auteur responsable d'u

ésordre. Davantage, l'idée même que les Grecs s'étaient ıite du bonheur de l'homme, le christianisme put la ecevoir d'eux : car ils avaient défini le bonheur comme ne connaissance de Dieu. Comme on souhaiterait que et enseignement de l'antiquité ne fût pas perdu pour un ;rand nombre de chrétiens ! et qu'à la faveur des humaıités transmises aux jeunes gens on leur fît comprendre :ette éminente sagesse où les Grecs ont préparé les voies ıux plus audacieuses leçons de la théologie chrétienne ! Qu'est le ciel, hélas ! pour beaucoup de fidèles ? Le commerce des Grecs est propre à purifier là-dessus nos imaginations naturelles ; il nous rend quelque peu sensibles au plaisir de voir Dieu. En vérité, n'est-ce pas une grande dette que nous avons là contractée envers eux ? Leur disciple est tout prêt à se livrer de grand cœur aux attraits de la promesse chrétienne : *nunc per speculum et in aenigmate, tunc autem facie ad faciem.*

La différence cette fois des chrétiens et des Grecs est en même temps subtile et profonde. Les Grecs ont traité la connaissance de Dieu comme la perfection de l'intelligence, et donc comme la gloire de la nature humaine ; les chrétiens la considèrent comme la possession de Dieu. D'une part, Dieu est le suprême objet intelligible à l'endroit duquel s'exerce l'acte éminent de la connaissance ; de l'autre, Dieu est Dieu, un autre que nous, avec lequel par la connaissance s'opère l'union. Dans sa contemplation, le Grec trouve le triomphe de l'homme ; dans la sienne, le chrétien possède Dieu. Toujours ce sens de Dieu que nous observions dès les premières de ces pages, en quoi se consomme l'humanisme chrétien. Le sage selon les Grecs, ayant, si l'on peut dire, forcé son humanité, est parvenu à l'imitation de Dieu, connaissant Dieu pour sa part ainsi que Dieu est à soi-même l'objet de sa pensée ; tandis que le chrétien, plutôt que d'imiter Dieu, le saisit et l'é-

treint, Dieu vivant, Dieu bien-aimé. Car on conçoit que l'amour même se soit déplacé, du Grec au chrétien. Celui-là est épris de soi-même, celui-ci a porté son amour en Dieu. La contemplation chrétienne est pénétrée de l'amour de Dieu. Elle n'est au juste que l'aliment savoureux offert en rassasiement à l'amour. Le plus élevé des sentiments du cœur est donc associé à la plus haute des opérations de l'esprit. On ne pouvait à la fois mieux imiter les Grecs ni s'en distinguer davantage.

Le christianisme réserve pour le ciel la perfection de la béatitude. Il n'y faut voir que l'effet d'une exigence intellectuelle sans merci. Nous entendons voir Dieu, et ce monde trop manifestement ne le permet pas. Plutôt que d'en accepter l'empêchement, nous reportons en un monde meilleur l'accomplissement de notre vœu. Nous ne faisons qu'abonder en somme dans le sens des Grecs quand nous refusons de voir en ce monde notre patrie. Il n'est point pour nous de parfait bonheur ici-bas. Mais il n'entre en cette conviction aucun pessimisme. Le chrétien sent comme quiconque que ce monde est beau et que la vie est belle ; il ne boude à rien de grand ; il ne dédaigne rien d'humain. Il avoue seulement qu'un autre monde est meilleur. Ses désirs et sa prière s'y élèvent. Il s'essaie, en attendant, à la connaissance de Dieu et commence par là sa vie éternelle. Il tient ce monde pour l'exil et la vallée des larmes : ceux qui l'ont entendu savent cependant qu'il n'est en ce chant aucune amertume, mais la douceur infinie d'une meilleure espérance.

Par l'effet des différences que nous avons relevées entre ces deux morales, il adviendra que le chrétien se livre à des actions où ne se reconnaisse point la mesure chère aux Grecs : le royaume des cieux souffre violence ! Les saints dont le christianisme s'honore ne sont que rarement exempts d'étrangetés ou plutôt, comme parle saint

ıul, de folie. Il n'y a point du reste dans cette conduite rétienne dédain de la mesure, goût de l'extravagance ı glorification de l'instinct, mais l'usage d'une mesure us secrète. Dieu s'y retrouve, quand même l'homme y t déconcerté. Les Grecs peut-être le comprendraient ieux qu'on ne pense : car ils ont admiré les héros et :connu des exceptions magnifiques au train ordinaire de . vie morale.

* *

Dans l'humanisme se réjoignent et collaborent, nous spérons l'avoir montré, les humanités antiques et l'éduation chrétienne. Le sens de l'homme fait leur lien. Mais elui-ci n'est pas indissoluble. Nous voulons dire que la ulture classique d'une part, pratiquée pour elle-même, ›eut engendrer chez son adepte de certaines dispositions ıui le rendent mal propre à recevoir ensuite l'influence :hrétienne : car tout n'est point bon chez les Grecs ni chez les Latins, et certains ont le curieux génie d'en retenir le pire. D'autre part, si le christianisme se fonde nécessairement sur la nature de l'homme et demande de celle-ci une préparation favorable, il se passe à l'occasion, et qui niera qu'elle soit fréquente? du concours des humanités. Il dispose d'autres méthodes pour initier l'homme au commerce de Dieu. Avons-nous, en la matière complexe dont nous traitions, respecté l'équilibre? Du moins voit-on que les humanités et le christianisme conjugués dans l'éducation sont propres à cet effet entre tous enviable qui est la promotion d'un humanisme accompli.

Le Saulchoir.

TH. DEMAN, O. P.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Sur Rabindranath Tagore (1)

C. F. Andrews est un touchant ami de Rabindranath Tagore. Il nous apporte une série de lettres écrites par Tagore de 1913 à 1922, dont plusieurs furent publiées aux Indes dans la *Modern Review*, puis en volume sous le titre de *Lettres à un Étranger*. Revisées et plus nombreuses, classées et quelque peu commentées par C. F. Andrews, ce sont aujourd'hui les *Lettres à un ami*. Mais il est bon que le lecteur, lui aussi, soit un ami, car l'introduction d'Andrews ne lui apprendra rien sur Tagore. Peu précis, introduction et commentaires, mais combien touchants : Andrews a conscience de ne nous apporter avec ces lettres rien de moins qu' « une révélation de paix et de bonne volonté pour le genre humain ».

Il y a beaucoup de choses dans ce volume ; beaucoup de choses dont je ne parlerai pas. L'attitude prise par Tagore dans la politique hindoue mériterait d'être étudiée. Ce qui en apparaît surtout ici, c'est une amicale compréhension de la culture d'Occident et l'angoisse émouvante qui saisissait Tagore à la fin de son voyage en Europe : « L'Inde que j'ai rêvée appartient au monde. L'Inde que j'atteindrai sous peu appartient terriblement à elle-même. Laquelle de ces deux-là dois-je servir? » Il ne

(1) A propos des *Lettres à un ami*. — Rabindranath Tagore, *Lettres à un ami*. Introduction et commentaires de C.-F. Andrews. Traduction de Jane Droz-Viguié. Les Éditions Rieder, Paris, 1931.

urait non plus être question de fonder sur un volume Lettres une étude de la pensée philosophique de agore, bien que certaines de ses lignes se dessinent ici sez nettement, particulièrement ce panthéisme dont je e dirai rien dans cet article, car il serait aussi intéressant e lui consacrer une longue étude que vain et banal de effleurer seulement.

Mais la lecture de ce livre apporte à un lecteur chrétien n constant étonnement qui vaut la peine qu'on s'y rrête. Parmi de généreuses idées et de grands sentiments onfus, certaines pensées lui paraissent familières et lui onnent l'impression d'une union profonde entre son me et celle du poète hindou, jusqu'au moment où il voit e qu'il avait pris pour des points communs accuser au ontraire des divergences essentielles. Vie intérieure, goût e la solitude, nécessité de la purification et de la souffrance, sens de l'appel divin, dédain du succès et respect passionné de la vérité, nous trouvons tout cela magnifiquement exprimé dans ces Lettres, puis, sous un regard ttentif, ces affirmations s'estompent, s'évanouissent et lisparaissent, comme la brune aimée du poète, au soleil levant.

***

L'impression dominante est celle d'une grande richesse de vie, de sensations. Tagore est poète avant tout : sa vision du monde est infiniment nuancée et d'une magnifique ampleur ; c'est « la plénitude de la vie, dans sa beauté ». Et cette vision est divine : « Seul Dieu, le Grand Dispensateur, peut lui-même ouvrir l'Univers entier à notre regard, dans l'étroit espace d'un simple sentier. » Presque à chaque page, chaque fois que Tagore laisse parler librement son désir le plus profond, éclate ce cri : « être capable de sentir avec mon âme entière la pulsation du cœur universel. » Mais cette richesse de nature, quel n'est pas notre étonnement de voir qu'elle est pour Tagore et ses amis toute la vie intérieure ! Ce

merveilleux et délicat épanouissement naturel, c'est l'unique trésor de ces âmes : une floraison spontanée, un foisonnement de sentations. Vie intérieure : vie toute de nature que ne vient diriger et soutenir aucune présence surnaturelle. Et ainsi nous apparait cette confusion que nous allons rencontrer à chaque pas : cet élan, ce cri, ce jaillissement perpétuel vers la vie, qui toujours retombe sur lui-même, appelant un surnaturel qu'il n'atteint jamais et prenant cet élan vers la lumière pour la lumière elle-même...

Comment ne nous sentirions-nous pas en pleine sympathie avec cet appel à la solitude qui se fait entendre à Tagore, tandis qu'il est à Londres accablé de visites, de lettres, de conférences : « Je trouve que ma tâche ici, en Occident, devient trop lourde pour moi. Cela absorbe trop mon attention et assume plus d'importance qu'il ne faut. »

Quand Tagore s'encourage à revenir sans retard « à cette obscurité où toutes les semences vitales trouvent leur véritable sol pour germer », volontiers nous le suivons dans cette solitude. Un nouvelle déception nous y attend. Cette solitude, elle est « un monde en elle-même »; alors que sur la foi du poète au verbe magnifique nous rêvions d'une baie sur le grand large, nous trouvons de nouveau ce monde clos où la vie foisonne, mais clos, irrémédiablement clos, où nous finirons par nous regarder nous-même tandis que la « Vie nous restitue notre beauté et notre unité ». *Notre* beauté ! *Notre* unité ! Tagore cependant chante sa joie retrouvée : « Les montagnes d'alentour me paraissent comme un vaisseau d'émeraude, rempli jusqu'au bord de paix et de clarté. La solitude est semblable à une fleur qui déploie ses pétales de beauté et garde son miel de sagesse au tréfonds de son cœur. Ma vie est pleine. Elle n'est plus brisée ni incomplète. » Magie des mots ! Et joie, grande joie pour nous, qu'un beau matin ne suffise pas à remplir notre vie, à combler notre solitude !

Si vite satisfait et si plein d'exigences : c'est le grand onnement que nous donne Tagore. Et nous partageons s exigences et nous sommes déçus par la satisfaction. uand Tagore affirme que « seul le sacrifice pratiqué ns défaillance peut servir, peut relâcher les chaînes », ı! combien nous sommes avec lui ! Cette purification ır le feu, qu'il la demande instamment, le chrétien qui e l'a pas subie ; elle est familière à Tagore : « Mais le u brûle furieusement, découvrant les coins secrets de on être, avec toute leur accumulation insoupçonnée de ensonges et d'illusions. Laissons le feu brûler jusqu'à ce ı'il soit consumé. N'épargnons rien de ce qui attend la estruction. » Au prix de cette purification douloureuse, e cette épreuve de ténèbres et de luttes, s'obtient, avec connaissance de soi-même et du mal, la pure lumière e la paix. « Le Matin a lui sur moi enfin ! Mes luttes avec s ombres sont finies. Mon cœur regarde le champ ndoyant de la vie, diapré de prairies fertiles et de la âleur du désert sablonneux. Il sent que tout est bien. 'est vaste, c'est libre à tous les horizons et, au-dessus, 'un bout à l'autre, règne la lumière du ciel. » Tout est ien ! Pourquoi t'en demander davantage, ô poète, pour- uoi vouloir connaître ces disciplines et ces épreuves dont u chantes le lumineux réveil ? Quand Tagore s'impose à ui-même « *la discipline sévère de la liberté* », oserions- ous croire à quelque efficacité ? De même quand il nous ffirme que « la vie apporte sa propre purification ». 'agore lutte avec « des fantômes » : nous voulons lutter vec l'ange. Et nous ne sommes pas surpris de voir le oète écrire à un ami — à un de ces moments que le bon Andrews, dans son commentaire, appelle « une dépression norale » — : « Je me sens sur le bord d'une crise. Par uite, il faut que je prenne mon vol vers la solitude du Padma. » Le jardin clos de sa solitude !

Je sais bien qu'on y entend un étrange et impérieux ppel qu'il nous semble bien tout d'abord reconnaître : J'ai une force agissant en moi, jalouse de tout attache-

ment, une force qui essaie sans cesse de me gagner pou elle-même, pour son propre but caché. » Plus proche encore : « Je dois reconnaître en moi le Maître qui n'es pas un simple idéal, moral et abstrait, mais une Personne Je dois lui être fidèle, même au prix de ce que les hommes appellent « bonheur », au risque d'être mal compris, abandonné et haï. » Nous touchons ici la pointe la plus fine, mais la plus dure, de nos irrémédiables divergences. Ce ne sont pas deux versants d'un même sommet : c'est un absence dont on nous parle comme d'une présence, et toute la poésie du monde ne peut combler le vide ! Il y a un appel, mais il n'est que l'expression nouvelle du lassant circuit. Ce qui crie vers nous, c'est une part de nous-même : « Il y a dans mon sang cette impulsion continuelle dont le but m'est caché », « le véritable but de ma vie est celui de l'Éternel et de l'Universel en moi, me poussant à être pleinement ce que je suis ». Loué soit saint Paul, qui parle d'un corps de mort dont on peut espérer se délivrer ! Quelle délectation ! Quel repos ! tandis que l'appel adressé au poète ne va pas au-delà d'un plein épanouissement de personnalité ; appel à se réaliser, jamais à se dépasser ; magnifique en ce qu'il offre, atroce par ce qu'il limite.

Appel à la douleur aussi. Jamais Tagore ne se fait plus dogmatiquement affirmatif : « L'impulsion de se réaliser vient de la plénitude de joie, mais il faut que cela s'accomplisse par la souffrance. Vous ne pouvez demander pourquoi cela serait —... pourquoi la joie serait la cause de la douleur afin de revenir à elle-même — car c'est ainsi. » L'argument est rapide ! Quelle que soit la question, il en va toujours de même : Tagore ne suppose pas à ses disciples de grands besoins intellectuels. Mais l'affirmation est nette : la souffrance est inévitable. Immolation ? rachat ? purification ? Ah ! quittons une bonne fois la sanglante, la douloureuse, l'humaine réalité pour rejoindre Tagore en plein azur : la souffrance est beauté ! « Ce monde est merveilleusement beau, mais vous

pouvez vous empêcher de sentir qu'il y a une souf-
.nce secrète dans son cœur et que cette souffrance pos-
de son immortelle beauté. C'est une coquille de nacre
x teintes et au dessin merveilleux, elle cache dans son
in une goutte de larme qui la rend au-dessus de tout
ix. »

Qu'amoureux à ce point de la multiple et splendide
:auté du monde, Tagore dédaigne le succès, il n'y a là rien
ıi nous puisse étonner. Mais ce n'est pas dédain : Tagore
me trop pour dédaigner beaucoup. Non, il aime plus et
ıieux : au-dessus de la rutilante matière, le spirituel ;
lus que le « royaume de la terre », le « royaume du Ciel » ;
lus que « la réussite du travail lui-même », la « réalisa-
.on de l'idéal », et plus que toute chose, « l'expression de
ı vérité ». La tristesse de l'échec, il sait quelle en est la
ource : « L'orgueil se glisse insidieusement dans nos
ıans pour améliorer la situation de nos semblables, et,
ıuand survient l'échec nous sommes blessés, parce que
es plans sont *nos* plans ». Et une triomphante sympathie
ıe lutte-t-elle pas en nous contre toutes les divergences,
ıuand Tagore écrit : « Il n'y a aucun échec pour la
vérité — l'échec est seulement pour moi, et est-ce que
:ela compte »? Mais est-il confusion plus dangereuse que
:elle qui naît de paroles sincères? W. W. Pearson — à la
mémoire de qui sont dédiées les *Lettres à un ami* — écri-
vit un jour à Tagore pour lui demander son opinion sur
« la Religion Instituée (1) ». — La réponse de Tagore
nous est donnée en Appendice. — Et parmi des observa-
tions fines et fortes et cette savoureuse simplicité qui est
un des grands charmes de toutes ces Lettres, quel fut
notre saisissement de ne pas trouver indiqué une seule
fois, suggéré au moins, pour ou contre telle ou telle Reli-
gion, l'argument de vérité ! Bien plus : ce qui doit rassu-
rer Pearson, c'est l'argument d'utilité : « Une institution
qui réunit des individus profondément sincères et vrais

(1) *Established Church*, je suppose.

dans leurs aspirations communes est d'un grand secours pour tous ses membres. » De quoi avons-nous donc besoin, ô poète, de secours ou de vérité?

*
* *

Le « lecteur ami » passe de bonnes heures avec Rabindranath Tagore. Parmi quelques puérilités, beaucoup de considérations obscures et de prophéties nébuleuses, brille un humour délicat. Tagore à Paris, à Londres, à Berlin, l'homme du jour, soupire après la douceur de Santiniketan (1) et rit un peu mélancoliquement du contraste : « Je suis comme une lampe de maison, dont la place se trouve dans un coin et qui semble s'associer à l'intimité de l'affection. Mais quand je dois prendre part à une parade de feu d'artifice, je fais des excuses aux étoiles et je me sens humble. » A Santiniketan, plein de labeurs et de soucis, Tagore se tourne vers ce vagabondage de poète qui ne cesse de le tenter : « Les fleurs de manguiers ont fait leur apparition dans notre Asram (2). L'air est plein de musique entendue et non entendue, et je ne sais pas pourquoi nous serions insensibles à l'appel des saisons et nous comporterions sottement comme si le printemps et l'hiver se ressemblaient pour l'être humain, avec le même cercle de labeur à suivre, sans avoir le choix, de temps en temps, d'être inutile et absurde. Cependant je suis en humeur d'oublier qu'on a d'autres obligations que celle d'être bon à rien et joyeux ». Souvent revient la même plainte douce : « Quelqu'un peut-il me rendre mon cœur de vagabond? Peut-on me restituer la provision avec laquelle j'ai commencé le voyage de la vie au royaume de l'inutilité? » C'est une vision de beauté que nous laisse le poète, l'ardente et splendide beauté du monde, ciel et terre douce-

(1) Nom de la retraite religieuse où habite généralement le poète.
(2) Retraite religieuse.

ent embrasés qui rayonnent vers nous, à travers la très toyable traduction, comme le regard même, aimant, ofond, doucement indulgent, de celui qui sait bien ce ıe sont les hommes, mais qui ne désespérera jamais de Vie magnifique.

M. Borderie.

Le classicisme de Manet

Manet est décidément agrégé à la troupe classique. Les sprits avertis ne doutaient certes pas que telle fût sa desnée. Mais il fallait une cérémonie officielle d'intronisaon et, voté au suffrage restreint, l'assentiment du public ultivé. L'admirable exposition organisée au Musée de Orangerie pour le centenaire de sa naissance et le vif uccès qu'elle obtient répondent à cette double exigence. Tout le monde avoue que Manet se range parmi les plus rands peintres de tous les temps, et, du moins, personne n'ose s'insurger là contre ouvertement ; quelques « idéaistes » glissent une réserve et insinuent poliment que cet rt manque peut-être un peu de spiritualité (concept si vague en peinture...) ; plusieurs, dans le secret de leur me, préféreraient plus d' « originalité » (les malheureux), c'est-à-dire une originalité plus voyante, plus extérieure, ıu vrai une formule. Me permettrai-je d'estimer que ces grincheux n'aiment pas complètement la peinture, ou ne 'aiment pas pour elle-même, ce qui est tout pareil ? Mais enfin, à l'égard de Manet, c'est, à côté de l'admiration déclarée, qui l'emporte de beaucoup, le régime du silence respectueux. Point d'iconoclastes.

Si l'exposition reçoit tant de visites, elle le doit, bien entendu, et par dessus tout, à la qualité des œuvres expo-

sées, à la chance qu'on a de voir assemblées des peintures ordinairement dispersées dans des galeries et surtout moins accessibles, dans des collections privées (qui détiennent plusieurs grands chefs-d'œuvre de Manet), à sa nouveauté (nulle exposition d'ensemble depuis 1884 et elle était moins complète), — mais aussi à la parfaite ordonnance d'une présentation qui n'est pas trop abondante encore que rien n'y manque d'essentiel, et qu'on peut embrasser aisément : une bonne part de cette heureuse disposition revient, je crois, au peintre Ernest Rouart, homme de goût et de talent, qui connaît admirablement Manet et en possède des toiles fort importantes (portraits surtout de Berthe Morisot : on sait qu'Ernest Rouart a a épousé la fille de Berthe Morisot, qui était elle-même la belle-sœur de Manet). Peut-être un historien de l'art eût-il cédé à l'amour de la chronologie et disposé selon les dates, à l'Orangerie, l'œuvre de Manet, mais ce qui se conçoit mieux dans une exposition tout historique et archéologique a moins de raison d'être ici. Rouart (si, comme je le suppose, son influence a eu cet effet) a sagement agi en tenant compte d'abord, comme on le fait, — je veux dire comme on devrait le faire, — dans un Salon, des voisinages et de l'harmonie d'ensemble. Il en résulte, pour ne parler point des œuvres même et de leur choix, que rien n'est plus agréable à voir que cette exposition et que les yeux et l'esprit, en ignorassent-ils la raison, sont dès les premiers pas satisfaits... et bien disposés. Je n'ai pas besoin de dire que de nombreux spécialistes, critiques, collectionneurs, hommes de musée, y ont participé. Mais je veux noter la part qu'y a prise notre savant et délicat ami Paul Jamot ; non seulement parce qu'il a donné au catalogue une introduction extrêmement substantielle et intelligente (la préface qu'on lit d'abord est un très beau morceau de Paul Valéry), mais parce qu'il publie en ce moment même, en deux magnifiques volumes abondamment illustrés, ce qui sera désormais « l'ouvrage définitif » sur Manet — travail qu'avaient préparé des études spéciales et connues,

.rticulièrement dans la *Gazette des Beaux-arts* et la *evue de l'art ancien et moderne* (1).

*
* *

C'est, chose assez connue d'ailleurs, une destinée singu-ère que celle de Manet. Cet homme que son génie élève près sa mort au rang des maîtres a toute sa vie durant ›uffert précisément parce qu'il avait du génie. On dira ue l'aventure est commune, mais elle prend chez Manet ne forme spéciale. Socialement il appartient à une bour-eoisie riche, bien posée (magistrats, diplomates...), et fort raditionnelle; il ne la répudie pas, il en a les goûts et ›eut-être quelques préjugés; toute sa vie d'ailleurs il fut t voulut être un Parisien élégant et à la mode. Rien de 'artiste révolutionnaire, bohème et hors la loi. Sur un ›oint seulement, et il en est fâché, il devra se séparer de ›on milieu : c'est son génie, son démon qui agit et qui 'oblige d'être peintre, métier alors peu considéré par la grande et même la petite bourgeoisie. Pour « sortir de .'impasse », comme dit Théodore Duret, (on voulait le consacrer au droit) et se ménager un retour à la peinture, son génie le persuade de tenter n'importe quoi, et c'est alors qu'il se fait, pour peu de temps, marin; au surplus il aimait la mer et cette carrière l'eût, moins génial, retenu ; à son fameux voyage à Rio de Janeiro, encore qu'il n'y ait guère dessiné, il gagne d'abord sa liberté, puis de devenir, ce qu'on oublie quelquefois, un de nos plus

(1) *Manet*, introduction par Paul Jamot; catalogue critique par Paul Jamot et Georges Wildenstein, avec la collaboration de Marie-Louise Bataille; 200 p. de texte dans le 1er volume; dans le 2e reproduction de toute l'œuvre peinte de Manet (480 phototypies). Collection l'*Art Français* dirigée par G. Wildenstein (Van Oest). Je ne puis donner une bibliographie de Manet, dont on trouvera l'essentiel dans le catalogue; mais j'ai pris trop de plaisir à lire le *Manet* de J.-E. Blanche (Rieder), où abondent les fines et pénétrantes remarques, pour ne l'indiquer pas ici.

grands peintres de marines, supérieur même à la plupart des spécialistes hollandais (1). Alors commence, après quelques études en des ateliers très académiques (chez Couture), son pénible effort, sa lutte de quelque 25 ou 30 ans. Non qu'il ait été le méconnu qu'on a dit, et une élite du moins, peintres ou écrivains, l'admirait, mais non pas évidemment les milieux académiques... D'ailleurs Parisien connu et jouissant d'une notoriété bruyante et qui n'était pas celle qu'il eût désirée, car, un peu bourgeois jusqu'en son activité d'artiste, il aimait et respectait les choses officielles. Il a toujours désiré les honneurs du Salon, envié un Carolus Durand et plus tard un Gervex. Après tout Cézanne, lui, vrai méconnu, ne nourrissait-il pas l'ambition candide et obstinée d'être admis, suprême consécration, à ce qu'il appelait « le Salon Bouguereau » ? (on n'a pas observé sans amusement que le Salon de ce dernier printemps, se livrant à un annexionisme effréné, se glorifiait d'un Manet, d'un Cézanne et de quelques autres qui, vivants, reçurent un accueil moins empressé). A la fin de sa carrière seulement, se trouvant engagé dans les écoles nouvelles, réalisme ou impressionnisme, loué avec elles, comme un chef, par des écrivains « avancés » (Zola, paraît-il, avait alors cette figure, — les louanges de Baudelaire sont plus précieuses et d'ailleurs plus intelligentes), il dut prendre une allure un peu différente, mais il n'avait pas renoncé à toute ambition bourgeoise et il s'attachait surtout à devenir un portraitiste mondain : il fit même alors beaucoup de portraits, gratis, pour attirer la clientèle ou frapper l'attention — mais en vain : il est clair qu'il ne peignait pas « ressemblant » — c'est-à-dire en usant de ce « beau idéal » que les modèles qui paient nomment ainsi fort injustement...

Il s'étonnait des résistances de l'académisme et de l'art officiel. Ne peignait-il pas de son mieux, sans dessein de

(1) Sur ce voyage, voir les *Lettres de jeunesse* de Manet, si bien publiées par Louis Rouart.

oquer, traditionnellement, essayant d'appliquer les ;ons des vieux maîtres ? Certes, sans désir de choquer : il ıt toujours citer la modeste et naïve déclaration inscrite . tête du catalogue de son exposition particulière (1867) : M. Manet n'a jamais voulu protester ; c'est contre lui, ıi ne s'y attendait pas, qu'on a protesté ; au contraire .. Manet a toujours reconnu le talent là où il se trouve n'a jamais prétendu ni renverser une ancienne peinture ı en créer une nouvelle. Il a cherché simplement à être ıi-même et non un autre. » C'est justement ce qu'on lui :proche... Quant à la leçon des vieux maitres qui devait lui ɔncilier l'opinion des « conservateurs », son défaut, à leurs eux, c'était de la suivre trop bien ; — car c'est leur vraie ·adition qu'il reprenait et non la tradition abâtardie, dulcorée, sans consistance de l'Académisme. Il cherchait « être lui-même », comme ils le furent, mais sans rien e trop voyant et sans fracas. C'est pourquoi certains ont ant de difficulté à le juger « original » : nous nous sommes ait, de notre temps, une assez fausse idée de l'originaité, qui obligerait l'artiste ou l'écrivain à tout inventer de ıouveau et du moins à planter sur ses œuvres une bande·ole « personnelle » qui les fasse reconnaitre au premier ·egard ; rien de plus factice, qui se révèle plus éphémère et tue plus sûrement le bon métier. Au surplus, on verra que Manet a inventé quelque chose et même dans la technique.

Classique, Manet l'est évidemment par l'allure de son génie et la valeur « universelle » de son art. Il l'est aussi en un sens plus restreint. D'abord en ce qu'il suit la vieille méthode de « tableau de cabinet » exécuté à l'atelier (tout au plus prend-on des « notes » à l'extérieur), dans une lumière à la vérité un peu factice, mais tout ordonnée à favoriser, accuser les reliefs, les modelés, les plans, à faciliter peut-être, en tout cas, à rendre plus sûr l'art difficile du peintre (il en résulte, avec un peu de froideur, une dense et dure perfection ; ne blâmons pas : tout art est de sa nature artificiel, ou ce n'est plus un art, mais l'artifice

se déplace selon le temps). — Il est vrai que Manet s'écarte du procédé, en « peignant plat » — comme plusieurs de ses contemporains d'ailleurs (mais ils subissent l'influence de l'art japonais, que Manet semble ignorer), comme Degas, par exemple, et, au surplus, déjà, comme Ingres, — c'est-à-dire en évitant de *faire tourner les figures*. Les œuvres de la première période, la plus longue, celle qu'on nomme la *période espagnole*, en songeant à l'influence prépondérante de Vélasquez, — sont essentiellement des « tableaux de musée »; ainsi en va-t-il pour la plus frappante de ces toiles classiques, ce chef-d'œuvre « définitif », immuable : le *Torero mort*, — ce corps sombre, allongé dans une rigidité funèbre et que varient la ceinture rose et la flaque de sang : rien de plus Velasquez.

Pourtant et bien qu'il s'inspire ici de son *Homme mort*, il n'a guère copié Velasquez, je veux dire ne s'est guère inspiré, directement, de l'un de ses tableaux. Il en a usé plus librement avec des maîtres qu'il admirait moins. Je ne parle pas de ses copies du début — celle, par exemple, qui est fameuse, de la *Vierge au lapin blanc* du Titien, — d'ailleurs si personnelle, comme les copies de tous les grands peintres et déjà si « Manet ». Mais Jamot a très bien montré que cette curieuse composition de *la Pêche*, — où l'on reconnaissait simplement une vue de l'Ile Saint-Ouen — vient en droite ligne d'une toile d'Annibal Carrache (avec quelques emprunts à Rubens). Nous savons maintenant que le célèbre et « scandaleux » *Déjeuner sur l'herbe*, encore que l'inspiration générale en soit due (selon Manet lui-même) au « Concert champêtre » de Giorgione, a pris sans vergogne son groupe de trois personnages à une gravure de Marc Antoine Raimondi d'après Raphaël (« le Jugement de Pâris »); les personnages, dont l'attitude est à peu près exactement la même, au lieu de figurer des demi-dieux antiques (Fleuves et Naïades), sont des contemporains du peintre (son modèle ordinaire Victorine Meurend, Eugène Manet et Leenhoff), et les hommes sont vêtus de costumes modernes, au lieu que la femme ne

st pas plus que son aïeule la nymphe; n'oubliez pas ssi que ce sujet de plein air est un tableau d'atelier, mme le révèle assez l'éclairage. On cria, chacun le sait, 'immoralité (je n'ai pas besoin de rappeler qu'exilée du lon, en 1863, la toile parut, avec fracas, au « Salon des efusés » ouvert par l'Empereur). Ce reproche cache fort uvent (mais souvent inconsciemment) un reproche, tout nment, d'ordre esthétique. C'est le sujet « moderne », est la nouveauté d'une académie (ma foi, assez paisible...), costée de messieurs en veston, qui ont déchaîné le scan- le; mais qui dira que les Salons du temps, si on admet prétexte tiré de la morale, n'abondaient pas en toiles lus « voluptueuses » que celle-ci — et au surplus le Concert champêtre » même l'est davantage et n'op- ose-t-il pas, tout comme chez Manet, une et deux acadé- nies féminines à deux musiciens vêtus selon la mode de eur siècle; seulement ce costume est devenu historique, tableau a plus de 400 ans, et Giorgione (ou Titien, elon M. Hourticq, ou un autre) est un « classique ». Pas lus que la peinture (comme il nous l'a déclaré), Manet n'a ongé à bouleverser la morale, et il est très vrai, selon le not de Jamot, qu'il « n'y a rien que de parfaitement sain lans l'imagination et l'œuvre de Manet ». Il en va tout de nème pour cet autre scandale, l'*Olympia* (1863; Salon de 1865); malgré tant de développements littéraires — ah! la littérature est trop souvent ici la coupable et les ama- teurs de ragoûts piquants s'en sont donné à cœur joie — rien de sadique en cette claire, froide et classique effigie, rien de « piquant » que le choix exquis des couleurs, — et quant au sujet, Titien l'a traité de façon beaucoup plus chaude... mais cette femme (pour qui posa encore Victo- rine Meurend) est trop évidemment moderne. Celle-là aussi est un emprunt et inspirée certainement par la *Maja Desnuda* de Goya. Mais on sait que Manet a beaucoup pris de Goya. On pourrait faire une liste... Le *Bon Bock* sort, la chose est assez visible, de l'atelier de Franz Hals; d'ailleurs il n'est pas douteux que la personnalité de Manet

s'y manifeste avec quelque éclat et en même temps sa supériorité sur l'aimable et rapide virtuose que fut presque toujours le maître hollandais. C'est le *Bon Bock* qui est vraiment classique, profond, solide, durable et vêtu d'éternité...

Paul Jamot remarque avec bonheur que les maîtres copiés par Manet ne sont pas ceux qu'il aime plus tendrement ou qui appartiennent à sa famille spirituelle. Ainsi est-ce chez Raphaël, chez Carrache, évidemment assez éloignés de lui, chez Goya, dont la technique vive, légère, en frottis, en nuances, s'oppose nettement à sa fermeté, qu'il puise surtout sa matière première ou l'aliment qu'il assimilera. Beaucoup moins chez Vélasquez, — dont il est proche, qu'il aime d'amour, qu'il nomme « le peintre des peintres » et dont il subit, avec délices, l'influence... Une lettre à Fantin-Latour, écrite d'Espagne, célèbre intelligemment et avec enthousiasme son œuvre, par le Prado mieux connue, mais, chose qui paraît singulière et qu'expliquent les remarques de Jamot, il est assez froid pour Goya. On observera en passant que les jugements sur les artistes ou les réflexions sur son art, au rebours d'autres, qui ont tant écrit ou parlé, sont extrêmement rares chez Manet, et du moins ne nous ont pas été conservés. Je crois volontiers qu'il n'en a guère exprimé, fût-ce de vive voix. Peintre pur, il peignait d'abord et il aimait mieux faire son métier qu'en discourir ; peut-être au surplus n'avait-il pas grand'chose à dire, tout cultivé qu'il pût être... Ce qui est sûr, c'est qu'il n'ébaucha jamais l'ombre d'une théorie et qu'il était le moins doctrinaire de nos peintres ; il en est d'assez nombreux pour suffire à ce besoin. Trait, en tout cas, qu'il ne faut omettre, qui n'est pas indifférent à l'intelligence de son œuvre et qui ne laisse pas d'exciter quelque sympathie pour ce magnifique ouvrier si peu bavard. Mais, revenant aux « imitations » de Manet, je dois citer encore cette observation si pertinente de Jamot : « Quand un génie plein d'élan et de spontanéité, tel que Manet, imite, un sûr instinct le guide. Il n'ira

s se mesurer avec les maîtres qu'il admire le plus ou ec lesquels il se sent la plus étroite affinité. Il risque-it de subir une empreinte dominatrice. Le bon moyen de éserver sa liberté, c'est de combiner en quelque sorte l'i-itation et l'indifférence. » Et sur la légitimité de pareils nprunts, je citerai un autre passage, qui dépasse évi-emment le cas du *Déjeuner sur l'herbe* et de l'*Olympia*, ui s'applique à tous les arts et, certes, à la littérature ; on uise sans doute dans la nature — et c'est le fond pre-nier, — mais « pourquoi limiter à la nature et aux êtres ui nous entourent, aux faits réels dont nous sommes émoins, les sources d'inspiration d'un artiste? Pourquoi e petit choc extérieur, qui met en branle, à une heure ropice, ses facultés personnelles de sentir et de cristal-iser sur sa sensation, ne lui viendrait-il aussi bien de ce nonde supra-vivant qu'est le monde de l'art, où les saisons et les jours et l'écoulement de toutes les choses terres-res se fixent en aspects solennels et dont les habitants sont des tableaux ou des statues? Il faut seulement que cet artiste soit déjà assez sûr de lui-même pour ne pas tomber dans la redite servile et stérile. N'en est-il pas de même d'ailleurs pour ses rapports avec la nature et la réa-lité? La copie n'est bonne nulle part : l'art exige partout une transposition (1). » Voilà qui est fort bien dit, et qu'im-porte la matière, et qu'elle soit de première ou de seconde main, si l'artiste ou le poète en tire une œuvre vivante? Nos auteurs classiques du XVIIe siècle n'ont-ils pas travaillé sur des matériaux déjà taillés par les Anciens et la tragédie de Racine, assez transposée, je pense, en est-elle moins originale? On sait d'ailleurs que plusieurs écrivains — et non des moins fameux — ne « s'excitent » que par un texte, ne peuvent partir que d'un texte, sim-ple appui si l'on veut, de leur élan, pour créer du nouveau ou pour penser. A leur gré... Le résultat seul nous inté-resse...

(1) Étude sur Manet, *Gazette des Beaux-Arts*, 1927, pp. 22 et 15 du tirage à part.

Manet n'imite pas seulement les maîtres disparus. Si sa période espagnole, sa période de « tableaux d'atelier », de peinture de musée, la plus longue, est marquée par l'imitation des classiques, dans sa seconde période, celle de la peinture de plein air et de l'impressionnisme, il n'abandonne pas ses anciennes pratiques et on n'ose certes dire qu'un tel artiste se met à l'école de ses contemporains, mais enfin il s'en inspire et leur emprunte des « idées », — ou simplement une heureuse observation de détail, un geste expressif et nouveau. Ainsi a-t-il beaucoup puisé chez Degas, si fécond en traits hardis, photographiés instantanément — ou mieux extraits du réel par un œil étonnamment lucide et pénétrant. Jamot, — que je suis obligé de citer encore une fois —, suppose même que l'original mis en place de *Chez le Père Lathuille* (on connaît assez pour que je n'aie pas besoin de le décrire ce chef-d'œuvre des dernières années (1879), précédant de peu la maladie et la mort : un jeune homme et une femme attablés dans une ginguette montmartroise), il pense du moins que « la composition en deux personnages vus à mi-corps et surtout le geste de la tête et du buste [du jeune homme] qui s'avancent [vus de face] en travers de la table » ont été pris à Degas et il cite en effet des références assez persuasives. Mais il ne s'agit pas seulement de détails. C'est le principe même et les formules de l'impressionnisme naissant (qui n'est pas encore l'impressionnisme fixé — voire exagéré, prêt à tomber dans le flou et qui se confond encore avec le simple réalisme) que Manet doit à des contemporains, parfois à des peintres plus jeunes. Encore qu'il ait été regardé — il le méritait à d'autres égards — comme le chef du mouvement, il n'a en ce domaine rien inventé. Mais il a fait mieux : d'abord il a vivifié ces emprunts (comme en la période antérieure) de sa personnalité vigoureuse et de son génie. Surtout il a donné à l'impressionnisme, au « plein air », à l'observation de la réalité « moderne » prise sur le vif (et qui, ailleurs, risque de n'être qu'un motif adroit et piquant) un

le et une grandeur, une merveilleuse *solidité* enfin qui nquent cruellement à d'excellents impressionnistes, et : d'emblée installent cet art nouveau-né dans la galerie ssique... Impressionniste en quelque sorte de raccroc, ut, sitôt qu'il daigna peindre comme eux, le plus clas- ue et peut-être le plus grand des impressionnistes. *Chez Père Lathuille*, et, venus aussi du musée de Tournai, les èbres *Canotiers* (1874) et encore *le Linge* (1874 égale- ent), cette humble scène de lessive vêtue d'un si grand le, et quelques autres toiles le proclament au premier gard. On peut dire que Manet continuait à faire de la inture de musée, — en un sens, si l'on veut, un peu fférent : de la peinture, par sa qualité, sa fermeté, son lure « éternelle », digne du musée. Ce que Cézanne ait l'ambition d'accomplir (et qu'il a d'ailleurs accompli, ais en modifiant l'impressionnisme, en s'en évadant) : ndre l'impressionnisme « art de musée », Manet l'avait it d'une autre manière.

Il est curieux que Berthe Morisot, un peu plus jeune ue Manet, et qui a subi son influence, ait elle-même irigé Manet vers la peinture claire et ce qui allait être impressionnisme. Plus précisément encore, en 1867, Manet peignant sa *Vue de l'Exposition Universelle* se sou- ient d'une toile de Berthe Morisot (*Paris vu du Trocadéro*), xécutée l'année précédente, et prend sa vue au même ndroit. Un peu plus tard, des relations plus étroites s'étant ouées entre Manet et la famille de la délicieuse artiste, lle va lui rendre un service fort différent, mais qui est l'importance ; elle lui servira de modèle ; tout d'abord lans la célèbre *Balcon*, 1869, actuellement au Luxem- bourg, où la jeune femme assise au premier plan est Berthe Morisot, puis dans une série de portraits, qui comptent parmi les œuvres les plus vivantes, les plus poé- tiques, les plus séduisantes du peintre... à qui on a dénié parfois le don de poésie. Ses grands yeux noirs, son regard ntense, ce qu'il enferme de rêverie, souvent de mélan- colie, toujours de mystère, enfin toute l'expression de

cette charmante femme sensible, intelligente, raffinée, ont étrangement saisi Manet (devenu, comme je l'ai rappelé, son beau-frère) : l'admirable portrait (en buste) de « Berthe Morisot au bouquet de violettes » (Collection Ernest Rouart) connaît à l'exposition un succès dont il est certes fort digne par sa délicatesse et sa pénétration (1).

Dans sa préface au catalogue, Paul Valéry a justement célébré, — comme il sait le faire, — la *poésie* intense, riche et fine qui sort irrésistiblement de ces merveilleux portraits. Mais à la vérité, toutes les œuvres de Manet — et les plus réalistes, les plus directement empruntées à la vie humble et quotidienne, sont ennoblies, humanisées, adoucies même, quelle que soit leur dure perfection de chefs-d'œuvre classiques, par cette poésie silencieuse, sans éclat et sans indiscrétion, et si attirante... Ceux qui ne la voient pas, quelle idée se font-ils de la poésie?... Quelque chose assurément de littéraire, au mauvais sens du mot (cette maladie de la peinture comme de la musique), et vraisemblablement d'éthéré, de vague, sans attache avec le réel. Celle de Manet est plus drue, et, comme il sied, solidement ancrée dans la réalité visible et vivante, ce qui ne l'empêche pas de s'élever assez haut. On en dira autant de son prétendu manque de spiritualité — c'est à peu près exactement le même reproche. Exclût-on les très rares sujets religieux traités par Manet (*Le Christ aux Anges* (2), si classique), on y trouvera de la spiritualité, si on le veut, — mais non pas étrangère à la peinture, lui étant incorporée. Dire enfin qu'il manque de philosophie, j'ai entendu prononcer : de métaphysique..., c'est un éloge pour un peintre. En vérité que demande-t-on à la pein-

(1) Sur les rapports et l'échange d'influence entre Manet et Berthe Morisot, voir l'excellent volume de A. Fourreau, *Berthe Morisot* (Rieder, 1925), pp. 29 et suiv.

(2) *L'Art Catholique* de Louis Rouart vient d'en éditer une savoureuse transposition en céramique, œuvre de Mme Ernest Rouart.

e? Elle n'a pour objet que d'interpréter, de transfigurer réel selon ses moyens propres — sans intervention angère — ou mieux d'y puiser la matière d'une créa- n toute neuve, d'en faire cette chose mystérieuse : « de peinture ». Manet, voilà une leçon éternellement bien- sante, accomplissait en perfection son métier : cela nous fit et lui suffit à être un fort grand homme... Valéry parle s bien de cette « *pureté* en matière de peinture comme poésie » (allusion à Baudelaire) : « elle consiste et side en ceci », explique-t-il, que (Baudelaire et Manet) epoussent les effets, qui ne se déduisent pas de la cons- ence nette et de la possession des moyens de leurs étiers... ; ils n'entendent pas spéculer sur le « senti- ent » ni introduire les « idées » sans avoir savamment subtilement organisé la « sensation ». Ils poursuivent somme et rejoignent l'objet suprême de l'art, le *charme*, erme que je prends ici dans toute sa force. » Il me semble ue Valéry et Manet s'accordent assez bien avec l'esthéti- ue thomiste ou du moins que l'on peut extraire du nomisme, cette doctrine de bon sens et d'équilibre... Relisez *Art et scolastique*...

Pendant sa période « impressionniste », Manet cultive lavantage le « sujet moderne ». Mais il l'a toujours fait, on l'a vu, et il en a été suffisamment puni par la résis- tance des « officiels » et de l'académisme : ce que celui-ci (et le public formé par lui) jugeait « vulgaire », laid, indi- gne d'être mis en tableau..., Manet, en usant comme tant de vieux maîtres et, là encore, suivant une belle tradition, sans effort l'élevait au style. Ces documents sur son époque, et qui nous sont d'ailleurs précieux à cet égard, précieux moins pour le rendu des détails, que pour le caractère qu'ils expriment, ces choses fugitives, ces visions d'un instant, son génie ne peut pas ne pas les transmuer en valeurs universelles, largement humaines, éternelles. *Le Ballet espagnol*, qui se faisait applaudir à l'Hippodrome en 1862, et la danseuse *Lola de Valence*, glorieuse étoile de la compagnie, mais qui n'eût pas vécu sans le tableau de

Manet et les vers de Baudelaire, menues choses pour l'histoire universelle, encore qu'elles intéressent les spécialistes du théâtre : le génie « universel » de Manet les voue à l'immortalité, comme le petit *Fifre*, enfant de troupe de la Garde impériale (quelque modèle qui ait posé) ; d'ailleurs, on se demande pourquoi, ce chef-d'œuvre, aujourd'hui classé parmi les peintures connues de tout homme modérément cultivé, fut sans vergogne refusé au Salon, — sans doute pour sa technique (dont nous dirons un mot). Ce fait divers historique tout nouveau quand il fut représenté (1867) — malgré les vêtements modernes, la sobriété austère, l'impassibilité — apparente — et l'allure de compte-rendu, — l'*Exécution de Maximilien*, au vrai, c'est la plus puissante et haute tragédie, et sa sobriété justement, le choix strict des éléments engagés, sa grandeur un peu froide et qui rend le thème plus dramatique, un certain dépouillement, le renoncement au pittoresque et le refus de diaprer la couleur, en font une œuvre au premier chef « classique ». D'ailleurs, peintre de tous les temps et de tous les pays, Manet, par là, par cette perpétuelle attention au réel, au réel familier, à ce qui vit, éphémère et à jamais humain, autour de lui, Manet s'avère un artiste purement français, et, comme nos vieux imagiers, délibérément, fortement agrippé au sol, au sol de la patrie (alors nul vertige à craindre). Ce sens du concret, qui est si marqué dans l'art français, et non seulement dans les arts du dessin, qui au surplus est fort loin d'en compromettre la valeur générale et merveilleusement humaine, mais qui le garde d'être abstrait ou sans vie, lui donne saveur et accent, — le particulier se fondant au « général », — cette qualité a frappé davantage, puisqu'il s'agissait d'une vue d'ensemble et que la conclusion s'imposait, irrésistible, aux yeux, dans la récente exposition de Londres (qui, d'autre part, fut un triomphe pour Manet, et qui préparait la manifestation décisive de l'Orangerie). J'ajoute qu'en ce qui concerne la sculpture, où ceci n'est pas moins visible (s'il ne l'est davantage) qu'en peinture, Mlle Jala-

ert vient de développer cette idée intelligemment dans n agréable volume (1).

Mais ce mérite n'en était pas un au gré de l'académisme ors régnant. Pas plus que les innovations techniques de Manet ou son style proprement dit, qui le rendent si ori-inal... aux yeux du moins de qui sait regarder, avec ttention, intelligence, « avec sensibilité » (sensibilité rtistique...) et ne cherche pas d'abord cette originalité out extérieure qu'il n'a jamais désirée. Sa couleur ne rappe pas, n'éblouit pas dès le premier instant; rien de éritablement bariolé (même en son temps de peinture laire). J.-E. Blanche citant une phrase de Duret sur *Lola le Valence* : « les tons les plus variés », la corrige avec aison : « Fort peu variés au contraire » ; malgré certains létails, c'est « un tableau en deux tons », noir et rose pâle. Il ne fut pas, au sens fort du mot, ce qu'on appelle un coloriste (quoiqu'il ait avec tant de hardiesse disposé les tons en accords défendus par l'harmonie « classique » — c'est-à-dire académique). On comprend qu'il ait si brutalement méconnu le talent de Renoir débutant. M. Blanche dit encore très bien : « Sur une palette peu chargée de tons, autour du blanc et du noir qui se mélangeaient à ceux-là, obtenir un gris coloré, la *boue d'argent* de Vélasquez, de Chardin, de Corot ; telle fut d'abord l'idée d'Édouard Manet. Il le rechercha, ce gris, avec la même ardeur que mettraient ensuite les impressionnistes dans leur chasse aux tons purs. » Voilà du moins qui ne l'éloigne pas du classique et de la tradition. Mais on a vu qu'il donne le scandale de ne pas faire « tourner les objets » dans la lumière, de peindre plat. Ses larges taches, aux contours affirmés, — on n'ignore pas comme il cerne ses peintures d'un trait net et fort, procédé qui s'accroîtra chez Cézanne et qui depuis lors a eu bien des adeptes —, les taches, il les juxtapose vigoureusement sans transition,

(1) Denise Jalabert, *La Sculpture Française*, évolution et tradition, des vieux maîtres romans à Carpeaux (Armand Colin).

sans « modulation », ce qui, à la vérité, lui donne beaucoup de force, un langage péremptoire et concis, devient un saisissant moyen d'expression. Mais l'art officiel ne pouvait admettre... Berthe Morisot l'entendait mieux, qui, n'étant qu'au début de ses relations avec Manet, écrivait déjà : « Ses peintures produisent comme toujours l'impression d'un fruit sauvage, ou même un peu vert ; elles sont loin de me déplaire. »

Elles seront loin de déplaire aussi à la « postérité » — la chose maintenant est sûre, et ce n'est pas le moindre bienfait de l'exposition actuelle que d'avoir à tout le monde imposé cette certitude.

MAURICE BRILLANT.

Un grand événement littéraire

La Forêt des Pendus de LIVIU REBREANU (1)

Parmi les trop nombreux ouvrages étrangers que nos libraires offrent au lecteur avide de « nouveautés », il arrive à la Providence de glisser çà et là un livre de premier plan, écrit dans un petit pays, et que la traduction française a le mérite d'imposer à l'attention universelle. *La Forêt des Pendus* est de ceux-là. L'auteur, M. Liviu Rebreanu, possède en Roumanie une réputation solide et méritée ; la critique française semble cependant avoir ignoré son premier roman traduit en notre langue, cette émouvante *Ciuleandra* (2), dont la version française dans sa maladresse assez grande n'arrive cependant

(1) Traduit du roumain par B. Madeleine et Léon Thévenin, préface d'André Bellessort, 1 vol. in-16. Perrin éditeur. 15 fr.
(2) Editions Baudinière, 1 vol., 12 fr.

à étouffer le rythme vigoureux. Il est souhaitable que le ıvel ouvrage, admirablement transposé par des écrivains race et des roumanistes distingués, prenne dans l'opinion nçaise la place qui lui convient. Déjà André Bellessort lui re une préface royale et un éloge d'une rare pénétration; tains critiques parlent, comme l'abbé Aigrain, de « visions ntesques » et de « sublime poésie ». A notre avis, il faut er encore plus loin et ne pas craindre d'avertir le lecteur ınçais qu'il est désormais en présence, non seulement *du illeur* livre de guerre, mais probablement de l'œuvre la us forte qui soit parue depuis quinze ans et qui est probaement destinée à occuper pour le grand cataclysme de 1914 place que tient *Guerre et Paix* de Tolstoï pour l'épopée de Révolution et de l'Empire.

Encore un livre de guerre, dira-t-on? Oui, mais si différnt des autres! Un livre qui contient lui aussi le témoignage un soldat et même celui d'un pays entier, mais dont aucun *oducer* ne saurait tirer la matière d'un film à succès. ıs de tableaux violents destinés à nous attendrir sur des aies sanglantes, à nous abrutir devant la brutalité des ıstincts, à nous exciter d'héroïsme stylisé; pas de ces comrimés de haine ou d'enthousiasme, pas de ces visions faciles ue la pellicule accueille sans avoir besoin de retouche, tant roman lui-même était fait de matière, de sensations à peine égrossies.

Le livre nous présente un coin du drame, au front autrihien. Le héros est un jeune Transilvain, fils d'un nationaste roumain, mais assimilé par l'université hongroise. Le écit le prend au moment où, après s'être engagé pour crâner evant une fiancée coquette, Apostol Bologa est devenu un fficier zélé, consciencieux et très fier de servir, avec un nthousiasme juvénile, dans les rangs de Sa Majesté Impéiale. Et voici qu'on nous le présente, faisant l'important, utour d'une potence où l'on va pendre un officier tchèque, svoboda, coupable de désertion à l'ennemi. Bologa prenait part ıu conseil de guerre qui l'a condamné. Sa conscience est claire et sans trouble : toute une période d'obéissance et de discipline s'accorde avec sa décision. Il a rompu depuis longtemps avec la tradition nationale et chrétienne de ses ancêtres, puis avec l'idéologie creuse de ses années d'étude; la guerre a suscité en lui une mentalité nouvelle, où l'action engendre

une euphorie sportive qui se déguise en nobles sentiments : loyalisme patriotique, honneur militaire, etc. C'est au nom de tous ces principes qu'il a condamné Svoboda, et cet acte le satisfait, car il exprime pleinement son nouveau moi : le lieutenant d'artillerie impitoyable et décidé qui fait la guerre avec méthode et conviction.

Mais l'exécution du condamné va placer au centre de cette conscience assurée un germe de destruction dont le travail méthodique et lent ne se révélera que peu à peu à un esprit troublé. Le lieutenant tchèque — un camarade, après tout — est mort bravement, simple et recueilli ; Bologa a compris d'un coup qu'il n'avait pas devant lui un délinquant, un défaillant, un « déserteur », mais un homme plus riche et plus grand que lui. Il a senti dans ses yeux la flamme d'un grand amour, d'un patriotisme réel, devant quoi le sien paraît vite plein d'hésitation et d'inquiétude.

Cette inquiétude va bientôt se manifester clairement dans l'esprit de Bologa par la confession de son nouveau capitaine, un Tchèque également, Klapka, que la pendaison de son compatriote a mis dans un état de dépression profonde. Klapka est un honnête homme, plein de bons sentiments et d'élans généreux, mais incapable de se hausser au plan de l'héroïsme. Lui aussi a voulu déserter, mais l'entreprise a échoué, et tandis que ses camarades de complot sont morts bravement pour la Bohême, il les a désavoués, sauvant péniblement sa tête. Voilà le secret terrible qui tombe dans le cœur de Bologa et qui lui révèle à la fois l'enthousiasme patriotique et la lâcheté issue du désir de vivre. Et tandis que Bologa sent monter dans son cœur « un dégoût torturant », que son équilibre moral est rompu, la voix de son ordonnance, Roumain fidèle et dévoué, lui rappelle, pour la première fois depuis la guerre, que ses vraies raisons de vivre sont ailleurs et que les liens du sang ont survécu en lui aux nécessités militaires.

Ce malaise de Bologa va bientôt éclater en crise : la division doit être sous peu transportée sur le front roumain ; il ne peut pas, il ne doit pas porter les armes contre les siens, ses frères de race et de culture. Déjà il se sent moralement déserteur : le général, à qui une action d'éclat lui a permis de demander son changement, le lui a durement fait sentir. Mais un accident imprévu l'empêche de mettre tout d'abord son pro-

à exécution : il est grièvement blessé par un obus russe doit traîner de longues semaines dans un hôpital du ont.

Ce pénible séjour achève de mûrir dans le cœur du héros misère cruelle que le destin lui réservait. Il est seul ; un le intérieur plus effrayant encore se fait peu à peu dans son ne. A quoi bon vivre, quand on a conçu la vanité des cho- s et la sottise humaine? Mais aussi, que redouter lorsque n a senti passer la mort et qu'on n'attend rien de la vie? est un homme sans idéal que le destin renvoie au front, ais un homme sincère, décidé à ne rien cacher et à suivre toutes choses la seule loi de sa conscience.

Deux épreuves nouvelles marqueront ce retour à la vie rte et naturelle. L'une est la permission qui le rend pour n mois à sa ville natale. La petite ville de Parva, elle aussi, bien changé. La cité de la résistance, le berceau des reven- ications roumaines, le siège du nationalisme militant, n'est lus qu'un petit pays lourd de potins, emmitouflé de haine ; de prudence, où chacun s'est résigné pour son compte et, ous la suspicion du temps de guerre, manifeste aux autorités ongroises un zèle craintif et parfois fratricide. La seule pré- ence d'Apostol Bologa est un reproche et un scandale : cet fficier qui ne craint pas d'affirmer ses sentiments, refuse de evoir une fiancée qui parle magyar, c'est un ami compro- nettant. On s'écarte, on le critique, et Apostol se sent ainsi hez lui plus isolé encore qu'au front.

Mais un pays apporte plus que la bassesse de ses occupants. A Parva, dans un cadre chargé pour lui de mille signes en sprit, Bologa retrouve au moins son propre cœur qui le uyait, et le Dieu de son enfance. C'est une chose toute simple t sans aucun coup d'éclat. La guerre a détaché cet homme de toutes les vanités, et même de cette volonté profonde qui e repaît de nos résistances, de notre inertie naturelle, du besoin de tirer à nous l'univers et de nous prendre pour son out. Désormais rien ne s'oppose à ce qu'une voix plus orte se fasse entendre, répandant dans ce cœur brûlé les flots d'un amour sans borne et donnant désormais un sens à cette vie.

Bologa quitte Parva dans un état de vacuité totale et de liberté absolue. Il retourne à son service, sur le front rou- main, et là son cœur sincère et spontané ne peut résister à

l'attrait d'une jeune paysanne, la fille de son hôte. Par un curieux balancement, si sa première fiancée, la Roumaine de Parva, l'avait mué en officier hongrois, maintenant il est libéré au point d'aimer en toute simplicité une paysanne hongroise dont le cœur répond au sien. Ce sourire vainqueur, ce amour frais et confiant dont le prêtre Boteano a béni le joyeux serment, c'est le dernier piège que la vie tend à Bologa sur le chemin de l'héroïsme. Il va falloir briser aussi cela. Au quartier général de la division la manie de la trahison sévit et l'on pend à tour de bras tout paysan roumain découvert hors de chez lui. Trois, puis sept corps décharnés se balancent en haut des branches, à un détour de la route, destinés à effrayer la population de frontière. Un juge maniaque vient encore de ramasser douze malheureux qui doivent eux aussi peupler « la forêt des pendus » : Bologa est appelé pour les juger et les condamner... C'en est fait, il ne pourra pas, il passera de nuit à l'ennemi, non sans avoir revu Ilona, sa douce fiancée. L'échec de sa tentative, la capture de Bologa et surtout la longue journée qui le sépare du bourreau, quelles pages inoubliables, dans leur simplicité frémissante! Que de luttes dans un sacrifice, que de sursauts d'espoir et d'égoïsme dans un abandon de martyr! Comment oublier la scène de l'enquête, la tenue du conseil, l'exécution finale, d'où sont bannis les moindres traits choquants ou irrités, et qui nous laissent aussi apaisés que l'âme de notre héros. Lorsqu'on pense que ce livre porte comme épigraphe : « En souvenir de mon frère Émile, pendu par les Hongrois, en 1917, sur le front roumain », on ne peut qu'admirer une telle objectivité, un tel détachement, une charité si pleinement humaine, ou mieux si profondément chrétienne.

Car ce livre n'est dirigé contre personne. Les nombreuses figures qui s'y dessinent y sont fixées sans acrimonie, avec une singulière pénétration, et si certains traits sont parfois peu sympathiques, ils sont noyés dans une immense pitié, une compréhension qui absout sans rancune. Qu'ils sont différents et vrais, ces officiers qui entourent notre héros. Le général Karg, que nous percevons de nos propres yeux, bourru sans méchanceté, mais incapable de distinguer le cœur d'un homme sous un dolman, fier au contraire de raffiner sur les instructions et les circulaires; le colonel du conseil de guerre, taciturne et silencieux, qui voit les hommes,

mais qui fait « son devoir », soldat à la Vigny, figé dans l'obéissance passive et douloureuse; le docteur Mayer, Allemand méthodique et généreux, que la dureté des ordres révolte et qui s'efforce de les amortir; le lieutenant Varga, hussard hongrois durci par la souffrance, héroïque et barbare, sorte d'Horace recuit dans la tranchée; Tchervenco, le Ruthène illuminé qui s'offre en sacrifice et ne veut pas tacher ses mains de sang; le pauvre capitaine-procureur que la peur épouvantable des balles conduit à aimer, puis à magnifier comme héroïque le corps de la Justice Militaire; enfin Gross, le juif méprisé et méprisant qui calcule en vue de la révolution future la note de toutes les souffrances et de toutes les turpitudes! Puis ce sont les figures apaisantes de la mère, endormie par l'âge et les soucis, la vieille bonne bigote et radotant, l'ordonnance silencieux et dévoué, la fiancée et son vieux papa, patriarche du village aussi noble que bavard... Sur tout ceci s'étend la guerre, qui, par delà les corps et plus que les corps eux-mêmes, broie les âmes. La guerre, si dure à ceux qui défendent vraiment leur pays, mais absolument sacrilège quand elle exige le sacrifice à la cause étrangère, l'obéissance à l'ennemi. Tous ceux qui ont peine à comprendre le scandale de l'Autriche-Hongrie, saisiront dans ce livre la détresse de tous ces soldats sans idéal, tchèques, roumains, croates, qui se battaient contre leurs alliés naturels ou parfois contre leurs frères...

Avoir pu évoquer sans haine une telle atmosphère, nous l'avoir condensée puissamment dans un pauvre cœur humain, tel est le tour de force accompli par M. Rebreanu. Ce grand et beau livre n'apprend pas seulement au lecteur ce que l'on a pu souffrir sous la capote vert-de-gris, il nous donne sur la sensibilité roumaine, dans ses replis les plus délicats, une vue d'une étrange clarté. Il fait enfin comprendre aux générations nouvelles que la guerre n'est pas un stade gigantesque où l'on dispute avec des moyens surhumains je ne sais quelle course enivrante, mais un cirque de deuil où les âmes elles-mêmes sont en proie aux bêtes fauves et où le seul espoir qui reste est la vocation du martyre.

PIERRE MESNARD.

La poésie religieuse (1)

Une anthologie de la poésie religieuse ne peut manquer d'être bien accueillie. C'est une heureuse pensée qu'a eue M. Maurice Allem de choisir pour nous quelques poëmes religieux dont les auteurs vont de Rutebeuf jusqu'à Louis Pize. A vrai dire, en parcourant la table des matières, nous avons été surpris de ne pas y trouver le nom de Paul Claudel. Réflexion faite, nous pensons qu'il faut voir dans cette omission un discret hommage. Quand on lit, par exemple, ces quatre vers d'Armand Praviel :

> Et pourtant ce n'est pas encore cette femme,
> Dont l'entrée irrita Simon le Pharisien,
> Qui réalisera pour l'artiste chrétien
> Le suprême idéal que son âme réclame;... (cité p. 317.)

On comprend que la place de Claudel ne fut pas exactement dans cette anthologie. Cependant, lorsque je relève d'autre part les noms de Pierre Corneille et de Jean Racine, je ne suis pas bien sûr d'avoir compris l'intention de M. Maurice Allem. En revanche, nous lui devons de connaître Édouard Turquéty et Arsène Vermenouze, et ceci vaut bien quelque chose. On annonce, dans la même collection, un autre volume, intitulé : *la Poésie de l'Amour*. S'il est composé avec le même goût, je promets aux amateurs de bien réjouissantes surprises.

JACQUES MADAULE.

(1) *La Poésie religieuse*, Anthologie poétique du Moyen-âge à nos jours. Poésies choisies par Maurice Allem, 1 vol., Paris, Garnier, 1931. Collection « Les thèmes poétiques ».

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † BENJAMIN-OCTAVIUS, episc. Versalien.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN ET FILS. — LIGUGÉ (Vienne).

La Vie Intellectuelle

4e ANNÉE. — OCTOBRE 1931 A SEPTEMBRE 1932

Tomes XIII, XIV, XV, XVI

TABLES

I. — Table des articles

suivant l'ordre alphabétique des noms d'auteurs

Anonymes.

La controverse autour de l'École ..... XIII, 8-31
Les leçons d'une grève ..... XIII, 85-99
Le Tsarisme serbe ..... XIV, 41-46
Chronique des livres (pédagogie) ..... XIV, 236-244
De deux façons d'aimer la paix ..... XIV, 246-274
La Conférence pour la limitation et la réduction des armements ..... XIV, 458-464
Maurras et l'ordre chrétien ..... XVI, 227
Faillite du capitalisme ..... XVI, 294

Ageorges (J.). — Vers la paix religieuse, en Grèce ..... XV, 218-219

Allo (E.-B.). — L'Ontologie du Vedânta ..... XVI, 87-89

Ancelet-Hustache (J.). — **Saints Innocents** ..... XIV, 290-296
Pour un classicisme plus largement humain ..... XV, 322-329
Le témoignage de Céline Lhotte ..... XVI, 183-187

Aron (M.). — Pour ceux qui cherchent la face du Dieu de Jacob ..... XIV, 197-201

Athayde (Tr. de). — **Essai sur le Progrès** .. XVI, 54-82

B. (M.). — Ce qu'il faut savoir sur le désarmement ..... XIV, 286
Un Évangile illustré ..... XIV, 538
Vicentinho ..... XV, 166-167

Bardy (G.). — Qu'est-ce que l'Église ?..... XIII, 208-212

Bernard (Y.). — L'École, apprentissage de la vie ..... XIII, 303-308

Beuve-Méry (H.). — Une histoire de la Littérature tchèque ..... XV, 161-166

Bezard (J.). — **L'École de demain décrite par un Américain** ..... XIII, 278-294

Bezymia (H.). — Où est né le bolchevisme.. XIII, 464-468
Au pays des « Athées militants » .... XIV, 31-41

Blanckaert (L.). — Droit naturel et réalisme ..... XV, 79-81

Borderie (M.) — Quelques livres ..... XVI, 189-190
A propos des « Lettres à un ami » de Rabindranath Tagore ..... XVI, 312-319

Braun (F.-M.). — **L'inscription de Nazareth sur la violation de sépulture** ..... XV, 8-17
La vie de Jésus d'après M. Maurice Goguel ..... XVI, 196-215

Brillant (M.). — Sur le théâtre de Gabriel Marcel ..... XIII, 341-344
M. Giraudoux et la Bible ..... XIII, 504-511
Le drame chez Molière. Une transposition du « Malade Imaginaire »... XIV, 308-320
Nouvelles musiques de France et de Russie ..... XV, 167-176
L'Eldorado de la préhistoire ..... XIII, 241-244
Philosophie de l'histoire et préhistoire humaine ..... XV, 251-262
Les leçons d'une exposition d'art religieux ..... XV, 503-511

Brion (M.). — Le théâtre de Strindberg .... XIII, 337-340
Les deux Romes devant l'opinion française ..... XV, 421-425

azin (P.). — Sur l'abstinence du vin ..... XIII, 332-336
hanson (P.). — La paix par les enfants ... XIV, 282-285
henu (M.-D.). — **Le sens et les leçons d'une crise religieuse** ..... XIII, 356-380
laudel (P.). — **Saint Tarcisius** ..... XIII, 138-141
Préface ..... XIII, 490-494
ongar (M.-J.). — Théologiens orthodoxes et protestants ..... XIII, 212-214
En marge de quelques études sur l'Église ..... XV, 18-29
L'Ardenne mystique ..... XV, 472
oquelle-Viance (G.). — **Travail et salaire.**
La leçon de l'Encyclique « Quadragesimo anno » ..... XIII, 444-463
A travers la crise actuelle. Ordre mécanique, ordre divin ..... XV, 108-115
Faillite du capitalisme? ..... XVI, 294

D. — Réunions franco-allemandes de professeurs catholiques ..... XIV, 228-230
Un vieux maître de politique ..... XV, 81-82
D. (J.). — Une heureuse réforme ..... XV, 425-426
Dalbiez (R.). — Le rôle de l'analogie en théologie dogmatique ..... XIV, 67-81
Danel (J.). — **La loi sur les allocations familiales** ..... XV, 264-275
Daniel-Rops. — **Confiance dans notre temps** ..... XIII, 396-404
Lettres étrangères ..... XV, 143-161 ; XVI, 156-177
Deffontaines (P.). — Impressions du Congrès International de Géographie de Paris ..... XIII, 421-428
Delattre (P.). — L'idée de paix et le pacifisme d'après Max Scheler ..... XIV, 275-282

Deman (Th.). — Souffrances du pécheur et bonheur du chrétien ..... XIII, 32-37
Sur l'inquiétude ..... XIII, 59-63
Le Congrès de l'Association Guillaume Budé ..... XV, 454-46
Humanisme et Christianisme ..... XVI, 296-31

Dermenghem (E.). — **La conscience catholique et le fait colonial** ..... XIII, 100-11

Dévaud (E.). — « Questions actuelles de Pédagogie » ..... XIII, 37-44

Doucy (L.). — **De la finalité en sociologie**. XV, 40-68

Duhamelet (G.). — Les enfants abandonnés de Dieu ..... XV, 467-47

Dumesnil (R.). — Deux livres sur J.-K. Huysmans ..... XIV, 173-176
L'esthétique de Flaubert et sa méthode ..... XVI, 142-155

Faidherbe (A.). — Église et paix ..... XIV, 287-288
Force et misère du socialisme ..... XIV, 475-476
Vers la Semaine sociale de Lille..... XV, 127-128

Fargues (M.). — **Catéchisme** ..... XVI, 8-37

Fauville (A.). — « L'âme des bêtes »..... XIII, 418-421

Ferrand (H.). Esclavage et misère ..... XIII, 119-130

Festugière (A.-M.). — Rentrée des classes. XIII, 153-158
Un théoricien de la vie morale et contemplative au Ve siècle de notre ère ..... XV, 386-391

Florand (F.). — Une « autobiographie polémique » : Trotsky..... XIII, 272-276
Pour ou contre Moscou..... XV, 286-288

Folliculus. — La vie des journaux..... XIII, 482-487; XIV, 469-475; XV, 426-434

Forestier (D.-M.). — Les Comédiens Routiers ..... XIV, 538-543

Fou Nou-En. — **La Chine au Carrefour**... XIV, 106-126

G. (A.). — Une évocation du Mont Saint-Michel ..... XIII, 347-348
« Le Sol » ..... XIV, 302-303

Gadoffre (G.). — Note sur Jean Cartan..... XV, 521-525

Gaetano di Sales (G.). — Une revue de jeunes à Florence ..... XIII, 511-512

Galoyer (R.). — Sur une récente Exposition d'Art religieux ..... XIV, 534-537

Garreau (A.). — « Incertitudes allemandes » ..... XIV, 135-142
« La guerre est pour demain » ..... XV, 279-282
Du culte rendu à Gœthe..... XV, 330-334

Gastoué (A.). — Al-Fârâbi et la Musique... XIII, 172-176
Vincent d'Indy (1851-1931) ..... XIV, 516-528

George (A.). — Le mouvement des idées scientifiques. XIII, 64-84; 429-442; XIV, 403-418; XVI, 90-102
Le Tourisme littéraire au pays de Rabelais ..... XIII, 345-346
« Le Scandale » ..... XIII, 500-501
La musique et le mécanisme..... XIV, 148-160
Littérature anglaise. .. .. XIV, 304-308
Au seuil de notre histoire ..... XIV, 341-343
Autour du centenaire (de Gœthe).... XV, 335-352
La thèse de M. A. Diès sur le « Sophiste » ..... XV, 391-392
Le monde sans âme ..... XVI, 177-183

Georgesco (P.-J.). — Le rôle de l'Église unie en Roumanie ..... XIII, 214-218

Gérard (J.). — Une nouvelle méthode de dessin..... XIV, 230-233

Ghéon (H.). — **Le Mystère du roi saint Louis** ..... XIII, 142-152

Goichon (A.-M.). — Le grand public et le mouvement des idées en terre d'Islam..... XIII, 130-133

Gouhier (H.). — Les « Essais critiques » de Marcel Arland ..... XIII, 159-161
Maine de Biran et son œuvre philosophique... ..... XVI, 83-84

Humbert (P.). — Un tricentenaire astronomique ..... XIII, 236-241
Maître Robert l'Anglais..... XIV, 81-86

Jamot (P.). — Les dernières années d'Eugène Delacroix .... XIII, 163-172
Jaouen (J.). — Le Congrès de l'Alliance des Maisons d'Éducation chrétienne. . XIII, 295-302
Un suggestif exemple de pédagogie nouvelle..... XIV, 219-227
Jean-Brunhes Delamarre (M.). — Au pays des flibustiers et des Caraïbes avec le R. P. Labat ..... XIII, 134-136
Jourda (P.). — **L'Heptaméron et la Société du XVIe siècle** ..... XIV, 478-497

Kremer (R.). — **Saint Augustin, philosophe chrétien** ..... XIII, 220-235

Lagrange (M.-J.). — **La religion de Gœthe.** XV, 290-311
Lambry (R.), — **Réflexions sur l'enseignement du dessin**..... ..... XIV, 208-218
Leman (A.). — Récents travaux sur le Concile de Trente..... XV, 30-37
Lemonnyer (A.). — **Fraternité catholique et Vie internationale**..... XIII, 180-195
Le Pape Pie XI et les hautes études dans le clergé ..... XIII, 381-390
La morale ou les morales de l'Évangile ..... XIV, 202-206
Leroy (O.). — Réflexions sur l'étude de la pensée sauvage ..... XIII, 405-417
Merveilleux et pensée « primitive ».. XV, 246-251

otte (C.). — Le Service social ..... XV, 125-127
uradour (L.). — Le retour de la mère au foyer..... XV, 121-124

(J.). — L'œuvre civilisatrice et scientifique des missionnaires..... XV, 37-38
. (P.). — L'humanisme juif..... XV, 471
adaule (J.). — Un critique allemand de Paul Claudel : M. Herbert Dieckmann. XIII, 495-499
Autour de Baudelaire ..... XIV, 297-300
Anatole France ..... XIV, 300-302
La vie des Huns ..... XIV, 343-345
La fin du Moyen Age..... XIV, 345-350
La querelle de la culture ..... XIV, 505-508
Courrier de Paris ..... XV, 464-467
M. Paul Valéry et l'histoire ..... XIII, 161-163
Pour faire connaître Dante ..... XVI, 187-188
La poésie religieuse ..... XVI, 340
laillet (G.). — A propos d'urbanisme et de quelques livres récents ..... XV, 516-521
Ialvil (A.). — **Monologue** ..... XV, 130-142
Iarc (A.), — En marge de la crise présente de l'agriculture soviétique ..... XVI, 276-286
Iarcel (G.). — Dénonciation d'un pacte ... XIV, 376-382
Iendizabal-Villalba (A.). — **L'offensive laïciste en Espagne**..... XV, 180-205
Iesnard (P.). — Trois livres sur l'École Unique..... XV, 38-46
Un grand événement littéraire : « La Forêt des pendus » de Liviu Rebreanu..... XVI, 334-339
Iichel (F.). — L'école des parents. Son congrès annuel et ses conférences d'hiver..... XIV, 233-235
Iontier (E.). — L'exposition d'art religieux ancien à Nice..... XV, 511-516

Morienval (J.). — Pour l'anniversaire de l'Exposition coloniale : Expansion civilisatrice et Christianisme ..... XV, 206-21
Les origines industrielles de la grande Presse au XIXe siècle : Émile de Girardin ..... XVI, 262-27
Mouthiez (B.). — Musique enregistrée..... XIII, 349-352 XIV, 543-544; XV, 525-52
Sur un manuel de morale laïque.... XVI, 46-50

P. (H.). — La fin de l'idéalisme proclamée par les protestants ..... XIV, 382-38
P. (P.). — Deux Expositions (Borès-Chana-Orloff) ..... XVI, 191-192
Palanque (J.-R.). — De Sylla à Napoléon .. XIV, 331-340
Petit (P.). — Note sur Joseph Bernard ..... XIV, 529-533
Philalèthes (Les). — Le déshonneur de la N.R.F. ..... XIV, 498-505
Phileire (J.). — De Valera ou Cosgrave..... XVI, 127-135
Platz (H.). — **Le visage humain du Chancelier Brüning**..... XIII, 246-257
Pontevès (C. de). — Léon Ollé-Laprune, moraliste chrétien ..... XVI, 84-87
Prélot (M.). — Crise de la Démocratie et Décadence de la Liberté ..... XIII, 265-271
La politique et les partis ..... XV, 415-421
La Constitution de la Seconde République Espagnole ..... XVI, 104-126

R. (C.-A.). — Hindenburg et Hitler .... XV, 276-278
R. (P.). — Au cercle d'études..... XIII, 488
Rabeau (G.). — La Lévitation .... XIV, 425-426
Régamey (R.). — Une « conscience artistique » devant des monuments ..... XIV, 161-172

nard (G.). — **L'Église et la Souveraineté.** XIV, 8-30
« La pensée catholique dans le monde contemporain » ..... XV, 219-222
Romantisme et Sociologie ..... XVI, 138-140

ivière (I.). — **Maria Blanchard** ..... XV, 474

usso (D.). — Paganisme et Christianisme. Guerre et Paix..... XV, 115-121
La communauté internationale et le droit de guerre ..... XV, 282-285

cherer (M.). — **Mauriac vainqueur** ..... XV, 436-453

ertillanges (A.-D.). — **L'ordre du monde et les causes finales**..... XVI, 48-66
L'apport philosophique du Christianisme, d'après M. Etienne Gilson. XIV, 386-402
Morale et Religion d'après M. Bergson ..... XV, 224-245
Questions à M. Bergson ..... XV, 356-385

imon (P.-H.). — **Culture et Bourgeoisie**... XV, 84-107

omerville (H.). — En Angleterre : L'Association des Catholiques Sociaux... XIII, 469-478

tockmann (A.). — **L'héritage de Gœthe**.. XV, 312-321

turzo (L.). — **Éloge du présent**..... XIII, 46-58
Travaillisme et Catholicisme ..... XIV, 428-457

warts (G.). — **Les Salutistes, pêcheurs d'hommes** ..... XIII, 196-207
L'attitude intellectuelle du protestantisme moderne ..... XIV, 356-375

olédano (A.-D.). — Le premier trimestre de la Conférence du Désarmement. XV, 409-415

onneau (J.). — Remarques sur l'antique querelle de politique et de morale. XV, 69

Trogan (É.). — La revision des traités ..... XIII, 258-26
La nouvelle Europe centrale ..... XIII, 478-48
Stresemann ..... XIV, 142-14
Louis-Philippe..... XIV, 350-35
Zita, princesse de la paix..... XIV, 508-51
Charles Ier..... XIV, 511-51

Troude (R.). — A propos du « Peseur d'âmes ». Sources possibles ..... XIII, 501-50
Les hommes-salamandres..... XIV, 419-42

Turmann (M.). — En Suisse : le Referendum sur la « loi Schulthess »..... XIV, 127-13

Vervaeck (L.). — **L'évolution du régime pénitentiaire en Belgique** ..... XV, 394-40

Veuillot (L.). — **Lettres inédites**..... XIII, 310-33

Viatte (A.). — **Le problème manchou**..... XIV, 88-105
Gloses sur le conflit d'Extrême-Orient. XIV, 464-46

Vincent (A.). — **Les tendances du Judaïsme moderne** ..... XIV, 180-19
Alexandre le Grand et le syncrétisme religieux à l'époque hellénistique..... XIV, 322-33

Ward (M.). — La « Catholic Evidence Guild ». XIII, 391-394

II. — Table bibliographique

Ouvrages collectifs.

Église (L') ..... XIII, 208-209
Fin du Moyen Age (La) ..... XIV, 345-350
Nouveau Traité de Psychologie ..... XIII, 65-71
Pensée catholique dans le monde contemporain (La) ..... XV, 219-222
Problèmes de la famille et le féminisme (Les) ..... XIV, 242-244
Problème social aux colonies (Le) ..... XIII, 115-118
Questions actuelles de Pédagogie ..... XIII, 42-44
Vues sur la Psychologie animale ..... XIII, 74-79

Acremont (H. d'). — L'Ardenne mystique .. XV, 472
Adam (K.). — Le vrai visage du catholicisme. XV, 18-25
Adams (H.). — Le livre de mon éducation .. XVI, 160-164
Allem (M.). — La Poésie religieuse ..... XVI, 340
Amann (P.). — Gœthe ..... XV, 350-351
Archambault (P.). — Plaidoyer pour l'inquiétude ..... XIII, 59-63
Arland (M.). — Essais critiques ..... XIII, 159-161

Bainville (J.). — Napoléon ..... XIV, 331-336
Bachelard (G.). — Le Pluralisme cohérent de la Chimie moderne ..... XVI, 91-99
Balet (J.-C.). — Que veut le Japon? Que veut la Chine? ..... XIV, 465-466
Bauer (L.). — La guerre est pour demain .. XV, 279-282
Bayet (A.). — Les morales de l'Évangile .... XIV, 202-206

Bazin (G.). — Le Mont Saint-Michel ..... XIII, 347-348
Becquerel (P.). — Les Plantes ..... XIII, 73-74
Bergson (H.). — Les deux Sources de la Morale et de la Religion.. XV, 224-245; 356-385
Berl (E.). — La Politique et les partis..... XV, 415-421
Berlioz (J.). — La Vie des Oiseaux ..... XIII, 72-73
Bernhart (J.). — Sinn der Geschichte ..... XV, 251-255
Bertrand (A.-N.). — Protestantisme, simples notes sur quelques aspects du problème religieux ..... XIV, 356-375
Bœgner (M.). — Qu'est-ce que l'Église?.... XIII, 208-212
Boll (M.). — Qu'est-ce que?..... XIV, 417-418
Bost (P.). — Le Scandale..... XIII, 500-501
Brière (Y. de la). — Église et Paix ..... XIV, 287-288
Brillouin (L.). — La théorie des Quanta ... XIV, 404-414
Brion (M.). — La vie des Huns..... XIV, 343-345
Bruhat (G.). — Le soleil..... XIII, 439-442

Carcopino (J.). — Sylla ou la monarchie manquée..... XIV, 336-340
Carias (L,). — Anatole France..... XIV, 299-302
Castelain (M.). — Byron..... XIV, 307-308
Celso (M.-E.). — Vicentinho..... XV, 166-167
Champy (C.). — Le Corps Humain ..... XIII, 71
Chirol (P.). — Rouen ..... XIV, 161-172
Clapton (G. T.). — Baudelaire et De Quincey. XIV, 297
Curtius (E.-N.). — Essai sur la France..... XV, 159-161

Dallière (L.). — Examen de l'Idéalisme .... XIV, 376-382
Dandoy (G.). — L'Ontologie du Vedânta ... XVI, 87-89
Daniel-Rops. — Le Monde sans Ame..... XVI, 177-183
Delbos (V.). — Maine de Biran et son œuvre philosophique ..... XVI, 83-84

wey (J.). — Les Écoles de demain..... XIII, 278-294
eckmann (H.). — L'Intuition artistique de Paul Claudel ..... XIII, 495-499
ès (A.). — La définition de l'Être et la nature des Idées dans le Sophiste de Platon..... XV, 391-392
esel (E.). — Secrets de l'Allemagne ..... XV, 157-158
ıcos (H.). — Pourquoi l'École Unique? ... XVI, 38-46
ıfrenne (P.). — L'École Unique..... XVI, 38-46
ıthoit (E.). — L'Économie au service de l'homme ..... XV, 127-128

ɔermayer (E.). — Mont-Odile ..... XV, 156-157
rlanger (R. d'). — Al-Fârâbi : Grand Traité de la Musique ..... XIII, 172-176

argues (M.). — La Rédaction chez les Petits. XIV, 219-227
ermi (E.). — Introduzione alla Fisica atomica ..... XIV, 414-416
errero (N.). — La fin des Aventures. Guerre et Paix ..... XV, 115-121
'lottes (P.). — La Révolution de l'École Unique ..... XVI, 38-46
'olliet (J.). — Le Droit de Colonisation .... XVI, 135-138
'ranck (W.). — Nouvelle découverte de l'Amérique..... XVI, 174-177

Gay (J.). Les Deux Romes et l'opinion française ..... XV, 421-425
Gilson (E.). — L'Esprit de la Philosophie médiévale ..... XIV, 386-402
Goguel (M.). — Jésus et les origines chrétiennes : La Vie de Jésus..... XVI, 196-215
Gorce (P. de la). — Louis-Philippe..... XIV, 350-352

Deman (Th.). — Souffrances du pécheur et bonheur du chrétien ..... XIII, 32-37
Sur l'inquiétude ..... XIII, 59-63
Le Congrès de l'Association Guillaume Budé ..... XV, 454-46[illegible]
Humanisme et Christianisme ..... XVI, 296-31[illegible]

Dermenghem (E.). — **La conscience catholique et le fait colonial** ..... XIII, 100-11[illegible]

Dévaud (E.). — « Questions actuelles de Pédagogie » ..... XIII, 37-44

Doucy (L.). — **De la finalité en sociologie**. XV, 40-68

Duhamelet (G.). — Les enfants abandonnés de Dieu ..... XV, 467-47[illegible]

Dumesnil (R.). — Deux livres sur J.-K. Huysmans ..... XIV, 173-176
L'esthétique de Flaubert et sa méthode ..... XVI, 142-155

Faidherbe (A.). — Église et paix ..... XIV, 287-288
Force et misère du socialisme ..... XIV, 475-476
Vers la Semaine sociale de Lille..... XV, 127-128

Fargues (M.). — **Catéchisme** ..... XVI, 8-37

Fauville (A.). — « L'âme des bêtes »..... XIII, 418-421

Ferrand (H.). Esclavage et misère ..... XIII, 119-130

Festugière (A.-M.). — Rentrée des classes. XIII, 153-158
Un théoricien de la vie morale et contemplative au Ve siècle de notre ère ..... XV, 386-391

Florand (F.). — Une « autobiographie polémique » : Trotsky..... XIII, 272-276
Pour ou contre Moscou..... XV, 286-288

Folliculus. — La vie des journaux..... XIII, 482-487; XIV, 469-475; XV, 426-434

Forestier (D.-M.). — Les Comédiens Routiers ..... XIV, 538-543

Fou Nou-En. — **La Chine au Carrefour**... XIV, 106-126

agrange (M.-J.). — La morale de l'Évangile ..... XIV, 202-206

ambry (R. et L.). — Les Animaux tels qu'ils sont ..... XIV, 230-233

e Corbusier. — Urbanisme; — Précisions sur un état présent de l'architecture et de l'urbanisme ..... XV, 519-521

efèvre (F.). — Entretiens sur J.-K. Huysmans ..... XIV, 173-176

Le Sol ..... XIV, 302-303

émonon (E.). — La nouvelle Europe centrale et son bilan économique, 1919-1930 ..... XIII, 478-481

éonov (L.). — Les Blaireaux ..... XV, 287

eroy (O.). — Le chevalier Thomas Browne (1605-1682), médecin, styliste et métaphysicien ..... XIV, 304-307

Les hommes-salamandres ..... XIV, 419-425

La Lévitation, contribution historique et critique à l'étude du merveilleux. XIV, 425-426

Lesourd (P.). — L'œuvre civilisatrice et scientifique des Missionnaires catholiques dans les Colonies françaises. XV, 37-38

Lévy-Bruhl. — Le surnaturel et la nature dans la mentalité primitive..... XIII, 405-417

Lewisohn (L.). — Le cas de Monsieur Crump; — Israël, où vas-tu? — Les derniers jours de Shylock ..... XVI, 164-170

Lhotte (G.), — La Petite Bismuth..... XVI, 183-187

Lippert (P.). — Die Kirche Christi..... XV, 18-26

Loukomsky (G.-K.). — Les Russes..... XV, 286

Lucius (P.). — Faillite du capitalisme?..... XVI, 294

Lütgert (F.). — La fin de l'idéalisme ..... XVI, 382-384

Mc Kay (C.). — Banjo ..... XVI, 172-173

Mansfield (K.). — Félicité; — Garden-Party; — Lettres ..... XV, 146-151
Maraï (A.). — Les Révoltés ..... XV, 152
Marcel (G.). — Trois pièces (Le regard neuf — Le mort de demain — La chapelle ardente)..... XIII, 341-344
Matla (S.L.W.). — La Solution du Mystère de la Mort..... XIII, 501-503
Mauriac (F.). — Souffrances du pécheur et bonheur du chrétien ..... XIII, 32-37
Le Nœud de Vipères..... ..... XV, 436-453
Mauriès (C.). — Maurras et l'ordre chrétien. XVI, 227-229
Ménasce (J. de). — Quand Israël aime Dieu. XIV, 197-201
Meyer (L.) et **Foncin** (M.). — Au Cercle d'études ..... XIII, 488
Millin (S.-G.). — Les enfants abandonnés de Dieu ..... XV, 467-470
Millot (A.). — Psychologie-Éducation ..... XIV, 242
Moravia (A.). — Les Indifférents ..... XV, 151-152

Obermayer (H.). — Urgeschichte der Menschheit..... XV, 255-262
Outtram Evenett (H.). — The Cardinal of Lorraine and the Council of Trent. XV, 34-37

Palhoriès (F.). — Dante et la Divine Comédie XVI, 187-188
Penido. — Le rôle de l'analogie en théologie dogmatique ..... XIV, 67-81
Peyrony (D.). — Les Eyzies, ses musées d'art préhistorique..... XIII, 241-244
Pilniak (B.). — La septième République, le Tadjikstan..... XV, 288
Piot (A.). — Droit naturel et Réalisme..... XV, 79-81
Planes-Burgade (G.). — Pour la Défense et Illustration du Vin de France..... XIII, 332-334
Plattard (J.). — Guide illustré au pays de Rabelais..... XIII, 346

oète (M.). — Introduction à l'urbanisme. L'évolution des villes, la leçon de l'antiquité ..... XV, 517

oisson (J.). — Le romantisme et la souveraineté; — Le romantisme social de Lamennais ..... XVI, 138-140

Rabindranath Tagore. — Lettres à un ami ..... XVI, 312-319

Radet (G.). — Alexandre le Grand ..... XIV, 323-326

Rédier (A.). — Zita, princesse de la paix ... XIV, 508-510

Régamey (R.). — Eugène Delacroix. L'époque de la chapelle des Saints-Anges (1847-1863) ..... XIII, 164-172

Riboulet. — Manuel de Pédagogie générale. XIV, 236-238

Richard (P.). — Concile de Trente ..... XV, 32-34

Richet (Docteurs). — La Physiologie de l'Homme ..... XIII, 71

Rion (E.). — Les programmes de l'école primaire et la psychologie enfantine . XIV, 238-240
J'apprends à lire et à écrire ..... XIV, 240-242

Rolland (R.). — Gœthe et Beethoven ..... XV, 346-348

Rostand (J.). — L'État présent du Transformisme ..... XIII, 83-84

Roux (G.). — Reviser les traités? ..... XIII, 258-260

Salomon (E. von). — Les Réprouvés ..... XV, 153-154

Sand (R.). — Le service social à travers le monde ..... XV, 125-127

Scheler (M.). — L'idée de paix et le pacifisme ..... XIV, 275-282

Schweitzer (V.). — Concilium Tridentinum : T. XII, Pars prior ..... XV, 30-32

Seillière (E.). — J.-K. Huysmans . ..... XIV, 174-176
Baudelaire ..... XIV, 297-300

Simon (G.). — Les Juifs règnent en Russie . XV, 287

Sturzo (L.). — La communauté internationale et le droit de guerre..... XV, 282-285

Tibal (A.). — La Roumanie..... XIII, 214-218
Tolédano (A.-D.). — Ce qu'il faut savoir sur le désarmement..... XIV, 286-287
Trotsky (L.). — L'Internationale communiste après Lénine ..... XV, 286
Ma vie ..... XIII, 272-276
Troud (J.). — Charles Ier, empereur d'Autriche, roi de Hongrie ..... XIV, 511-514

Valéry (P.). — Regards sur le monde actuel. XIII, 161-163
Vallentin (A.). — Stresemann..... XIV, 142-146
Verlaine (L.). — L'Ame des Bêtes ..... XIII, 418-421
Vialatoux (J.). — Morale et Politique..... XV, 69-78
Viance (G.). — Force et misère du socialisme. XIV, 475-476
Viénot (P.). — Incertitudes allemandes..... XIV, 135-142

Zeiler (J.). — Léon Ollé-Laprune ..... XVI, 84-87

III. — Table analytique

xandre le Grand ..... XIV, 322-330

Fârâbi ..... XIII, 172-176

lemagne ..... XIV, 135-146; XV, 157-159, 276-278
Voir : Brüning, Gœthe.

locations familiales ..... XV, 264-275

nérique ..... XVI, 156-177

nalogie ..... XIV, 67-81

ngleterre
Catholic Evidence Guild ..... XIII, 391-394
Catholic Social Guild ..... XIII, 469-478
Littérature anglaise ..... XIV, 304-308

ristote
Théologie d'— ..... XIV, 386-402

rt
Expositions d'— ..... XVI, 191-192
— — religieux ..... XIV, 534-537; XV, 503-516

Assurances
vieillesse ..... XIV, 127-134

Astronomie ..... XIII, 236-241; 439-442

Augustin (St) ..... XIII, 220-235

Baudelaire ..... XIV, 297-300

Belgique ..... XV, 394-400

Bergson (Henri) ..... XV, 224-245; 356-385

Bernard (Joseph) ..... XIV, 528-533

Biran (Maine de) ..... XVI, 83-84

Blanchard (Maria) ..... XV, 474-502

Blondel (Maurice) ..... XIII, 222-235

Bolchévisme... XIII, 464-468; XIV, 31-41; XV, 286-288; XVI, 276-286

Voir : Russie.

Browne (Sir Thomas) ..... XIV, 304-307

Brüning (Heinrich) ..... XIII, 246-257

Byron ..... XIV, 307-308

Cartan (Jean) ..... XV, 521-525

Catholicisme

— et vie internationale ..... XIII, 180-195
et paix ..... XIV, 246-274; 287-288
partis politiques ..... XIV, 428-457
et colonisation ..... XIII, 100-133

Charité (et Vie internationale) ..... XIII, 180-195

Chimie ..... XVI, 90-102

Chine ..... XIV, 106-126

Christianisme
L'apport philosophique du —.. .... XIV, 386-402
et Paganisme (Guerre et Paix) ..... XV, 115-121
et civilisation..... XV, 206-217
et politique..... XVI, 227-229
et Humanisme ..... XVI, 296-311

Claudel (P.)..... XIII, 495-499

Colonisation (et conscience catholique).... XIII, 100-115; XV, 206-217

Congrès
— de l'Alliance des Maisons d'Éducation chrétienne..... XIII, 295-302
— international de Géographie ..... XIII, 421-428
— de l'Association Guillaume Budé.. XV, 454-463
Réunions franco-allemandes de professeurs catholiques..... XIV, 228-230
Session pédagogique de l'U.T.O..... XIII, 303-308

Conversion (dans l'Armée du Salut)..... XIII, 196-207

Création..... XIV, 393-402

Crise
— économique..... XV, 108-115; XVI, 287-294

Culture
— et Bourgeoisie ..... XV, 84-107
— et progrès ..... XVI, 54-82

Delacroix (Eugène) ..... XIII, 163-172

Désarmement..... XIV, 286-287; 458-464; XV, 409-415

Durkheim..... XV, 40-68

École

L' — unique. XIII, 8-31; XV, 84-107; XVI, 38-46
L' — de demain ..... XIII, 278-294
L' — des Parents ..... XIV, 233-235

Économie

et morale ..... XV, 108-115; 127-128

Église

Qu'est-ce que l' —?... XIII, 208-212; XV, 18-29
L' — et la Souveraineté ..... XIV, 8-30
L' — et Paix ..... XIV, 287-288
L' — unie en Roumanie ..... XIII, 214-218
— en Serbie ..... XIV, 41-46
— en Espagne ..... XV, 180-205

Enseignement

— libre ..... XIII, 295-302
— du dessin... XIV, 208-218; 230-233; XVI, 51-52
— catéchistique ..... XVI, 8-37
Hautes études dans le clergé ..... XIII, 381-390
Voir : Pédagogie, École.

Esclavage (en Afrique) ..... XIII, 119-130

Espagne ..... XV. 180-205; XVI, 104-126

Europe (centrale) ..... XIII, 478-481

Évangile

Morale de l' — ..... XIV, 202-206
— et Vie de Jésus ..... XVI, 196-215

Exégèse

— du N. T... XIV, 202-206; XV, 8-17; XVI, 196-215

Extrême-Orient ..... XIV, 88-105; 464-468
Voir : Chine.

ıalité
— et ordre du monde ..... XIV, 48-66
— en sociologie..... XV, 40-68

aubert..... XVI, 142-155

ance (Anatole) ..... XIV, 300-302

ıi (et Science) ..... XIII, 356-380

assendi ..... XIII, 236-241

éographie ..... XIII, 421-428

ilson (Étienne)..... XIII, 222-235

irardin (Émile de)..... XVI, 262-275

iraudoux ..... XIII, 504-511

œthe..... XV, 290-352

rèce
— antique ..... XIII, 153-158
L'époque hellénistique ..... XIV, 322-330
La paix religieuse en — ..... XV, 218-219

rève
La — du Textile de Roubaix-Tourcoing ..... XIII, 85-99

istoire
l'époque hellénistique ..... XIV, 322-330
La fin du Moyen Age..... XIV, 345-350
La société du XVIe siècle ..... XIV, 478-497
Le Concile de Trente ..... XV, 30-37
Philosophie de l' — ..... XV, 251-262

Huysmans (J.-K.) ..... XIV, 173-17

Idéalisme ..... XIV, 376-38

Inde
Vedânta ..... XVI, 87-89
Rabindranath Tagore ..... XVI, 312-31

Indy (Vincent d') ..... XIV, 516-52

Innocents (Saints) ..... XIV, 290-29

Internationale
Vie — ..... XIII, 180-19
Communauté ..... XV, 282-28

Irlande ..... XVI, 127-13

Jésus
L'inscription de Nazareth ..... XV, 8-15
La Vie de Jésus ..... XVI, 196-21

Journaux (Vie des) ..... XIII, 482-487; XIV, 468-475; XV, 426-434
Voir : Presse.

Judaïsme ..... XIV, 180-201; XV, 471

Lamennais ..... XVI, 139-140

Louis (St)
Le Mystère du roi — ..... XIII, 142-152

Louis-Philippe ..... XIV, 350-352

Mansfield (Katherine) ..... XV, 146-151

uriac..... XIII, 32-37; XV, 436-453

rveilleux (Le) :

Les hommes-salamandres ..... XIV, 419-425
La Lévitation..... XIV, 425-426
— et « pensée primitive » ..... XV, 246-251

ssions..... XV, 37-38; 209-217

odernisme ..... XIII, 356-380

olière..... XIV, 308-320

orale

— et politique..... XV, 69-78
— et religion..... XV, 224-245
— laïque..... XVI, 46-50
— et progrès ..... XVI, 77-82

oravie (Jérôme de)..... XIII, 172-176

usique

Al Fârâbi et la —..... XIII, 172-176
Musique enregistrée. XIII, 349-352; XIV, 543-544; XV, 525-528
— et mécanisme..... XIV, 148-160
— de France et de Russie ..... XV, 167-176

apoléon..... XIV, 331-340

lé-Laprune (Léon)..... XVI, 84-87

aix

amour chrétien de la —..... XIV, 246-274
— et pacifisme..... XIV, 275-282
— par les enfants..... XIV, 282-285
Église et —..... XIV, 287-288
Guerre et —..... XV, 115-121

Patriotisme ..... XIV, 246-2

Pédagogie

Questions actuelles de — ..... XIII, 37-44
— nouvelle ..... XIII, 278-294; XIV, 219-22
— et catéchisme ..... XVI, 8-37
Chronique des livres ..... XIV, 236-24

Physique .... XIII, 429-438; XIV, 402-418; XVI, 90-102

Politique

Morale et — ..... XV, 69-78; XVI, 227-22
— et partis ..... XV, 415-421

Préhistoire ..... XIII, 241-244; XV, 251-262

Présent (Eloge du) ..... XIII, 46-58

Presse (au XIXe s.) ..... XVI, 262-273

Prisons (en Belgique) ..... XV, 394-408

Progrès ..... XVI, 54-82

Protestantisme

— L'Église ..... XIII, 208-214
Attitude intellectuelle ..... XIV, 356-3-5
— et Idéalisme ..... XIV, 376-384

Psychologie

Chronique de — ..... XIII, 64-74
— animale ..... XIII, 74-82; 418
— des Primitifs ..... XIII, 405-417

Quadragesimo anno ..... XIII, 444-463

Rabindranath Tagore ..... XVI, 312-319

Robert l'Anglais ..... XIV, 81-86

Rouen ..... XIV, 161-172

Roumanie ..... XIII, 214-218

Russie
Musique russe ..... XV, 167-176
Agriculture soviétique ..... XVI, 276-286
Voir : Bolchevisme.

Saint-Siège ..... XIV, 8-30; XV, 421-425

Salut (Armée du) ..... XIII, 196-207

Sciences
Chronique des — ..... XIII, 64-84; 429-442; XIV, 403-418; XVI, 90-102

Sciences naturelles ..... XIII, 64-84

Serbie ..... XIV, 41-46

Socialisme ..... XIV, 428-457; 475-476

Sociologie
Finalité en — ..... XV, 40-68

Strindberg (A.) ..... XIII, 337-340

Suisse ..... XIV, 127-134

Sylla ..... XIV, 331-340

Tarcisius (St) ..... XIII, 138-141

Tchèque
Histoire de la littérature — ..... XV, 161-166

Théâtre

Strindberg ..... XIII, 337-340
Gabriel Marcel ..... XIII, 341-344
Giraudoux ..... XIII, 504-511
Molière ..... XIV, 308-320
Les Comédiens Routiers ..... XIV, 538-543

Thomas d'Aquin (St) ..... XIII, 222-235 ; 369-380 ; XIV, 386-402 ; XV, 81-82

Théologie ..... XIV, 67-81

Transformisme ..... XIII, 82-84
Voir : Évolution.

Travail (et salaire) ..... XIII, 444-463

Trotsky ..... XIII, 272-276

Urbanisme ..... XV, 516-521

Wilamowitz ..... XIII, 153-158

Zita et Charles Ier ..... XIV, 508-514

La Vie Intellectuelle

NOUVELLE SÉRIE

XVII

1932

ANNÉE NOUVELLE SÉRIE — T. XVII

La Vie Intellectuelle

LES ÉDITIONS DU CERF
JUVISY * SEINE-ET-OISE